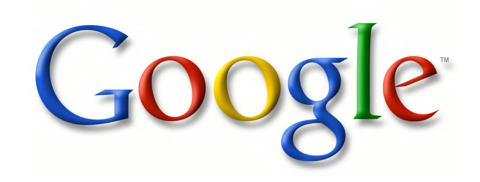

Google


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME







LE CYMBALUM MUNDI

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

BONAVENTURE DES PÉRIERS

LE CYMBALUM MUNDI

TEXTE DE L'ÉDITION PRINCEPS DE 1537,

avec Notice, Commentaire & Index,

par

FÉLIX FRANK



PARIS,

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.

AVERTISSEMENT.

Le texte du Cymbalum mundi *que nous offrons au public eſt celui de l'édition princeps de 1537, dont il n'exiſte plus qu'un exemplaire connu. Ce texte, que j'ai revu avec un ſoin minutieux, corrigeant chaque épreuve ſur l'original, eſt donné pour la première fois dans ſon intégrité & dans ſa pureté abſolue; car M. Lacour, qui avait eu le bonheur de le découvrir, comme il le dit, ou plutôt de le rencontrer dans la bibliothèque de Verſailles (il n'y était pas perdu), &, dans tous les cas, de le ſignaler, paraît avoir malheureuſement négligé de rendre ſa* découverte *auſſi utile qu'elle aurait dû l'être par une réimpreſſion fidèle. Son édition renferme même des erreurs ſurprenantes, qui ne ſe trouvent pas dans celle de 1732, publiée avec les notes de La Monnoye, de Lancelot & de Falconet, afin de rectifier la première réimpreſſion faite au XVIIIe ſiècle par P. Marchand en 1711 (1).*

De plus, l'édition de 1732 ayant été certainement faite d'après le texte de 1537, quoique M. Lacour n'ait pas craint d'affirmer le contraire, la ſienne n'eſt que la ſeconde *pour laquelle on ſe ſoit ſervi de l'édition princeps.*

---

(1) *L'édition de 1732 porte la mention fictive:* Amſterdam. Proſper Marchand. — Amſterdam *cache ici* Paris.

La nôtre, qui eſt la troiſième (celle de M. P. Lacroix, — Delahays, 1858, — n'étant que la reproduction identique du texte de M. Lacour), eſt la ſeule qui ait reſpecté partout le texte vrai. Elle eſt précédée d'une Notice contenant l'hiſtoire bibliographique & l'appréciation générale du Cymbalum mundi, & ſuivie d'un Commentaire détaillé de chaque Dialogue au point de vue du ſens, ainſi que d'un Index des mots notables & des noms propres. Le Commentaire était exigé par l'importance de l'œuvre & l'incohérence des explications antérieures (1).

La page de titre de l'original, où figure « la fameuſe vignette de la Pauvreté », ſelon l'expreſſion de Brunet dans ſon Manuel du Libraire (2), eſt reproduite ici avec une exactitude frappante, par l'ingénieux procédé de M. Pilinski. Ce n'eſt pas ſeulement comme curioſité, c'eſt comme pièce probante, & comme pièce rectificative des erreurs de M. Lacour, que nous l'avons placée en regard du texte. En effet, ce bois eſt reproduit en tête du Cymbalum de 1732, au moyen d'un cuivre qui en amoindrit les proportions & n'en rend pas la rudeſſe naïve, mais qui en copie toutes les diſpoſitions : preuve irréfragable que les éditeurs avaient eu entre les mains, comme ils l'avancent, un exemplaire de 1537. M. Lacour, qui le nie, ne parle même pas de la fameuſe vignette mentionnée par Brunet & par les bibliographes du XVIII[e] ſiècle, quoiqu'il

(1) *Je n'ai pas cru devoir réimprimer la* Lettre critique *de P. Marchand, dont les recherches & les études ultérieures ont beaucoup affaibli la valeur.*

(1) *Dernière édition.*

la connaisse au moins pour y avoir pris la devise grecque du titre, en l'altérant. Tandis que la devise EVGE ΣΟΦΟΣ, *fort bien lue par l'éditeur de 1732, est fort bien transcrite par lui, M. Lacour, sans vignette & apparemment sans lexique, forge l'inscription* Ευγι Ξοφςς, *qui est un pur non-sens. Il se sera trop souvenu du vieil adage cher aux prècheurs du moyen-âge :* Græcum est, non legitur. *M. Lacroix, qui s'en est référé, sauf très-peu de chose, au texte de M. Lacour, s'est accommodé également de la page étrange imprimée par celui-ci comme représentant le titre du* Cymbalum. — « *Son Histoire bibliographique du* Cymbalum *est irréprochable* », *dit-il par surcroît : on verrá plus loin, outre ce que je viens de dire, ce qu'il en faut penser.*

Pour nous, c'est bien l'original avec son orthographe, sa ponctuation, son aspect entier, que nous reproduisons jusque dans ses bizarreries, avec d'autant plus de scrupule qu'il s'y joint parfois une intention spéciale, à part quelques fautes d'impression évidentes & une grosse coquille, dont la correction, admise par tous les éditeurs venus depuis le XVIIIe siècle, s'imposait absolument (1).

Ce texte est des plus curieux à tous égards : comme les textes gothiques, bien qu'il soit en lettres rondes, il

---

(1) *On lit dans l'orignal* (*Dial. I, vers la fin*) :

« CURTALIUS... *C'estoit ainsi qu'il failloit besongner.* BYRPHANES. *Affin den vuyder la place, cest Mercure luy mesme, sans faillir.* BYRPHANES. *Cest luy sans autre voyrement...* » *Il est clair que cette indication, répétée coup sur coup, de* Byrphanes *comme interlocuteur, est une faute matérielle, & qu'il faut lire :* « *Cestoit ainsi quil failloit besongner, Byrphanes, affin, &c.* »

n'offre pas plus d'apoſtrophes ni d'accents que de cédilles; la ponctuation ſe borne à la virgule, *au* point, *aux* deux points *&* *au* point d'interrogation; *ce dernier y remplit ça & là l'office du point d'exclamation, qui manque; la parenthèſe y revient aſſez ſouvent. L'orthographe des mots y eſt variable comme chez tous les auteurs de l'époque, & le même terme s'écrit diverſement dans la même page, voire dans la même phraſe. Les noms des perſonnages ſont en capitales, encadrés au milieu du texte : comme les précédents éditeurs nous avons dû adopter l'alinéa, qui eſpace le texte & le rend plus liſible. C'eſt la ſeule conceſſion que nous ayons faite aux habitudes modernes, & elle ne touche pas au texte même, qui échappe enfin aux infidélités ſyſtématiques ou ingénues des autres éditions.*

Il importait de reſpecter d'une façon religieuſe, ici plus que nulle part ailleurs, la phyſionomie d'un livre qui, par ſa rareté comme ſa portée, poſſède la valeur d'un document hiſtorique. Je m'empreſſe de reconnaître que l'éditeur de 1732 avait fait de louables efforts dans ce ſens, & il m'eſt pénible de relever le laiſſez-aller des éditions de MM. Lacour & Lacroix, où reparaît trop ſouvent le texte fautif des plus mauvaiſes éditions. Je déſire qu'on ne ſe méprenne pas ſur le ſens de cette obſervation : l'introduction d'accents, d'apoſtrophes, de cédilles, de tirets, d'italiques, étrangers au texte original, les changements dans la ponctuation — lorſqu'ils n'excèdent pas toutes les bornes — peuvent conſtituer un ſyſtème d'édition ou d'impreſſion, dont on s'eſt abſtenu ici, mais qui eſt ſoutenable comme tous les ſyſtèmes. Ce qui eſt grave & très-grave,

c'eſt que le texte même ſoit, en maints endroits, ou brutalement tronqué ou capricieuſement altéré, plus d'une fois au détriment du ſens. — Imprimer Per Stygem *au lieu de* Per Styga (1), *&* ſeulement *pour* ce pendant (2), *ou «* de *dormir » pour «* le *dormir* (3) », *& par deux fois* cerf *pour* ſerf (4); *jeter des points ſuſpenſifs où il n'en exiſte pas dans l'original* (5), *ſauter cinq mots d'enfilée* (6), *& bien d'autres fautes paſſant la peccadille, dont on pourra ſe convaincre par une comparaiſon attentive des textes, voilà ce qu'on ne ſaurait admettre. Il eſt certain que la phyſionomie réelle du texte ſe dérobe, dans ces éditions, ſous un réſeau preſque continu de menues inexactitudes, ſans parler des groſſes.*

Se targuer d'avoir réaliſé la perfection ſerait choſe malſéante; du moins avons-nous fait tout ce qu'il nous était poſſible de faire pour en approcher par la rigueur de notre examen & par une ſtricte exactitude.

En terminant, je dois remercier le ſavant conſervateur de la bibliothèque de Verſailles, M. Le Roi, pour l'obligeance de ſes rapports comme pour les renſeignements contenus dans ſa note bibliographique manuſcrite, *au ſujet de l'origine de l'exemplaire rariſſime dont il eſt le*

(1) Dédicace, *p.* 1.

(2) Dialogue I, *p.* 11, *l.* 21.

(3) Dialogue II, *p.* 15, *l.* 23-24.

(4) Dialogue IV, *p.* 47, *l.* 9 & 25. *La lettre* S *eſt néceſſaire pour l'intelligence de la penſée de l'auteur.*

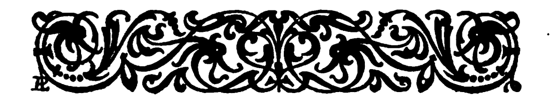
(5) Dédicace, *p.* 1, *l.* 15, *entre* Diſperream & AEdepol.

(6) Dialogue IV, *p.* 42, *l.* 23-24; *ces mots : « telles que ie les deſire » manquent chez M. Lacour.*

gardien. Mon ami, M. Erneſt Courbet, ne m'en voudra pas trop ſi je le remercie auſſi pour ſes utiles communications & ſes indications toujours ſûres, qui m'ont plus d'une fois épargné de longues recherches.

Puiſſe maintenant le lecteur être ſatisfait, & je ne regretterai ni mon temps ni ma peine.

F. F.



INTRODUCTION

I. — BIBLIOGRAPHIE

ORSQUE Profper Marchand, en 1711, publia fon édition du *Cymbalum mundi*, fur une copie de l'exemplaire de la bibliothèque du roi, de 1538, dont il avait eu communication par un de fes amis, on ne connaiffait plus aucun exemplaire de l'édition *princeps*, & l'on voit par fa Lettre critique, imprimée d'abord féparément en 1706 (1) & inférée enfuite dans l'édition de 1711, qu'il

(1) Un bibliographe cité par J. Vogt dans fon *Catalogus hiftorico-criticus librorum rariorum* (Hamburgi, 1747 & 1753. — Sumtibus Chriftiani Heraldi, in-8°). « Carol. Frid. Buddeus in *Schediafm. de Criteriis boni Libri, Lipfiæ*, 1714 » note en 1706 une édition du *Cymbalum* avec la Lettre critique, fous le nom de Félix de Commercy. Mais rien ne confirme cette affertion dans l'Avertiffement de 1711, & la prétendue édit. de 1706 ne parait pas avoir jamais été rencontrée.

doutait de l'exiſtence du *Cymbalum* de 1537 (1), ſupprimé par la Sorbonne dès ſon apparition.

La Sorbonne avait donc atteint en partie ſon but, puiſque l'obſcurité s'était faite ſur ce point & que les exemplaires mêmes de 1538 étaient devenus d'une extrême rareté (2).

Cependant, en 1732, les notes de La Monnoye ſur le *Cymbalum*, qui avaient d'abord paru dans l'édition des *Nouvelles récréations & Joyeux devis*, de 1711 (3), étaient réimprimées avec des notes nouvelles de Lancelot & de Falconet (4), en appendice du *Cymbalum mundi*, revu pour la première fois ſur un exemplaire de l'édition originale. L'avertiſſement de 1732 & l'*Errata* qui termine le volume atteſtent ce fait, auquel M. Lacour n'oppoſe que des équivoques. En citant ce paſſage de

(1) Lettre écrite à M. B. P., D. & G. (Bernard Picart, deſſinateur & graveur, auteur des vignettes de l'édit. de 1711.) — III. « Je ne ſçai ſi le *Cymbalum mundi* a été imprimé à Paris en 1537, comme l'inſinue... La Croix du Maine. »

(2) Catal. des liv. du Cabinet de M. de Boze, 1745 & 1753, à l'art. du *Cymbalum* de 1538 : « On n'en connaît que trois ou quatre exempl. en françois. » Le Catalogue de 1745 eſt un beau vol., petit in-folio, ſorti des preſſes de l'Imprimerie royale. La Bibl. nat. en poſſède un exemplaire. (Q. — Réſerve.) Il fut publié par M. de Boze. En tête ſe trouve une vignette avec cette épigraphe :

« Ede tuos tandem ſociis, Fauſtine, libellos. » (Mart., lib. I. Epig. 26.)

De Boze avait le *Cymbalum* de 1538 & celui de 1537.

(3) Amſt., Fréd. Bernard, in-12, — & Cologne, Jean Gaillard.

(4) Ces dernières ſont marquées d'une aſtériſque, ſans indication de nom. Le *Catal.* de Boze & la *Bibliogr. inſtructive* nous apprennent quelle en était la provenance.

l'*Errata* : « On trouve beaucoup de ces fautes dans l'Edition de 1537, soit que l'ignorance des copistes en soit cause, soit qu'il faille, &c. » il saute précisément les mots suivants que je souligne : « .... l'édition de 1537, *sur laquelle celle-ci a été faite....* »

Obligé d'expliquer pourtant l'assertion répétée des éditeurs au sujet de l'exemplaire consulté par eux, « qui est dans une des plus curieuses Bibliothèques de Paris, » & dont ils disent : « Le *Cymbalum* de la Bibliothèque du Roy n'est que de la seconde impression, qui est de Lyon, 1538.... *Nous avons été assez heureux pour en recouvrer un de la première, faite à Paris en 1537.... C'est sur cet exemplaire, peut-être unique, qu'on a reveu le texte & corrigé plusieurs fautes essentielles* (1). » il se contente de nier, taxant d'*audacieuse annonce*, tranchons le mot, de mensonge, l'honnête affirmation de ses devanciers ! Et cela, au mépris du témoignage de M. de Boze, ainsi formulé dans l'article relatif au *Cymbalum* de 1537 qu'il possédait : « Celui-ci est qualifié d'unique dans l'Avertissement mis à la tête de la nouvelle édition de 1732, que l'on trouvera ci-après (2). » Voilà qui est net ; le fait

(1) Avertiss. de 1732.

(2) *Catalogue* de M. de Boze, dressé par lui-même en 1745. Cette note est reproduite dans le Catalogue de 1753, dressé par Gabriel Martin, pour la vente de la collection de Boze. — La *Bibliographie instructive* de G.-F. de Bure (1765, n° 4090) porte : « ... l'édition originale que nous annonçons, dont on croit qu'il n'existe plus qu'un seul exemplaire qui, du Cabinet de feu M. de Boze, a passé dans celui de M. Gaignat où il existe actuellement. » C'est toujours du même exemplaire qu'il s'agit.

de la reproduction, dans cette édition, de la vignette de 1537, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus dans mon Avertissement, ne l'est pas moins. La prétention des éditeurs de 1732 est, au surplus, d'accord avec le résultat, dans une louable mesure, puisqu'en nombre d'endroits leur texte est manifestement plus rapproché de l'original que celui de M. Lacour. Où donc est l'*audacieuse annonce?*

Autre équivoque : « Les variantes que nous avons relevées, dit-il, sont importantes pour l'orthographe & pour le sens de plusieurs phrases ; elles fournissent la preuve nouvelle que P. Marchand n'avait pas connu la bonne édition. » — « Ce qui ne l'avait point empêché de terminer son *errata* par les observations.... (1) » Il s'agit de l'*Errata* de 1732.

P. Marchand n'avait pas connu la bonne édition — ce que nul ne conteste, puisqu'il l'avoue lui-même — donc l'édition de 1732 est sans valeur ; voilà tout le système. Ce qui le renverse totalement, c'est que l'édition de 1711 seule est de P. Marchand, & que l'édition de 1732, tout en portant son nom sur le titre, comme elle porte *Amsterdam* au lieu de *Paris* (2), est faite au contraire pour le rectifier. — « Il parut en 1711, à Amsterdam, une édition du *Cymbalum mundi*. Prosper Marchand, qui en fut l'éditeur, convient lui-même dans

(1) Ed. Lacour, t. I, p. 307. Dans le corps de la page & en note.

(2) Ce n'est ici qu'une rubrique de fantaisie ; & M. Lacour lui-même, après tous les Catalogues & les Bibliographies du temps, indique : » Amsterdam (Paris). »

fon Avertiffement qu'il ne l'a fait imprimer que fur une copie tirée de l'exemplaire qui eft à la Bibliothèque du Roy.... On devroit être difpenfé, après la longue lettre que P. Marchand a mife à la tête de fon édition, d'entrer dans aucun détail fur l'auteur du *Cymbalum* & fur fon ouvrage. Cependant, comme il a oublié quelques circonftances, qu'il eft même tombé dans quelques méprifes, &c. — C'eft donc à tort que P. Marchand a douté que ces Dialogues euffent paru à Paris en cette année » (1537). Ainfi, en 1732, P. Marchand n'eft pas la perfonne *qui parle*, mais la perfonne *de qui l'on parle* (1); ni l'Avertiffement, ni le texte corrigé, ni les notes, ni l'Errata, ne font de lui; & c'eft juftement parce qu'il n'avait pas connu la bonne édition en 1711, que d'*autres*, vingt ans plus tard, s'avifent d'en établir une meilleure, enrichie des notes de La Monnoye, de Falconet, de Lancelot, & ayant le mérite, malgré certaines fautes encore, d'avoir été confrontée avec le texte de l'édition princeps.

On avait donc *recouvré* un exemplaire de cette édition, réputée prefque fantaftique par P. Marchand; exemplaire dont on ufa, comme je viens de le prouver, pour l'édition de 1732, qui était celui de G. de Boze, & qui paffa en 1753 dans le cabinet de Gaignat, puis en 1769 dans celui du duc de La Valliere.

La *Bibliographie inftructive*, les Catalogues de Gaignat

(1) *Avertiffement* de 1732, p. j, jv & xv.

(2) *Bibliogr, inftr.* de de Bure, l. cit. — *Catalogue de Gaignat* (1769), t. I, p. 608.

& de La Vallière sont explicites (2); on lit dans le second : « *Edition originale, très-rare*, achetée à la vente de M. Gaignat, n° 2528, 350 liv. (1). » On ne sait ce que devint ensuite l'exemplaire : « A la vente du duc, dit Brunet, il fut acquis par le libraire Tilliard pour un amateur dont j'ignore le nom. C'est probablement ce même exemplaire qui se conserve maintenant dans la bibliothèque de Versailles (2). » L'hypothèse mérite examen & discussion; mais, avant d'aborder ce point, disons un mot de l'exemplaire de Rothelin, mentionné par Eloi Johanneau & par M. Lacour comme ayant figuré dans la vente des livres de cet amateur, contemporain de Gros de Boze, de Gaignat & de l'abbé Goujet.

« Le *Cymbalum* de 1537, dit M. Lacour, parut au XVIII° siècle dans quatre ventes, dont voici l'ordre : Rothelin (1746), de Boze (1753), Gaignat (1769), La Vallière (1783). L'exemplaire de La Vallière provenait des cabinets de Boze & Gaignat.... mais il n'est pas prouvé que ce fût le même que celui de Rothelin. Je ne saurais, par conséquent, dire si le *Cymbalum*, existant à la bibliothèque de Versailles, vient de Rothelin ou de La Vallière; faisons seulement remarquer qu'il n'entra dans ce dépôt qu'à la Révolution. »

M. Lacour revient en plusieurs endroits sur ce fait de la mise en vente du *Cymbalum* de Rothelin en 1746, &

(1) Catalogue des liv. du duc de La Vallière. — 1re partie, par G. de Bure, t. II, p. 738 (1783).

(1) *Manuel du libraire*, dernière édit., art. *Des Periers*.

ſur la mention de cet exemplaire au Catalogue dreſſé pour la circonſtance par Gabriel Martin. Il aura ſuivi de confiance Eloi Johanneau, qu'il cite, & qui écrivait dans ſa lettre au baron de Schonen : « Comme aucun bibliographe ne dit avoir vu l'édition de 1537 (aſſertion téméraire d'Eloi Johanneau), qui eſt citée par La Croix du Maine ; que La Monnoye & Proſper Marchand même ne l'ont point connue (les éditeurs de 1732 l'ont connue du moins), on pourrait croire qu'elle n'exiſte pas. Mais ſon exiſtence eſt confirmée par les *Catalogues de Gaignat & de Rothelin, que je viens de citer.* »

Où M. Lacour prend-il l'achat de l'exemplaire de Rothelin par « un riche amateur? » Où Eloi Johanneau en prend-il la mention au Catalogue de Rothelin? L'édition de 1537 n'y eſt pas portée, déclare M. Brunet dans ſon *Manuel.* Je n'ai pas été plus heureux que lui, & je n'ai trouvé au Catalogue que l'indication d'exemplaires des éditions de 1711 (nos 2467 & 2698) & de 1732 (no 2699).

L'abbé de Rothelin avait eu pourtant en ſa poſſeſſion le précieux volume (1), puiſqu'on lit ces mots manuſcrits ſur le titre intérieur du *Cymbalum* de 1711 de la Bibliothèque nationale, corrigé à la plume : « Les corrections qui ſe trouvent ſont faites ſur l'édition originale imprimée à Paris l'an 1537.—Elle appartient à M. l'abbé d'Orléans Rothelin. » On lit encore en note de la lettre de P. Marchand, qui précède, & de la même main, au

(1) Ici Brunet ſe trompe à ſon tour, en diſant qu'il ne lui a jamais appartenu.

fujet l'éd. de de 1537, indiquée par La Croix du Maine : « M. de Rothelin a cette édition (1). »

Lorfque M. de Cangé faifait fes corrections, il eft probable que l'édition de 1732 n'exiftait pas ; car, fans doute, il ne fe fût point donné tant de peine, puifque la nouvelle édition — dont il avait un exemplaire dans fon cabinet — rectifiait celle de 1711. Les notes ci-deffus rapportées, concernant Rothelin, doivent donc avoir été écrites entre 1711 & 1732 : & comme elles n'étaient pas effacées en 1733, date de l'acquifition des livres de M. de Cangé par la Bibliothèque du roi, il eft permis de croire que Rothelin était refté jusqu'alors en poffeffion de fon exemplaire de 1537. Enfin, Rothelin étant mort en 1744, & l'exemplaire ne figurant pas au Catalogue de fa vente (1746), fi l'on rapproche ces deux faits & fi l'on réfléchit que de Boze put fe piquer, dès 1745, fans être démenti, d'avoir un exemplaire *unique* (indiqué clairement comme ayant fervi pour l'édition de 1732), on ne faurait s'empêcher de fuppofer qu'avant 1744, &, felon toute apparence, après 1732, Rothelin avait, par voie d'échange ou de ceffion amiable, abandonné fon

(1) En m'enquérant de l'origine de cet exempl., j'ai conftaté qu'il provient de l'ancien fonds de Cangé. Il n'eft pas enregiftré au *Catalogue des livres du Cabinet de M. de Cangé, acheté par le Roy au mois de juillet* 1733, qui mentionne un exempl. de l'édit. de 1732 : « Amfterdam (Paris) », p. 125. Mais c'eft un simple oubli, car le cachet *Biblioth. royale*, dont il porte l'eftampille, eft ancien & était employé fous Louis XV, & l'on trouve fur le titre, de la même écriture que les notes précitées : *Imbert C.*, indication abrégée du nom d'*Imbert Chaftre de Cangé*.

exemplaire à de Boze. Ainſi, l'exemplaire de Rothelin ne ferait qu'un avec l'exemplaire de Boze, Gaignat, La Vallière, qui n'eſt pas celui de la Bibliothèque de Verſailles, malgré l'aſſertion controuvée de M. P. Lacroix. En effet, l'exemplaire de Verſailles « a une très-jolie reliure, très-bien conſervée, *en veau fauve ancien*, tandis que l'exemplaire de La Vallière, acquis par le roi (1), était, ainſi que l'indique le Catalogue de la vente de cette bibliothèque, relié *en maroquin violet* (2). Ce ne peut donc être le même (3). »

Par conſéquent, ſi l'exemplaire de La Vallière venait de Rothelin, par de Boze et Gaignat, l'exemplaire de Verſailles n'eſt pas celui de Rothelin, & l'origine en demeure incertaine. Telle n'eſt pas l'opinion de M. Le Roi, qui le conſidère comme provenant de la collection de MM. Bigot de Rouen, vendue en 1706, dont parle P. Marchand (4), & comme ayant paſſé ſucceſſivement par les mains de l'abbé Goujet & du duc de Béthune-Charoſt, pour arriver au dépôt de la bibliothèque de l'Ecole centrale de Seine-&-Oiſe, devenue la bibliothèque publique de Verſailles.

Après avoir décrit le volume, il s'arrête au titre &

(1) C'eſt Nodier qui prétend cela ſans preuves. — V. plus haut la note de Brunet.

(2) Il était en *maroquin bleu violet*. Les Catal. de Boze portent : *maroquin bleu*; ceux de Gaignat & de la Vallière : *maroquin violet*.

(3) Note manuſcrite de M. Le Roi, conſervateur de la Bibliothèque publique de Verſailles.

(4) Edit. du *Cymbalum* de 1711 : *Avertiſſement*.

dit : « Ce titre, qui paraît détaché d'un recueil où devait ſe trouver cet ouvrage, eſt collé ſur une feuille de la grandeur des feuillets du livre. Il en eſt de même de l'indication du libraire, qui ſe trouve au dernier feuillet.... Cette indication a été auſſi détachée & placée au bas de la dernière feuille, auſſi collée comme le titre. Sur la première page, après le titre, on a écrit en haut : *Cymbalum mundi*, ce qui ſemble confirmer que le titre actuel n'était pas à cette place, & prouve, avec l'obſervation que je viens de faire à l'occaſion du titre & de l'indication du libraire, que cette édition était renfermée dans un Recueil contenant diverſes pièces, avant de former ce volume. » M. Le Roi, ſe référant à une note erronée de M. Lacroix, & à un paſſage de P. Marchand, détourné de ſa ſignification, continue ainſi : « On a vu que P. Marchand écrivait en 1711 qu'il ne connaiſſait que deux exemplaires de cette édition (non pas *de cette édition*, mais du *Cymbalum*), l'un à la Bibliothèque du roi (c'eſt l'exemplaire de 1538), & l'autre qui ſe trouvait perdu dans un Recueil de diverſes pièces ayant appartenu à MM. Bigot de Rouen. » (Rien ne dit qu'il fût de 1537, au contraire, P. Marchand le mentionnant au même titre que l'exemplaire de 1538 de la Bibliothèque royale, ſans établir aucune diſtinction). « Il paraît certain, répète M. Le Roi, que l'exemplaire de Verſailles faiſait partie d'un Recueil dont il fut détaché. » D'où, ſelon lui, « la preſque certitude que notre exemplaire était celui-là même qui faiſait partie du recueil de Bigot. » Eſt-il beſoin de rappeler que P. Marchand n'était pas loin de nier l'exiſtence de l'édition de 1537 ?

Tout ceci repofe donc fur un malentendu, comme les affertions de Nodier & de M. Lacroix, prétendant qu'au XVIII[e] fiècle la Bibliothèque royale poffédait un *Cymbalum* de 1537, dont ils fignalent la difparition imaginaire, & que l'exemplaire était celui de Bigot, le tout d'après Profper Marchand, qui n'en peut mais & n'en dit pas un traître mot (1).

Ce point de départ admis, M. Le Roi fait arriver le *Cymbalum* de MM. Bigot aux mains de Rothelin, puis de l'abbé Goujet. Il tient pour authentique la mention qu'en font Eloi Johanneau & M. Lacour dans la *vente* Rothelin (1746) ; erreur que j'ai relevée plus haut. « La bibliothèque de Verfailles, dit-il, renferme plus de fix cents volumes ayant fait partie de bibliothèque de l'abbé Goujet. C'eft au milieu de cette collection que s'eft trouvé l'exemplaire de 1537 du *Cymbalum mundi*, On fait quelle curieufe collection poffédait l'auteur de la *Bibliothèque françaife*, & il eft probable que c'eft entre fes mains qu'eft tombé le *Cymbalum* de Rothelin. — Il n'y a point eu de vente publique de la bibliothèque de l'abbé Goujet. Janfénifte & inquiété, devenu aveugle, il fut forcé, pour fubfifter, de vendre fes collections.... Achetée par le duc de Béthune-Charoft, fa bibliothèque fut portée, à la Révolution, au Château

(1) El. Johanneau auffi parle d'un exemplaire *volé:* mais il s'agit pour lui de l'exemplaire de 1538; encore fe trompe-t-il, puifque ce livre eft toujours au dépôt de la Bibliothèque nationale. Les allégations fantaififtes de Nodier & les erreurs de lecture de M. Lacroix ont créé un véritable imbroglio.

pour être réunie à celles du roi & des princes, & former un fonds confidérable, dont la plus grande partie fut tranfportée à Paris, à la Bibliothèque nationale. C'eft dans ce fonds que les profeffeurs de l'Ecole centrale de Seine-&-Oife, prefque tous anciens oratoriens & grands connaiffeurs de livres, choifirent les premiers ouvrages de notre bibliothèque & s'empreffèrent d'y réunir toute la partie la plus curieufe de la collection du célèbre bibliophile. »

Ce qui précède eft fort ingénieux, & les critiques compétents jugeront dans quelle mefure ils peuvent s'y référer. Je dois formuler à cet égard plufieurs obfervations. Pourquoi l'abbé Goujet, qui eft mort en 1767, & qui en 1748 parle du *Cymbalum*, fans dire qu'il l'eût chez lui, & avec affez de détachement (1), aurait-il gardé myftérieufement un exemplaire de 1537, alors que M. de Boze, fon collaborateur (pour l'*Hiftoire de l'Académie des Infcriptions* & les *Eloges des Académiciens*), M. de Boze, au courant des curiofités de fon cabinet, à coup fûr, imprimait en 1745 la mention d'exemplaire *unique* dans le Catalogue de fes propres livres, mention reproduite en 1753? — S'eft-on fuffifamment fouvenu auffi que de Boze & Rothelin eurent l'un avec l'autre des rapports très-particuliers, ayant appartenu tous deux à l'Académie françaife & à l'Académie des Infcriptions? De Boze avait fuccédé à Fénelon parmi les Quarante & était fecrétaire perpétuel de l'Académie des Infcriptions

(1) *Biblioth. franç.*, t. XII, p. 88-95 : « Il m'a ennuyé & je n'y ai prefque rien compris. »

depuis 1706. Rothelin, qui ne fut membre de la première de ces compagnies qu'en 1528, & de la feconde qu'en 1732) année où parut l'édition du *Cymbalum* avec les notes de la Monnoye, etc.), eut par deux fois befoin de la voix de M. de Boze pour ces deux élections, & l'on conçoit qu'il ait pu très-bien lui céder ou lui offrir alors fon exemplaire. Ce qui me ferait croire qu'il s'en deffaifit, après avoir concouru au travail de l'édition de 1732, c'eft qu'on voit figurer dans fon Catalogue (n° 2699) un exemplaire de ladite édition, *imprimé fur vélin :* la poffeffion de ce volume de choix montre combien l'édition avait d'intérêt pour lui. Enfin, on fe rappelle que le Catalogue de Boze marque le *Cymbalum* de 1537 comme relié en *maroquin bleu;* or, l'exemplaire fur vélin de 1732, gardé par Rothelin, eft indiqué pareillement comme relié en *maroquin bleu*, ce qui appuie d'autant l'hypothèfe d'après laquelle l'un & l'autre volume auraient figuré d'abord dans la même collection : Rothelin, en fe féparant du premier, aurait retenu le fecond dont il avait fait auffi un exemplaire précieux.

Quant au *Cymbalum* de Verfailles (édition princeps), détaché ou non d'un Recueil, il paraît avoir été complété avec le titre & la fin d'un autre exemplaire inçonnu : cela réfulte d'un examen attentif des parties recollées. — Sur la garde qui fuit le dernier feuillet eft la *Requefte* de J. Morin, « Ecritte de la main de M. Du Puy fur l'exemplaire de la Bibliothèque du Roy. » En voici le texte, tel que le donne l'exemplaire de 1538, de la main même de Du Puy :

« A Monſeigneur le Chancelier;

« Supplie humblement Iehan Morin, pauure ieune garſon Libraire de Paris que comme ainſy ſoit qu'il aie, par ignorance & ſans aucun vouloir de mal faire ou meſprendre, imprimé ung petit Liure appellé *Cymbalum mundi*, lequel liure feroit tombé en ſcandale & reprehenſion derreur, à cauſe de quoi ledict ſuppliant pource qu'il l'a imprimé auroit été mis en priſon à Paris, & à preſent y feroit detenu en grande pauureté & doumage à luy inſuportable : qu'il vous plaiſe d'une benigne grace luy faire ce bien de lui octroier letres, & mander à M[r] le premier Preſident de Paris & à M[r] le Lieutenant criminel que voulez bien qu'il ſoit relaſché à caution de ſe repreſenter toutes fois & quantes que le commandement luy en ſera fait : attendu que par ſa depoſition il a déclaré l'auteur dudict liure, & que, en ce cas, il eſt du tout innocent & qu'il n'y eut mis ſa marque ny ſon nom s'il y eut pencé aucun mal. Ce faiſant ferez bien, & juſtice, & l'obbligerez à iamais à prier Dieu pour votre proſperité & ſanté. »

La pièce n'eſt ni datée ni certifiée. Mais du Puy, garde à la Bibliothèque du roi, homme conſciencieux & exact, avait certainement eu l'original ſous les yeux. P. Marchand aurait dû y réfléchir, avant de la rejeter dédaigneuſement comme une pièce informe & ſans valeur. « Cette requête, malheureuſement pour ſa conjecture, eſt-il dit dans l'édition de 1732, ſe trouve appuyée d'un arrêt du Parlement, daté du 7 mars 1537 avant Pâques & inſéré dans les Regiſtres (1). »

(1) L'année s'ouvrant alors à Pâques, le 7 mars 1537 appartient pour nous à l'année 1538, dont les trois premiers mois formaient la fin de l'année 1537, *vieux ſtyle*.

Voici l'extrait des Regiſtres du Parlement, qui fut publié d'abord dans l'*Avertiſſement* de 1732 :

DU 7 MARS 1537, AVANT PAQUES.

Ce jour, meſſire *Pierre Lizet*, premier Preſident en la Cour de ceans, a dit à ycelle que mardi dernier, ſur le ſoir, il reçut un paquet où y auoit une Lettre du Roy & une du Chancelier, auec un petit liure en langue françoiſe, intitulé CYMBALUM MUNDI, et luy mandoit le Roy qu'il auoit fait veoir ledict liure & y trouuoit de grands abus & hereſies, & que, à cette cauſe, il euſt à s'enquerir du compoſiteur & de l'imprimeur, pour l'en auertir, &, après, procéder à telle punition qu'il verroit eſtre à faire. Suiuant lequel commandement il auoit fait telle diligence, que, hier, il fit prendre ledit imprimeur, qui s'appelloit *Jehan Morin*, & eſtoit priſonnier, & auoit fait viſiter ſa boutique, & auoit l'on trouué pluſieurs fols & erronés liures en ycelle, venant d'Allemagne, meſme de *Clement Marot*, que l'on vouloit faire imprimer. A dit auſſi que aucuns theologiens l'auoient auerti qu'il y auoit de preſent en ceſte ville pluſieurs imprimeurs & libraires etrangers, qui ne vendoient ſinon liures, parmi leſquels y auoit beaucoup d'erreurs, & qu'il y falloit pouruoir promptement, eſtant certain que l'on feroit ſeruice à Dieu, bien à la choſe publique, & ſeruice très-agreable au Roy, lequel luy eſcrit que l'on ne luy pouuoit faire ſeruice plus agreable que d'y donner prompte prouiſion. Sur ce, la matiere miſe en deliberation, etc.

La reproduction, dans notre édition du titre, & de la vignette de l'édition princeps me diſpenſe d'en donner ici la deſcription. Mais je dois ſignaler quelques détails curieux. Au-deſſous de la vignette du titre, où eſt repréſentée debout la Vertu indigente, on lit cette deviſe, tirée de Junéval (*Satire I*) : *Probitas laudatur & alget.* (On loue la Probité & on la laiſſe ſe morfondre), qui eſt la traduction directe de l'image.

Mais dans la vignette à droite & à gauche de la figure, fe trouvent les mots grecs : EVGE ΣΟΦΟΣ, qui forment une autre devife en rapport avec l'efprit du livre : *Courage, philofophe! hardi, fage!*

Ces mots, que M. Lacour jette, en les eftropiant, au-deffus des initiales du libraire, fans plus d'explication :

Ευγε Ξοφος
I. M.

ont perdu chez lui toute efpèce de fens, & je m'étonne que M. Lacroix ait reproduit ce double barbarifme. Les mots de la devife font pourtant fort lifibles, comme on peut s'en affurer dans le *fac-fimile* que nous donnons.

Quant aux initiales I. M., M. Lacour, qui néglige totalement de parler de la vignette, n'indique pas même la place qu'elles occupent dans l'original. On voit qu'elles correfpondent, dans les angles inférieurs du cadre, aux deux têtes *noires* des angles fupérieurs ; or, ces deux têtes noires ou *morefques* (1) ne font autre chofe que l'emblême du nom de *Iéhan Morin* ; elles conftituent fa marque particulière, au moyen d'un jeu de mots dans le goût de l'époque. Entre autres exemples analogues que je pourrais citer à ce fujet, en voici un affez curieux, tant il eft femblable.

Il exifte un petit livret imprimé vers le début du XVIᵉ fiècle & intitulé : « *Le Girofflier aux dames. En-*

(1) V. Cotgrave. (Tefte de More... *any black, or blackish head.*)

femble le dit des Sibiles (vignette). *Epiftre de Seneque à lucille, confolatoire de* LIBERAL, LEUR AMY, *etc.*, » in-4° goth., s. d., de 12 ff. avec 17 fig. en bois (1). Le verfo du dernier feuillet eft rempli par la marque de l'imprimeur, Michel Le Noir, fe compofant d'un *écu* penché & foutenu d'une main par deux femmes au chef *noir*, qui de l'autre main fupportent un corps d'armure & un heaume fermé avec couronne comtale, furmonté d'une tête d'homme, également *noire ;* dans l'écu, fur un fond *noir*, fe détache le mot *Le*, couvrant un *M* orné. Le tout veut dire : *Michel Le Noir* (2). Cet imprimeur avait employé, en 1486, fur *Laguillon damour diuine* (pet. in-4° goth., cité par Brunet), une marque un peu moins compliquée, où fe retrouve l'écu avec les mêmes lettres fur fond *noir* & la tête *morefque.*

On trouvera ci-deffous la lifte des éditions du *Cymbalum mundi* qui ont précédé la nôtre, fous toutes réferves pour quelques-unes, dont l'exiftence eft au moins douteufe. Je n'y comprends pas les éditions évidemment apocryphes :

1° L'édition latine que La Croix du Maine, du Verdier, le P. Merfenne, Spizelius, & de nos jours M. P. Lacroix, ont admife en prenant au férieux la fiction dont

---

(1) Ce livret, reproduit en 1861 par le procédé Pilinski, eft en original dans la *réferve* de la Bibl. nationale.

Brunet indique une autre édit. de 16 ff. in-4° goth. auffi, avec 23 grav. en bois, titre rouge & noir ; le verfo du dernier feuillet eft blanc. Il fuppofe Lyon comme lieu d'impreffion.

(2) On trouvera cette marque reproduite dans le *Manuel* de Brunet, t. I, col. 1857.

Bonaventure des Periers uſe dans ſa *Dédicace* (1);

2° L'édition françaiſe de Bourges (1537), imaginée par Vogt (2) & quelques autres, citant de travers Catherinot en ſes *Annales typographiques* (3);

3° L'édition de 1582 (*s. l.*), indiquée par le ſeul Placcius (4), qui allègue ſans raiſon le *Scrutinium Atheiſmi*, de Spizelius, où il n'en eſt pas queſtion;

4° L'édition de 1706, qui aurait accompagné alors la

(1) Les uns lui attribuent la paternité de l'ouvrage qu'il aurait traduit en français, après l'avoir compoſé en latin : La Croix du Maine eſt de cet avis; Voet & Spizelius, d'après le P. Merſenne, diſent ſeulement qu'il l'aurait traduit en latin. (V. P. Marchand, *Lettre critique I*, pour indication & extrait des auteurs cités. — L'authenticité de l'introuvable texte latin lui paraît plus que ſuſpecte.) Les éditeurs de 1732 ont très-bien obſervé que c'était là, de la part de des Periers, une *fineſſe d'auteur*, pour intriguer le public ou ſe précautionner doublement. Ceux qui ont dreſſé le « Catalogue *raiſonné* de la Bibliothèque de l'Ecole centrale du département de Seine-&-Oiſe, — an 9, » ont agi ſans diſcernement en ne tenant compte que du titre, *Cymbalum mundi*, pour ranger le livre dans la ſection des *Dialogues en latin*.

(2) *Catalogus hiſtorico-criticus, &c.*, p. 229.

(3) Bourges, 1683, in-4°. — Catherinot cite les ouvrages des écrivains ayant tenu au Berry de quelque façon; des Periers, valet de chambre de Marguerite, qui avait le Berry en apanage, y figure à ce titre, bien que ſes ouvrages aient paru hors de Bourges. C'eſt ainſi que Guy Allard parle, très-inexactement d'ailleurs, de des Periers, dans ſa *Biblioth. du Dauphiné*, p. 172, après avoir annoncé dans ſa Préface qu'il citera des auteurs étrangers à cette province, ſimplement parce que leurs livres ont été « enfentés ſur les rives du Rhoſne, de l'Izère & de la Durance. »

(4) *Theatrum anonymorum*, &c. (Hambourg, 1708, in fol.), p. 105

Lettre critique de Félix de Commercy (P. Marchand), felon C.-F. Buddeus, cité par Vogt (1), fuppofitiou gratuite que rien n'autorife dans le langage tenu par Profper Marchand lui-même (2), & qui ne peut venir que d'une confufion.

Quant aux autres éditions, fi l'exiftence de plufieurs d'entre elles eft incertaine, elle n'eft pas impoffible ; il y avait donc lieu de les enregiftrer ici fous bénéfice d'inventaire.

En voici la fuite chronologique :

1. — 1537. Paris, Jehan Morin. — Pet. in-8° de 32 ff. lett. rond., à 27 l. par page.

Edition *princeps*. — Il n'en exifte plus qu'un exemplaire connu, celui de la Bibl. de Verfailles (G. — 241), dont le texte eft reproduit ici pour la première fois dans fon intégrité. — J'ai parlé amplement ci-deffus de l'exempl. de Boze, vendu 350 fr. Gaignat, & 120 fr. La Vallière.

2. — 1538, Lyon, Benoift Bonyn. « *Cymbalum mundi en francoys, contenant quatre Dialogues Poetiques, fort antiques, ioeux & facetieux.* » Pet. in-8° goth. de 28 ff., titre en lett. capit. & caract. rom. ordinaires. — *Seconde* édition.

La Bibl. nat. en poffède un exempl. (Z.— 1203, *Réferve*), celui du célèbre P. de l'Etoile, dont le nom fe trouve à l'encre rouge fur le titre, ainfi écrit : *Deleftoille*. La vignette primitive de 1537 eft remplacée par un bufte d'homme, tête laurée, avec une cithare & la foufcription : *Poeta*, de forte que la devife confervée : *Probitas laudatur & alget*, ne s'applique plus. — En lett. rondes, au recto du dernier feuillet, on lit : « Fin du prefent Cymbalum Mundi en Francoys, imprime nouuellement à Lyon, par Benoift Bonyn, imprimeur, demeurant audict lieu, en la rue de Paradis,

(1) V. ci-deffus, p. XI.

(2) V. la *Lettre critique* & l'*Avertiffement* de 1711.

M.D.XXXVIII. » Je penſe avec M. Lacour que le nom de Bonyn n'eſt pas le maſque de Parmentier, qui avait déjà employé la vignette du *Poëte* dans ſon édition des *Epigrammes* latines de J. Voulté (1537). Quoi qu'en aient dit certains bibliographes, ce double emploi n'eſt pas une preuve : au XVIᵉ ſiècle, les mêmes ornements & vignettes, hormis les marques abſolument perſonnelles, ſe rencontrent parfois chez divers imprimeurs. B. Bonyn ou Bounyn eſt un perſonnage réel qui fut imprimeur à Lyon ; pour admettre que ſon nom ait ſervi de maſque, il faudrait ſuppoſer avec M. de La Ferrière-Percy (1) qu'il avait alors quitté Lyon.

L'édition de 1538, pourchaſſée & ſupprimée comme la première, eſt devenue preſque auſſi rare, & s'eſt vendue 75 fr. Gaignat, 68 fr. Mac-Carthy, 401 fr. Nodier, 415 fr. Baudelocque. Sur une feuille collée à la fin de l'exempl. de la Bibl. nat. eſt la requête de J. Morin, manuſcrite, de la main de du Puy, reproduite enſuite partout.

L'édition de 1538, pet. in-8°, dont il s'agit ici, eſt évidemment celle que du Verdier (p. 1177) indique : *Lyon*, 1538, *in*-16, en ſe trompant ſur le format.

3. — 1711, Amſterdam, P. Marchand, ou « *Dialogues ſatyriques ſur differens Sujets, par Bonaventure des Periers, valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, avec une Lettre critique dans laquelle on fait l'Hiſtoire, l'Analyſe & l'Apologie de cet Ouvrage*, par Proſper Marchand, libraire. — A Amſterdam, chez P. Marchand, libraire dans le Nes, à l'enſeigne de l'Etoile, M.DCCXI » pet. in-12 de 144 p., avec Avertiſſ. de 6 p., & figures de Bernard Picart. — Edit. faite ſur une copie de l'exempl. de la Bibl. du Roi. (Ex. de 1538 & *non de l'édit. princeps* que ne poſſéda jamais la Bibl. du Roi, quoique M. P. Lacroix perſiſte dans cette indication erronée, contredite par l'aveu de P. Marchand.)

Dans l'édition de 1711, chaque dialogue eſt précédé d'un *argument* de l'invention de l'éditeur. — La *Lettre critique* eſt datée du

(1) *Marg. d'Angoulême. — Son livre de dépenses.* (Paris, 1862, Aubry.) P. 43.

10 octobre 1706, & l'auteur nous apprend qu'il l'avait publiée d'abord sous le nom de Félix de Commercy.

4. — 1723, Londres, in-8°, traduction anglaise, dont l'existence n'est mentionnée que par Vogt (ouvr. cit. p. 229) : « Anglicanam etiam versionem *London*, 1723, in-8 maj. memini *me vidisse.* »

5. — 1732, Paris (sous la rubrique d'Amsterdam & de P. Marchand.) — Même titre que celui de l'édit. de 1711, ainsi complété : « *Nouvelle édition, revûë, corrigée & augmentée de Notes & Remarques communiquées par plusieurs Sçavans.* » Pet. in-12 de 243 p. chiff. plus un *Errata* de 4 p. — *Avertissement* de XXX p., terminé par une liste des *OEuvres de B. des Periers.* — La lettre de P. Marchand, reproduite, est critiquée sur plusieurs points dans l'Avertissement. — Cette édition, comme le constate Brunet, est faite d'après celle de 1537; j'ai mis ce point hors de doute ci-dessus.— Les notes de La Monnoye, insérées d'abord à la fin de son édition des *Contes & Joyeux devis* (1711, 2 vol. pet. in-12), y figurent, accrues de beaucoup d'autres « qui viennent de bonne main. » Ces dernières, marquées d'une astérisque, sont de Falconet & de Lancelot, en grande estime pour leur érudition dans ce temps-là ; la provenance en est attestée par les Catalogues & Bibliographies de l'époque ; elles comprennent 71 p. (173-243). Les fig. de Picart accompagnent généralement les exemplaires de cette édition, comme ceux des autres réimpressions au XVIII° siècle. Une jolie réduction de la vignette de 1537 précède le texte du *Cymbalum* (p. 67).

6. — 1735, Amsterdam (Paris), pet. in-12, figures; édit. cit. par El. Johanneau (*Lett. au baron de Schonen*).

7. — 1738, Même indicat., in-16, fig. — M. Lacroix pense que cette édition, comme la précédente, « a été créée en bibliographie par une simple erreur de date, dans les notes de la *Bibl. françaife* de du Verdier, édition Rigoley de Juvigny, t. V, p. 533. » Il se peut cependant qu'avant 1753 il y ait eu quelques éditions reproduisant plus ou moins exactement celles de 1711 & 1732.

8. — Amsterdam & Leipzig. — Arkstée & Merkus, in-12, fig., 220 p., plus l'*Errata* (2 p.). Ni M. Lacroix, ni M. Lacour ne signalent l'étrangeté de cette édition hybride, véritable attrape pour le

texte du *Cymbalum*. Par le titre général, la préface & les notes, elle affecte de reproduire l'édition de 1732. Mais bien qu'elle garde l'achevé d'imprimer de M.D.XXXVII, elle reprend le texte de P. Marchand (1711), sans tenir compte des corrections de 1732 faites sur l'original. — Le titre du *Cymbalum* n'y porte plus la vignette de la Pauvreté, qui est remplacée par une sphère, de sorte que la devise conservée : *Probitas laudatur & alget* ne s'applique plus. On lit au bas de ce titre intérieur : *Sur la Copie imprimée en* M.D.XXXVIII ; lisez : *Sur la copie fautive du texte de* M.D.XXXVIII, *dont on s'est servi en* 1711. En effet, ce n'est ni le texte de 1537, ni celui de 1538, c'est le texte altéré de 1711 qu'on y donne.

Cette édition contient la lettre de P. Marchand & les cinq vignettes de Picard.

9. — 1755, Amsterdam (Paris), in-12, fig.; édit. cit. par Brunet.

10. — 1770, in-8°. (Dans le t. III des *Choses utiles & agréables*, avec des notes de Voltaire réimprimées dans l'édition de ses *OEuvres complètes*, par Beuchot, t. XLVI.) « Le troisième volume, dit-il, plus rare que les deux autres, porte la date de 1770. » Et, t. IX, p. 118 : « Les *Choses utiles & agréables* sont en trois volumes in-8°. Les deux premiers ont le millésime de 1769... La collection ne comprend guère que des opuscules de Voltaire ou annotés par lui : Voltaire en fut l'éditeur, & les imprimeurs furent les frères Cramer, qui toutefois n'y ont pas mis leur nom. » Bien que Voltaire se fût ainsi occupé du *Cymbalum*, il n'avait pas pris le temps de l'étudier ni de l'annoter sérieusement ; ses notes sont pour la plupart ou insignifiantes ou erronées, & là, comme dans ses *Lettres au prince de Brunswick sur Rabelais & sur d'autres auteurs, accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne* (1767), il méconnaît entièrement la portée & le mérite de ce petit livre si remarquable, dont l'aspect énigmatique l'avait sans doute rebuté, mais dont il aurait pu, mieux que personne, apprécier le tour vif & piquant.

11. — 1841, Paris, Ch. Gosselin. « *Le Cymbalum mundi & autres œuvres de Bonaventure des Periers, réunis pour la première fois & accompagnés de notice & de notes, par Paul L. Jacob, biblio-*

phile, avec une Lettre à M. de Schonen, contenant une clef du Cymbalum, par M. Eloi Johanneau, gr. in-18. « Cette édition du *Cymbalum*, dit M. Lacroix, imprimée ſur celle de 1753, contient un extrait abrégé des notes de La Monnoye, de P. Marchand & de Falconet, avec beaucoup de notes nouvelles. » M. Lacroix avait moderniſé l'orthographe pour vulgariſer les œuvres de des Periers; son vrai mérite eſt d'être venu en aide aux efforts de Ch. Nodier, pour mettre en lumière les poéſies oubliées de Bonaventure & le *Cymbalum* trop perdu de vue depuis le milieu du XVIII[e] ſiècle. »

12. — 1856, Paris, P. Jannet (Bibl. elzévirienne), t. I des *OEuvres françoiſes de B. des Periers, revues ſur les éditions originales & annotées, par M. Louis Lacour*, p. 311-379 : « *Cymbalum mundi*, » précédé d'une *Hiſtoire bibliographique*. En tête du volume : *La Vie & les OEuvres de Bonaventure des Periers*, étude biographique développée (p. vij — xcij).

13. — 1858, Paris, A. Delahays. « *Le Cymbalum mundi, précédé des Nouvelles récréations et joyeux devis de Bonaventure des Periers, nouvelle édition revue & corrigée ſur les éditions originales, avec des notes & une notice, par P. L. Jacob, bibliophile*, » plus un Avertiſſement qui contient une liſte des éditions du *Cymbalum*. — Le *Cymbalum* occupe les p. 403-477 du vol.

14. — 1872, Paris, Garnier, gr. in-18. « Contes ou Nouvelles récréations & joyeux devis, & Cymbalum mundi de Bonaventure des Periers,... par P.-L. Jacob, bibliophile. » Cette édition n'eſt que la reproduction de celle de 1858, publiée dans la collection Delahays.

Je ne donne ici que la Bibliographie du *Cymbalum mundi*; on trouvera celle des autres œuvres de des Periers en tête de chacune de ces œuvres dans notre collection.

II. — BUT ET PLAN DU LIVRE. — ÉTUDE CRITIQUE.

La mémoire de Bonaventure des Periers, après bien des viciffitudes, s'eft enfin dégagée du demi-oubli & de l'injufte dédain qui la couvraient encore au fiècle dernier, alors que fes *Joyeux devis*, maintes fois réédités, étaient donnés par l'opinion courante aux Jacques Pelletier & aux Denifot, tandis que le Recueil pofthume de fes *OEuvres* poétiques dormait dans la pouffière, & que le *Cymbalum mundi*, depuis fa réimpreffion comme devant, reftait un objet de recherches érudites, de curiofité pour certains, mais ne rencontrait chez la plupart, — & Voltaire fut du nombre, — qu'indifférence ou ennui. Remis au premier rang des écrivains français par Ch. Nodier (1), des Periers n'en redefcendra plus.

Il avait fi bien donné fon coup de cloche, que ni le dénigrement des fanatiques, ni la rareté des exemplaires du *Cymbalum*, ni près de deux fiècles d'obfcurité (1538-1711) fans tentative de réimpreffion, n'ont pu tuer le livre « *éxécrable* » &, qui pis eft, réputé faftidieux comme un logogriphe d'un autre âge. Les injures mêmes l'avaient fait immortel; mais l'énigme ne fut d'abord pénétrée que dans une faible mefure (2). L'opinion, du moins, était éveillée; & après les remarques de La

(1) Revue des Deux-Mondes, octobre 1839. — Bonaventure Des Periers.

(2) Edit. de 1732.

Monnoye, & autres annotateurs du XVIIIe ſiècle, ſuccédant à la *Lettre critique* de Proſper Marchand, la *Lettre au baron de Schonen*, du ſavant Eloi Johanneau (1) & l'étude paſſionnée de Ch. Nodier furent au XIXe ſiècle la ſolliciter avec plus de force. De là les rééditions du bibliophile Jacob (1841) & de M. Louis Lacour (1856) qui ſont venues ſaiſir directement le public, en joignant au texte des études biographiques & littéraires plus ou moins développées. Je réſerve pour un autre volume la *Vie complète* de B. des Periers, éclairée par le *Recueil des Œuvres* publié après ſa mort en 1544. On trouvera plus loin, ſous forme de Commentaire, une explication détaillée, concordante, &, je le crois, déciſive, du *Cymbalum mundi*. Je ne veux qu'indiquer ici la portée générale du livre, en rappelant les points principaux de la courte carrière de l'auteur.

Il réſulte des meilleurs témoignages, de celui de ſes contemporains ou de ſes propres écrits, qu'il s'appelait *Jean Bonaventure des Periers* & qu'il était Bourguignon (2), natif d'Arnay-le-Duc, non loin de Beaune, dont il cite le vin par deux fois dans le *Cymbalum*. D'une ancienne famille noble de cette ville (3), il paraît

(1) Publ. en 1841, quoique datant de 1829 ; Nodier en avait eu connaiſſance.

(2) « Joannes Eutychus Deperius, Heduus, &c. » (Dolet. — *Commentar. ling. latinæ*, t. II, p. 535.—Lyon, Jean de Tournes.) — *Eutychus* eſt l'équivalent grec de *Bonaventure*.

(3) Le nom de des Periers eſt reſté inſcrit juſqu'au XIXe ſiècle, ſur la façade d'une maiſon d'Arnay. (Lavirotte. — *Annales de la ville d'Arnay-le-Duc*, 1837, in-8°.)

avoir été élevé à Lyon, qu'il habita prefque toujours, où il retourna après la publication du *Cymbalum* (1) & les pourfuites dirigées contre lui depuis 1538, & d'où il femble ne plus s'être éloigné jufqu'au moment de fa mort, arrivée avant le mois d'août 1544, époque de l'impreffion *pofthume* du *Recueil des OEuvres*, par fon ami Antoine du Moulin, ainfi que lui, valet de chambre de la reine de Navarre. Il lui était déjà attaché en cette qualité en 1536, & fe trouvait en relation avec elle depuis 1532 ou 1533, felon toute apparence (2). Marguerite, obligée de l'écarter après le fcandale foulevé par fon livre, ne l'avait pas entièrement abandonné ; car, en octobre 1541, il recevait encore d'elle la valeur d'une année de fa penfion (110 livres tournois) (3).

C'eft en 1537 que des Periers touche au point culminant de fa deftinée ; le coup de foudre du *Cymbalum* va, en atteignant la Sorbonne, le précipite lui-même dans une nouvelle férie d'épreuves terminées par le fuicide, d'après l'affirmation expreffe de Henri Eftienne en deux endroits de fon *Apologie pour Hérodote* (4).

(1) Le *Voyage à l'Ile-Barbe*, dans fon *Recueil*, eft daté du 15 mai 1539.

(2) Il dit lui-même, dans fes poéfies, qu'il connut la reine par fon *Miroir de l'âme péchereffe*, avant de l'avoir *vue*. Or, le *Miroir* eft de 1531 (1re édit.) & de 1533 (2e édit.)

(3) La Ferrière-Percy : *Ouvr. cit.* p. 45.

(4) V. édit. de Le Duchat (1735), t. II, chap. XVIII & XXVI. Il fe ferait percé de fon épée, foit dans un accès de fièvre chaude, foit dans un mouvement de défefpoir.

On ne ſait ce qui advint de Jehan Morin, l'éditeur, qui était, comme on l'a vu plus haut, un agent des novateurs, proteſtants & *libertins*, & propageait en plein Paris, tant comme libraire que comme imprimeur, les *erreurs* haïes de la Sorbonne. Quant à l'auteur, il dut regagner Lyon, ſon aſile, après cet éclat. Un arrêt du Parlement de Paris (19 mai 1538) ordonna la deſtruction de ſon livre; la ſuppreſſion en fut également décrétée par ſentence de la Sorbonne (19 juillet). Aſſurément il eût ſuccombé aux attaques de ſes ennemis, ſurtout après la réimpreſſion téméraire du *Cymbalum*, dans la même année 1538, ſans le ſecours direct ou occulte de la reine de Navarre.

Mais revenons au livre excommunié & voyons ce qu'il en faut penſer.

Sur l'exemplaire du *Cymbalum* de 1538 de la Bibliothèque nationale, au-deſſous du nom *Deleſtoille*, écrit au haut de la page de titre, on lit ces mots tracés par la même main : « L'auteur, Bonaduenture des Periers, homme meſchant & athee, comme il appert par ce deteſtable liure. » Plus bas, d'une écriture ancienne auſſi, mais différente : « Telle vie, telle fin ; aueré par la mort de ce miſerable, indigne de porter le nom d'homme. » Au-deſſus du titre du Dialogue I ſe trouve encore cette inſcription à l'encre rouge : « *Dixit inſipiens in corde ſuo, Nòn eſt Deus*, » ſentence, dit Spizelius, que pluſieurs ont reproduite au frontiſpice du livre.

« *Deteſtable* livre » avait dit Henri Eſtienne (1). « Livre

(1) Endroit cité p. 36, note 4.

deteſtable & rempli d'impiété, » répète La Croix du Maine (1). Les épithètes injurieuſes appliquées au *Cymbalum*, repriſes par Chaſſanion (2), le P. Merſenne (3), Spizelius (4), Catherinot (5) & autres, ſemblent adoptées par la tradition générale. Eſtienne Paſquier, l'illuſtre auteur des *Recherches de la France*, s'en mêle : le *Cymbalum* eſt « un Lucianiſme qui merite d'eſtre jeté au feu avec l'Autheur, s'il eſtoit vivant (6). »

Auſſi Bayle, en ſon *Dictionnaire critique*, bien qu'il n'eût pas vu le *Cymbalum*, ne s'eſt-il point abuſé, comme le penſe Proſper Marchand, en remarquant que « les Proteſtans ne ſont pas moins en colere contre le *Cymbalum mundi* que les Catholiques. » Au témoignage de Henri Eſtienne, il aurait pu joindre, en effet, celui de Calvin, qui comprend des Periers dans un même anathème avec Govea, Dolet & Rabelais : « Chacun ſçait qu'Aggrippa, Villeneuue, Dolet & leurs ſemblables ont touſiours orgueilleuſement contemné l'Euangile ; en la

(1) *Bibl. françoiſe.*

(2) *Hiſt. mémorables des grands & merveilleux Jugemens & Punitions de Dieu, &c.* (Genève, in-8°, 1586. J. Le Preux), p. 170.

(3) *Quæſtiones in Geneſim.* L'index porte : « Athei Bonaventuræ, &c., » & renvoie pour l'art. à la col. 669. Mais des cartons ayant été faits pour les col. 669-674, il faut s'en référer aux auteurs qui citent le paſſage. (V. la *Lettre critique* de P. Marchand & l'*Avertiſſement* de 1732.)

(4) *Scrutinium Atheiſmi*, loc. cit. — *Felix litteratus*, &c. (Augsbourg, 1676, Th. Gœbel, in-8°), p. 124.

(5) *L'Art d'imprimer.* (Bourges, 1685, in-4°), p. 8.

(5) *Lettres* (Lett. à Tabourot). Edit. de 1619, in-8°, liv. 8, t. 1, p. 493. Il nomme l'auteur Du Perrier.

fin, ils font tombez en telle rage, que non feulement ils ont defgorgé leurs blafphemes execrables contre Iefus-Chrift & fa doctrine, mais ont eftimé quant à leurs âmes qu'ils ne differoyent en rien des chiens & des pourceaux. Les autres, comme Rabelais, Degouea, Deperius & beaucoup d'autres, que ie ne nomme pas pour le prefent, apres auoir goufté l'Euangile, ont efté frappez d'vn mefme aueuglement (1). » Le *Villeneuve*, dont parle Calvin, eft certainement l'Efpagnol Servet, car il eft dit plus loin : « Il y a vn certain Hefpagnol, nommé Michel Seruet, qui contrefait le medecin, fe nommant Villeneuue. Ce poure glorieux eftant defia enflé de l'arrogance de Portugal, mais creuant encore plus de fa propre fierté, a penfé qu'il pourroit acquerir quelque grand bruit en renuerfant tous les principes de la Chreftienté (2). » Il s'accufe de traiter la Trinité de *fable* (3), & il ajoute (4) : « Il fe monftre tellement vn chien enragé abbayant & mordant, fans propos ne raifon.... » Rangé en fi damnée compagnie, quel fupplice n'eût pas fubi des Periers, fi

(1) *Des fcandales qui empefchent auiourd'huy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Euangile, & en desbauchent d'autres.* — *Traicte compofe nouuellement par Iehan Caluin.* — Jehan Crefpin, Genève, 10 décembre 1550, in-4°. — Cette verfion française eft de Calvin lui-même, comme le *De Scandalis*. — P. 74.

(2) *Ibid*, p. 80.

(3) On fait que Servet avait publié un livre intitulé : *De Trinitatis erroribus libri VII*.

(4) *Ibid*, p. 81.

comme Servet, il lui fût advenu de fe fier au *pape de Genève?*

Bayle, développant le mot de Pafquier — *c'eft un Lucianifme* — mais fans demander le feu pour le coupable, compare très-judicieufement les fatires de Rabelais & de des Periers aux moqueries de Lucien, & en fignale la portée (1).

Du Verdier — & il n'eft pas le feul — profeffe avec candeur une opinion toute contraire : « Je n'ai, dit-il en fa *Bibliothèque françoife*, trouvé autre chofe en ce livre qui mérite d'avoir été plus cenfuré que la *Métamorphofe d'Ovide*, les *Dialogues de Lucian* & les livres de folaftre argument & de fictions fabuleufes. » Pour lui, l'imitation de Lucien eft toute de forme & pleine d'innocence. P. Marchand compare le deffein de des Periers à celui des Pères de l'Eglife, fous prétexte qu'il raille auffi les divinités païennes. Le P. Nicéron, comme du Verdier, ne voit dans le *Cymbalum* qu'un pur badinage, fans liaifon & fans importance (2). Dans l'Avertiffement des *Joyeux devis* de 1711, des Periers eft devenu « un pieux imitateur du zèle des Saints Peres, un devot qui veut ruiner le paganifme.... le faint auteur du *Cymbalum*. » Ce dernier trait eft d'un haut comique. Voltaire, qu'avait fans doute impatienté l'allégorie du *Cymbalum*, & qui n'y revint pas pour fe ravifer, comme

(1) Spizelius dit de l'œuvre de Rabelais exactement la même chofe : *Scriptum Lucianicum.*

(2) *Mémoire pour fervir à l'hiftoire des Hommes illuft. dans la républ. des Lettres*, t. 34, p. 314-325.

il fit au fujet de Rabelais, déclare que « c'est un ouvrage qui n'a pas le plus léger, le plus éloigné rapport au chriftianifme ; » ce qui ne l'empêche pas d'obferver que des Periers s'eft moqué des proteftants comme des catholiques, & que « c'eft peut-être pour avoir excité la colère des deux partis qu'il fe tua de défefpoir. » Ici, il rencontre jufte ; mais il n'eft guère plus équitable que le P. Nicéron pour ce pamphlet où il ne voit, en courant, qu'un « fatras de plat écolier, » traitant leftement de *fots* les commentateurs du XVIII[e] fiècle qui s'en font occupés (1). Voltaire, tout Voltaire qu'il eft, ne nous perfuadera jamais que l'homme des *Noëls bourguignons*, La Monnoye, ce franc Gaulois, fut un fot ! L'abbé Goujet, plus excufable que Voltaire, confeffe que le *Cymbalum* l'a ennuyé & qu'il n'y a « prefque rien compris (2). » Autant en difent, pour le fond, les auteurs de la *France proteftante* (3), mais en admirant la forme dont ne fe fouciait guère le digne janfénifte.

(1) *Lettres au prince de Brunfwick* (1767), & notes fur le *Cymbalum* (1770), dans le t. 46 de l'édit. Beuchot.

(2) V. p. XXII, ci-deffus, *note*.

(3) Art. *des Periers*. — Bonaventure y eft qualifié : « Excellent profateur français, dont les écrits offrent les modèles de notre langue claffique, verfificateur correct & élégant, conteur agréable... » — Au fujet du Dial. I : « Nous avouons n'y pas entendre malice. » — Sur l'enfemble : « Le plus grand tort de des Periers, c'eft de nous avoir donné quatre dialogues bien ennuyeux, après en avoir promis de très-facétieux. (C'eft la copie de la boutade de Voltaire.) Mais il a racheté ce défaut par un mérite qui doit difpofer à l'indulgence : *fon livre eft un chef-d'œuvre de ftyle.* » Bon cela ! Et voilà qui nous confole du furplus de ce jugement *fans malice* fur la portée de l'œuvre.

***

Ch. Nodier, lui, ne fe diffimule nullement le fcepticifme de des Periers. Eloi Johanneau, s'il s'égare fouvent dans le détail, difcerne la tendance maîtreffe. M. de la Ferrière-Percy ne prend pas le change non plus (1). En revanche, M. P. Lacroix, malgré plufieurs intérprétations affez juftes, fe replie derrière M. Lacour, lequel efface le mot *impie* dans fon Errata, & dans l'impuiffance de prouver l'orthodoxie de fon auteur ou même fa foi chrétienne, veut du moins à toute force lui prêter une façon de déifme fentimental dans le goût de Jean-Jacques. « Loin de Bonaventure des Periers la penfée de nier la préfence d'un Dieu créateur, fon œuvre eft pleine de lui. » N'équivoquons pas ! Hors du *Cymbalum*, dans fes œuvres proteftantes, il écrit : *Au feul Dieu honneur & gloire*, cela va de foi ; mais, fans contefter la fincérité de la devife, on n'y faurait trouver une preuve contre l'incrédulité définitive de l'auteur du *Cymbalum*. Calvin dit bien qu'il fut croyant, mais qu'il ceffa de l'être abfolument ; or, il faudrait que M. Lacour nous montrât dans le *Cymbalum* des preuves de fes croyances déiftes ; c'eft le contraire qui s'y rencontre. On n'y relèvera pas un paffage femblable à celui de Rabelais, au chap. XXIII de *Gargantua :* « Si

(1) Il était, felon lui, de ceux que Sainte Marthe défigne dans fon *Oraifon funèbre*, de la reine de Navarre : « Elle avoit entretenu & fupporté de fon bién, fon aydé, fa faveur, fa grâce, plufieurs perfonnages qui eftoient fufpects, les uns d'avoir violé noftre religion, les aultres de l'avoir mefprifée. » (V. La Ferrière-Percy, *ouvr. cit.*, p. 45.)

prioyent Dieu le createur en ladorant, & ratifiant leur foy enuers luy & le glorifiant de sa bonté immense. » L'expression même *Tout à un*, qui termine, dans le *Recueil des OEuvres*, deux pièces où la reine de Navarre est invoquée : *Caresme prenant* (raillerie des hypocrisies du Carême) & le *Voyage* à l'Isle-Barbe (1539), pourrait bien signifier *Tout à nu*, & annoncer que l'intention de des Periers est de révéler la vérité *toute nue*. Si, dans le poëme des *Quatre Vertus*, M. Lacour, sous les mots *vive vertu*, a deviné le mot *vérité* (je crois qu'il faut lire *vérité vue*, par le changement d'un *v* en *e*), là encore les mots *vertu née*, dans ces vers :

> Laissons iuger de telle vertu née
> De nostre temps.....

donnent : *vérité nue*, par l'addition d'un *i*; ce qui est confirmé par un autre vers, aussitôt après :

> Car sa beauté contemplent *toute nuë*
> Maintz bons espritz.....

Quoi qu'il en soit, c'est bien la *vérité nue* que le *Cymbalum* prétend exposer, & non la connaissance de Dieu. — « Il le veut débarrassé des langes dont les hommes enfants l'ont enveloppé à son image, » dit M. Lacour. — Eh ! pourquoi faire du *Cymbalum* quelque chose comme la clochette d'un *vicaire savoyard* du XVIe siècle ? Toute cloche, sans doute, sonne comme on le désire : *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando*, clame Janotus de Bragmardo ; pourquoi la cloche de des Periers ne sonnerait-elle pas les louanges de Dieu ? *Ergo gluc.*

Mais le *Cymbalum* réſiſte ; le timbre en eſt d'une autre ſorte, &, ſi je l'affirme, ce n'eſt pas que je l'imagine ni que cela me convienne, c'eſt que je le conſtate.

Pourquoi tant de peines & tant de craintes? Sommes-nous au temps de l'Inquiſition ? — Conſtatez d'abord, vous jugerez enſuite ; mais, ſous aucun prétexte, ne reculez devant la réalité qui ſ'impoſe ; & laiſſez aux des Periers & aux Rabelais le caractère & la reſponſabilité auſſi bien que le mérite de leurs œuvres.

Comme tous les libres penſeurs de ce temps, des Periers pencha d'abord vers la *Réforme* de Luther & de ſes émules. « Nous penſons, dit la *France proteſtante*, qu'on doit le ranger parmi les partiſans de la Réforme ou tout au moins dans cette claſſe de libres penſeurs qui favoriſèrent le ſchiſme ſans s'y rallier. » Voilà le point exact. « Mais nous devons reconnaître en même temps qu'il laiſſa peu de traces de ſes opinions religieuſes dans ſes écrits, où il s'occupe plus d'amuſer que de dogmatiſer. » Certes, il dogmatiſe peu, étant poëte & conteur de nature ; mais il découvre ſes opinions plus qu'on ne le dit ici. N'eſt-il pas, avec Calvin, un des collaborateurs d'Olivetan pour ſa Bible françaiſe (1) ? Ne s'applique-t-il pas à traduire ou paraphraſer divers paſſages de l'Ancien ou du Nouveau Teſtament, comme la

(1) Son nom y figure en latin : *Eutychus Dep.* (*Deperius*), comme celui d'un des auteurs de la *Table de tous les mots ebrieux, caldées, grecs,* qui termine ce curieux ouvrage.

reine Marguerite & Marot, le tranflateur des *Pfaumes* à la mode proteftante, contre l'ufage papifte (1)? Ne parle-t-il pas de l'églife

Où quelque iour faut qu'on euangelife (2)!

Calvin affirme qu'à l'inftar de Rabelais il tomba dans l'aveuglement « apres auoir goufté l'Euangile. » Apparemment il en favait quelque chofe, pour avoir traverfé le milieu de Rabelais & de des Periers, & pour avoir frayé, vers 1533 & 1534, avec la petite Cour de Marguerite d'Angoulême, qui lui donna même afile à Nérac.

Mais ce beau zèle néo-chrétien ne dura guère; comme Rabelais, des Periers tourna vite le dos aux *Réformés*, qui, de leur côté, avaient cédé à l'entraînement du fanatifme perfécuteur. En 1537, il s'eft abfolument délivré de leur tutelle (3). La tranfition entre les vers pieux de fa première manière & le *Cymbalum* eft marquée par des échappées de fatire ou de fcepticifme qui annoncent déjà *Trigabus* dans les poéfies de des Periers. La *Prophétie*, inférée dans le *Recueil des OEuvres*, me paraît une première raillerie du proteftantifme, &, fi

(1) *Rec. des OEuvres.* — V. *le Cantique de Siméon*, le *Cri touchant de trouuer la bonne femme* (Salomon : *Mulierem fortem quis inveniet!*) *Victimæ Pafchalis laudes*, &c.— Il avait traduit à part le *Cantique de Moyfe*, reproduit plus tard à la fuite des *Pfaumes* de Marot.

(2) Préface de la *Prognoftication des Prognoftications.*

(3) La *Prognoftication des Prognoftications*, dont les exemplaires datés portent le milléfime de 1537, fut compofée avant cette époque : le *Cymbalum* en eft le contre pied.

je ne me trompe, Calvin y eſt viſé dans les *Trois Compagnons de Baſle*, dont le ſecond ſerait Guillaume Farel; car, s'ils n'étaient point natifs de Bâle, leur propagande s'y exerça, Calvin y écrivit l'*Inſtitution chrétienne*, Farel y eut de l'autorité, & tous deux s'en vinrent de là révolutionner Genève.

O qu'ilz auront autour d'eulx des flatteurs
Qui les tiendront comme legiſlateurs,
Et les croyront, meſme ſans mot ſonner,
Mieulx que pluſieurs par beaucoup raiſonner !

. . . .

Je ne diray meſhuy ce que i'en penſe,
Pource qu'auſſi de brief tout ſe ſçaura ;
Mais pour le moins ſachez qu'il y aura,
Entre ceulx la qui ſuyuront leurs contentz,
Peu de ioyeux & pluſieurs mal contentz.

Ne diſtingue-t-on pas clairement le but où va ce trait? Et le *novateur* ne ſe trahit-il pas d'autre part, avec ſa foi dans le progrès, avec ſon peu de foi aux vieilles croyances, dans ce paſſage de l'*Epiſtre* à la jeune princeſſe Marguerite de France? Que fera-t-il, au ſortir de ſa maladie, ce *Dedalus* toujours tenté de déployer ſes ailes?

« Volera il aux faicts des Heſperides !
Ira il veoir que font les Nereïdes !
Voulez vous bien qu'il vole oultre les cieux,
Pour eſpier, ſi tant eſt ſoucieux
(Comme l'on dict) Iupiter de ce monde !

. . . .

Il volera par le trou d'Auernus
Dont nulz oyſeaulx ne ſont point reuenus,
Et s'en ira aux Champs Eliſiens,
Si vous voulez, pour veoir les anciens ;

Ou, s'il vous plait que mieux son vol espreuue,
Il volera iusques en terre neufue,
Neufue, ie dis, que trouuée on n'a point.

Des Periers prend en maint endroit de ses Poésies ce surnom de *Dedalus*. Pourquoi ? Parce qu'il se piquait d'être un habile artiste, comme Dédale ; parce qu'il voulait s'élever hors du *labyrinthe* d'erreur, comme Dédale hors du labyrinthe de Crète ; parce que Dédale était d'Athènes, & que, dans le langage allégorique du *Cymbalum*, Athènes c'est Lyon, dont Bonaventure se regardait comme l'enfant d'adoption ; enfin parce que le voyage aérien de ce personnage fabuleux lui semblait une image de ses efforts de poète & de penseur :

.. A ton aduis, fait-il pas meilleur estre
En ce doux *vol* qu'en ce dur nid terrestre !

Il désire *voler à l'imitation* de la reine de Navarre & se dit, en lui parlant :

Le vostre *volant* Dedalus.

L'allégorie est claire : ne souhaitant pas le sort d'Icare, il choisit le nom de *Dédale* qui vola avec succès, sans fondre au soleil la cire de ses ailes. Sans doute il se rappelait ces vers d'Ovide, un de ses auteurs favoris :

Suspensum librans media inter nubila corpus
Enavit, *superosque* novus conterruit ales.

Dans la rubrique des lettres écrites par la gent opprimée aux *antipodes supérieurs* (*ad superos*) aux puissants & aux dieux de la terre, ne se souvenait-il pas encore de cet essor, de ce défi aux régions d'en haut ?

Il eſt de *frairie*, vous dis-je, avec la bande aventureuſe des Rabelais, des Clément Marot, des Eſtienne Dolet & de leurs pareils.

Le plus léger d'eux tous eſt Marot, génie charmant & vagabond, dont la claire chanſon de moquerie & d'amour, ſifflant l'ennemi, ſonnant pour l'ami, ſalue joyeuſement l'aurore du monde renouvelé, pareil au roſſignol de la reine Marguerite :

> **Le roſſignol, qui s'eſt faſché**
> **Pour la rigueur de l'hiver froid,**
> **Maintenant il n'eſt plus caché,**
> **Mais ſur la branche il ſe tient droit :**
> **Il gergonne & verboye,**
> **Voicy nouvelle joye (1).**

La liaiſon de Bonaventure & de Marot, atteſtée par le premier dans ſes poéſies (2) & dans les alluſions du *Cymbalum* (Dial. III) aux œuvres du *Maro* ou Virgile français, a le caractère d'une chaude amitié, avec une nuance de déférence marquée chez des Periers. Les pièces du débat de Marot & de Sagon, ce méchant poète, cagot & envieux, le prouvent de reſte (3). Sous le nom de ſon valet Frippelippes, le poëte inſulté s'écrie :

> **Redreſſons ceſt aſne qui choppe,**
> **Qu'il ſente de tous la poinɛture**
> **Et nous aurons *Bonaduenture*,**
> **A mon aduis aſſez ſauant**
> **Pour le faire tirer auant.**

(1) *Marguerites de la Marguerite* (Chanſon ſpirituelle).

(2) « Maro en Marot, immortel poëte, &c. » *Recueil des OEuvres.*

(3) V. le Recueil Y-4503 de la Bibl. nationale.

Le même Frippelippes dit auffi de fon maître Marot :

> Je ne voy point quun faincẗ Gelais,
> Vng Heroet, vng Rabelaiz,
> Vng Brodeau, vng Seue, vng Chappuy,
> Voyfent efcriuant contre luy (1).

Bonaventure eft donc rangé en bonne & belle compagnie. Les amis de Marot fe mirent en campagne pour le défendre; mais la palme appartient à Bonaventure qui, le premier (1536), dans fon apologie *Pour Marot abfent contre Sagon* (2), releva le gant avec autant de verve que de courage : il en fallait alors pour fe porter garant du poëte *abfent*, c'eft-à-dire en exil & fentant toujours le fagot. Des Periers fe vante avec un jufte orgueil d'avoir ofé

> Seul excufer Marot en fon abfence.

Il eft éloquent lorfqu'il fe demande fi le lâche Sagon penfe être vainqueur

> Du grand poëte après lequel il chaffe !

Lorfqu'il s'écrie encore :

> Mais quoy ! l'effort des hayneux perira,
> Et des Maroz les œuvres on lira.

(1) *Le valet de Marot contre Sagon,* cum commento.

(2) Ceux des opufcules relatifs au débat entre Sagon & Marot, qui font datés, portent le milléfime de 1537 ; mais quelques-uns, comme le plaidoyer *Pour Marot abfent,* avaient eu évidemment une édition antérieure, puifque le retour de Marot eut lieu dans les derniers mois de 1536.

Ce ſecours ne fut pas petit pour Marot, puiſque ſon rappel ſuivit de près l'apologie de des Periers.

Bientôt, Dolet, ayant obtenu du roi (février 1536, c'eſt-à-dire 1537) des lettres de rémiſſion pour le meurtre du peintre Compaing qu'il avait tué en ſe défendant contre lui dans un guet-apens, réunit ſes amis dans un repas de réjouiſſance à Paris, repas dont il nomme les convives : Budé, Nicolas Bérauld, Danès, J. Touſſain, Salmon Macrin, Nicolas Bourbon, précepteur de Jane d'Albret, Dampierre, Voulté, *Clément Marot* & *François Rabelais*, avec des épithètes élogieuſes. — Les noms de Clément Marot & de Rabelais, cités avec honneur dans les *digreſſions* des *Commentarii*, parmi les plus illuſtres, reviennent pluſieurs fois dans les poéſies latines de Dolet. Il exalte la ſcience médicale de Rabelais, & là, & ailleurs en vers français. Ils ſont en rapports familiers. Dolet, qui appelle Maurice Scève *amicum ſingularem*, parle auſſi avec chaleur de ſon amitié pour Marot : « Ad Franciſcum Rabelæſum, *de mutua inter ſe & Clementem Marotum amicitia.* » La liaiſon entre Dolet & Marot ne paraît s'être altérée que vers la fin de 1543, au moment du dernier exil & peu avant la mort de Marot. On ſait que le poëte imprimeur ſe fit l'éditeur des livres de ſes deux amis, maître François & maître Clément.

On ne peut s'expliquer l'abſence de Bonaventure, au repas rappelé ici, que par une cauſe indépendante de ſa volonté, vu ſes relations intimes avec Marot & Dolet.

Je viens de rappeler les liens d'amitié qui uniſſaient des Periers à Marot. La familiarité de ſes rapports avec

Dolet eſt miſe hors de doute par un paſſage des *Commentarii linguæ latinæ* (1), de ce dernier, publiés en deux tomes in-folio (1536-1538) ; énorme travail d'érudition auquel des Periers avait collaboré, comme l'atteſtent ces lignes : « *Eutychus* DEPERIUS *Heduus : cujus opera, fideli ea quidem, & accurata in primo Commentariorum noſtrorum Tomo deſcribendo uſi ſumus.* » Il le cite parmi les *poètes* contemporains qu'entraîne à écrire la force de leur génie : « *Non inconſultus ardor... ſed divina ingenii & judicii felicitas.* »

Pour ſes relations avec Rabelais, quand elles ne réſulteraient pas des points de contact ſi nombreux entre l'œuvre de maître François & le *Cymbalum*, dans la forme, l'eſprit & le deſſein, ainſi que des rapports de des Periers avec Marot & Dolet, unis, d'autre part, à l'auteur de *Pantagruel*, elles reſſortent forcément de l'exiſtence de nos quatre compagnons dans ce centre bien-aimé de la cité lyonnaiſe où ils ſe coudoient, vaquant aux mêmes tâches, hantant les mêmes imprimeries, échangeant les mêmes idées & ſe créant un même corps de philoſophie novatrice, marquée du même ſceau aux yeux de la poſtérité, & réputée *libertine* au même titre par les contemporains. Si Rabelais, qui connut tout ſon ſiècle, ne nous dit rien de Bonaventure, les témoignages qu'il laiſſe des autres ſont auſſi bien rares, & nous n'avons que bien peu de feuillets de ſa correſpondance. Mais, en 1532-1534, lorsqu'il était médecin du grand Hôtel-

(1) V. ci-deſſus, p. XXXV, note 2ᵉ.

Dieu de Lyon, & plus tard dans ſes fréquents ſéjours en cette ville, il y rencontra certainement des Periers, dont le génie eſt ſi proche parent du ſien. Calvin, qui était au courant des geſtes & penſées de Rabelais, de Dolet & des Periers, les unit tous trois dans un même anathême, en ſon traité des *Scandales*, & Henri Eſtienne dans l'*Apologie pour Hérodote*, rapproche expreſſément Bonaventure des Periers de Rabelais, en les accuſant l'un & l'autre d'avoir reſſuſcité la philoſophie de ce « meſchant Lucrèce. »

Dolet, Marot & Rabelais ſont donc bien les amis & les *complices* de Bonaventure ; ſon génie original réunit les traits épars de ces trois natures ſi diſtinctes dans l'expreſſion de leur *pantagruéliſme*, de cette ſoif de vérité & d'émancipation qui leur eſt commune ; & l'on y trouve en outre une parenté intime avec le génie mélancolique & rêveur de la reine Marguerite. Les relations fréquentes qu'il eut avec de tels eſprits ont développé en lui ces affinités natives, ſans entamer ſa propre perſonnalité, qui s'affirme par des vues, des formes, des tours *ſui generis*.

Comme Marot, il décoche l'épigramme barbelée, rime facilement rondeaux, chanſons, épîtres familières, avec une bonhomie pleine de charme. Mais, de plus que lui, il va au fond du cœur par un vers ſuave & pénétrant, ainſi qu'en laiſſe gliſſer de ſa plume la reine de Navarre au milieu de quelque aride compoſition aſcétique, en ſes *Marguerites de la Marguerite*. De plus que l'un & l'autre il preſſent un art élégant, plus raffiné, plus complet & plus ſouple. Il a atteint la perfection dans ſon poème

des *Rôſes*, où il peint le ſoleil méconnaiſſant la fleur fanée depuis la veille, quand il ne voit plus

> Sa grand'beauté qui ſembloit éternelle.

Ce poème, dédié à Jane de Navarre, eſt un chef-d'œuvre. Les fameux vers de Malherbe :

> Et Roſe elle a vécu ce que vivent les roſes, &c.

Et la pièce de Ronſard :

> Mignonne, allons voir ſi la roſe, &c.

n'ont rien de plus exquis ; il y a là, en outre, une deſcription détaillée de l'écloſion de la roſe qui eſt d'une grâce infinie.

Colletet dit fort bien (1) : « Guillaume des Autels, gentilhomme Charolais, dans ſa réplique aux fameuſes deffenſes de Louis Maigret, avance des paroles très-conſidérable en faveur de ce poëte, lorsqu'il advertit les François que la Bourgogne leur a produit le premier celuy qui a commencé à bien uſer de l'Ode : « C'eſt Bonaventure des Periers, comme montre ſon voyage de l'Iſle. » — Le nom ſeul y manquait, en effet, comme il l'obſerve. Avant Ronſard & du Bellay, des Periers cherche, eſſaie, crée des rhythmes dans le goût de la future & prochaine *Pléiade*. Lui auſſi, & avant elle, les Grecs & les Latins l'ont préoccupé, quoiqu'ils ne l'aient point aſſervi.

---

(1) *Vies des poëtes français*, paſſage cit. par M. P. Lacroix dans ſa *Notice*.

Erudit comme Dolet & le docte Rabelais, il traduit en vers ou en profe, les pages de l'antiquité qu'il préfère (1). Il fait, de même que Dolet, tourner en vers latins fa penfée fi française; avec lui, il fe plonge dans ces travaux de vocabulaire fi longs, fi abforbants, qui femblent faits pour étouffer l'imagination fous le fatras. Mais c'eft bien un Gaulois de franche allure, & il fe dégagera leftement des brouffailles, n'emportant de fes excurfions au pays des morts que la fleur du paffé lointain. J'infifterai ailleurs fur le mérite, parfois fi rare, de fes poéfies & fur cet art de conter, fi remarquable dans les *Joyeux Devis*. Mais quelle fatire que celle du *Cymbalum*, fi rabelaifienne de verve, fi précife, fi nerveufe de ftyle, où le farcafme eft enjoué, où la gaîté s'aiguife d'une pointe narquoife, où l'art le plus fûr prend la forme d'un laiffez-aller plein de grâce, & où fe rencontrent foudainement ces mâles fimplicités de la vraie éloquence qui fignent un chef-d'œuvre d'un mot!

Avec de pareilles forces, avec les idées qui l'unifaient aux pantagruéliftes, Bonaventure devait tenter une grande entreprife, dans le genre de celle que Rabelais accomplit : le *Cymbalum mundi* eft le réfultat de ce deffein qui ne le cédait en rien, pour l'audace, au deffein de Rabelais.

(1) V. le *Difcours de la Quefte d'Amytié, dict Lyfis, de Platon*, en profe; *Des Mal Contens*, première fatire d'Horace, rendue en vers blancs, imprimés fous forme de profe; *Les Quatre Princeffes de vie humaine, c'eft à fçavoir les Quatre vertus cardinales, felon Senecque*, en vers. *(Recueil des OEuvres.)*

Voici le jugement d'Henri Eſtienne : « Qui ne ſçait que noſtre ſiècle a faict reuiure vn Lucian en vn François Rabelais, en matiere d'eſcrits brocardans toute ſorte de religion ? Qui ne ſçait quel contempteur & moqueur de Dieu a eſté Bonauenture des Periers, & quels témoignages il en a rendus par ſes liures? Sçauons nous pas que le but de ceux-ci & de leurs compagnons a eſté, en faiſant ſemblant de ne tendre qu'à chaſſer la melancholie des eſprits & leur donner du paſſe temps, & en s'inſinuant par pluſieurs riſees & brocards qu'ils iettent contre l'ignorance de nos predeceſſeurs (laquelle a faict qu'ils ſe ſont laiſſez mener par le nez aux cagots abuſeurs), venir apres ietter auſſi bien des pierres en noſtre jardin, comme on dit en commun prouerbe? C'eſt à dire donner des coups de bec à la vraye religion chreſtienne? Car quand on aura bien eſpluché tous leurs diſcours, ne trouuera on pas que leur intention eſt d'apprendre aux lecteurs de leurs liures à deuenir auſſi gens de bien qu'eux? c'eſt à dire de ne croire de Dieu & de ſa Prouidence non plus qu'en a creu ce meſchant Lucrece? de leur apprendre que tout ce qu'on en croit, on le croit à credit (1)?... Et, pour clorre ce propos, ie di que les liures de ces deux que nous auons nommez, & de leurs compagnons, ſont autant de filets tendus pour prendre ceux qui ne ſont bien armez de la crainte de Dieu ; & que ces filets ſont d'autant plus mal aiſez à voir qu'ils ſont mieux couuers de propos plaiſans &

(1) H. Eſtienne eſt l'écho de Calvin; je paſſe pluſieurs lignes qui sont priſes preſque textuellement chez celui-ci.

chatouillans les oreilles. Et pourtant doiuent eſtre aduertis tous ceux qui n'ont point d'enuie de ſe deſuoyer du bon chemin, de ſe donner garde de tels chaſſeurs (1). »

Calvin n'eſt pas moins net, & il eſt plus virulent encore dans ſes déclarations. Après avoir qualifié, comme on l'a vu, Rabelais, des Periers, &c. (2), il dit : « Les chiens dont ie parle, pour auoir plus de liberté à degorger leurs blaſphemes ſans reprehenſion, font des plaiſans : ainſi voltigent par les banquets & compagnies ioyeuſes, & là en cauſant à plaiſir, ils renuerſent autant qu'en eulx eſt toute crainte de Dieu : vray eſt qu'ils s'inſinuent par petis broquards & faceties, ſans faire ſemblant de taſcher ſinon à donner du paſſe temps à ceulx qui les eſcoutent. Neantmoins leur fin eſt d'abolir toute reuerence de Dieu. Car apres auoir bien tourné alentour du pot, ils ne feront point difficulté de dire que toutes religions ont eſté forgées au cerueau des hommes : que nous tenons qu'il eſt quelque Dieu pour ce qu'il nous plaiſt de le croire ainſi ; que l'eſperance de la vie eternelle eſt pour amuſer les idiots : que tout ce qu'on dit d'enfer eſt pour eſpouuanter les petits enfans (3). »

Prendra-t-on pour contes de bonne femme ces déclarations explicites de l'auteur de l'*Inſtitution chrétienne*, ſi maître de lui, ſi réfléchi juſqu'en ſes violences ?

Autour de la machine ronde
Tournant, virant & voltigeant,

(1) Edit. de 1735, t. I, p. 178, 179.
(2) V. p. XXXVIII, XXXIX ci-deſſus.
(3) *Des ſcandales*, p. 74-75.

comme il le dit en une de ses *Epigrammes*, des Periers n'eſt-il pas de ces brocardeurs que hait Calvin? Son premier mot n'eſt-il pas toujours, en effet, pour attirer les gens?

Ici n'y ha ſeulement que pour rire (1)?

Après quoi il les enlace dans ſes *filets* qui ne ſont pas ceux de ſaint Pierre. *O povres gens!*

Auſſi bien, ce titre même de *Cymbalum mundi*, avec l'anagramme devinée par Johanneau dans les noms de la Dédicace (2), eſt toute une révélation. — C'eſt l'*incrédule* qui catéchiſe le *croyant;* et, pour indiquer ſon but d'une façon éclatante, tout en ſe réſervant, comme Rabelais, la reſſource défenſive de l'allégorie qui dérobe la preuve directe aux malintentionnés, il prend ce ſurnom de *Cymbalum mundi*, porté par deux grammairiens grecs, Didyme d'Alexandrie & Apion d'Oaſis, choſe en parfait accord avec ſon deſſein. Il ſera du bruit comme ce Didyme (3); or, *Didyme* eſt juſtement, d'autre part, le nom de Thomas l'apôtre, dans l'Evangile, de *Thomas l'Incrédule:* donc le titre & l'inſcription dédicatoire ſe complètent. Puis il lancera ſon pamphlet contre les catholiques & les proteſtants, contre les croyants de tout

(1) *Sonnet* en tête des *Joyeux Devis.*

(2) *Thomas du Clevier* & *Pierre Troycan.* (*Thomas Incrédule* & *Pierre Croyant.*)

(3) Ce nom de Didyme pouvait d'autant plus hanter l'eſprit de des Periers que les Scolies de Didyme d'Alexandrie ſont reſtées célèbres, & qu'en 1521 avaient paru chez Alde : *Didymi interpretationes... in Homeri Iliada necnon in Odyſſea.*

bord, comme Apion fit le fien contre les Juifs (1). Tibère difait qu'Apion devrait plutôt porter le furnom de *Tympanum famæ publicæ* que celui de *Cymbalum mundi :* des Periers, par une double allufion, que Johanneau & les divers commentateurs n'ont pas exactement faifie, femble dire : Puiffé-je être la *Cymbale du monde*, la voix retentiffante & illuftre de la Vérité ! Mais fi je ne remplis les fiècles d'un bruit immortel, à tout le moins aurai-je l'importance qu'on accordait à cet Apion, d'être comme le *tambour* qui fert aux annonces & proclamations ; & de par moi fera fait « vn *cry publique*... fil eft befoing, aux quatre coings du monde (2). » Ainfi feront divulguées & propagées les idées que j'apporte en mes quatre Dialogues. — Et de fait, ce *Trigabus* ou *triple gabeur* (3), n'eût-il même ufé que du joyeux art de maître Jean de Pontalais, faifant « fonner le *tabourin* au carrefour... afin que le monde vint à fes jeux, » il n'aurait pas déjà fi mal befogné (4).

Le *Cymbalum mundi*, auffi moqueur que ce *tabourin*, eft au fond très-férieux. Il raille la cloche du cloître,

(1) Il eft clair qu'aucun rapport de fond ne faurait exifter entre l'œuvre d'Apion & celle de des Periers ; celui-ci ne s'eft emparé (cela fuffifait pour fon but) que des analogies fuperficielles, littérales, qui fervaient fon allégorie.

(2) V. ci-après, Dial. III, p. 29, l. 10-11.

(3) V. Dial. II, & *Comm.*, p. 77 & 80.

(4) *Joyeux Devis*, nouv. XXX. Un curé, dont il troublait le prêche & qui avait crié en vain de fa chaire : « qu'on aille faire taire ce *tabourin* ! » lui ayant fendu fon tambour, Jean de Pontalais l'en coiffa aux éclats de rire de tous.

cymbalum, & il eſt la cloche du monde, ſubſtitué au cloître ! Il ſe rit du *ſymbole* traditionnel de la religion, & il eſt le ſymbole de la penſée nouvelle. *Symbole* contre *ſymbole*, *tocſin* contre *tocſin* ; le jeu de mots eſt partout & recouvre partout le défi, la déclaration de guerre aux adorations du paſſé.

Dans cette gloſe, née d'un examen attentif du livre & du temps, je ne fais que développer un mot de Catherinot qui nous révèle ce que penſait plus d'un du titre & du but de l'œuvre. « Je ne parle point de l'Atheïſme ou de l'Antidéïſme, car, bien loin d'eſtre une Religion, c'eſt une irreligion, une execration, une abomination digne du feu. Il s'inſcrit en faux contre l'Evangile. Les devots ont aſſez de foy, les ſuperſtitieux en ont trop, & les athées point. Non vocant *Symbolum*, ſed *Cymbalum* (1). » Je ne crois pas avoir vu relevées ailleurs ces lignes ſignificatives.

Donc le *Cymbalum* ébranle l'air, menace pour les uns, appel libérateur pour les autres. Il ſonne pour une étrange abbaye dont Rabelais eſt le fondateur & le prieur, & qui a nom l'abbaye de Thélème, avec la deviſe neuve : *Fais ce que veux*. Il ſonne pour le rendez-vous des incrédules, comme la cloche du couvent pour le rendez-vous

(1) *La Religion unique*, opuſc., p. 2. — Catherinot n'avait pas lu le *Cymbalum*, mais il était le porte-voix de l'opinion accréditée. C'eſt ſans doute dans la préoccupation de ce rapprochement de mots & d'idées qu'il faut chercher l'explication de ces déſignations incorrectes : *Cymbolum* dans un autre endroit de Catherinot, *Simbalum* ſur le dos de l'exemp. de 1538 de la Bibl. nationale.

des moines; il fonne pour le monde entier, le libre monde, comme la cloche bénite pour l'étroit préau où les pas & les mots font comptés, où la penfée eft efclave! Toutes barrières font rompues déformais, & la cloche, à grandes volées, convoque l'humanité affranchie, que des Periers, apôtre imprévu, va évangélifer.

Il eft forti de notre *Cymbalum* un autre *Cymbalum*, refté manufcrit, dont Vogt donne l'indication d'après quelques bibliographes allemands, & qui eft ainfi décrit : « *Titulus eft* Cymbalum mundi, *hoc eft Doctrina folida de Deo, Spiritibus, Mundo, Religione, ac de bono & malo, fuperftitioni paganæ ac chriftianæ oppofita.* » Cet ouvrage eft cenfé avoir été écrit par un auteur italien & avoir eu deux éditions, l'une en 1617, l'autre en 1668 (Francfort). Mais Reimmann, qui rapporte cette mention, la regarde comme purement fictive; il ne croit ni à l'auteur italien, ni aux deux éditions, ni à aucune, attendu que parmi les plus érudits chercheurs & hiftoriens de livres condamnés, il n'en a jamais été queftion : *altum de eo fuerit filentium.* Quant au deffein de l'œuvre, c'eft avec horreur, dit-il, que l'efprit s'y arrête, car l'auteur y fape toutes les bafes de l'Eglife & de l'Etat, & il confidère toute religion comme une invention politique : « *Scilicet religionem omnem commentum putat effe politicum* (1). »

Or bien, laiffons cet inconnu qui, trouvant le titre du *Cymbalum mundi* de bonne prife, s'en eft délibéré-

(1) J. Vogt, ouvr. cit., p. 229.

ment affublé pour fon deffein particulier, & revenons au vrai *Cymbalum* qui n'eft ni italien, ni allemand, mais du meilleur crû de France : « C'eft icy *vin de Beaune !* (1) »

Oui, je le répète, le *Cymbalum* eft un *Contre-Evangile ;* les quatre Dialogues de Bonaventure font les *Quatre Evangiles* qu'il offre au monde ; le *symbole* de l'avenir y eft contenu ; la fatire eft groffe d'une *révélation.* Ces quatre Dialogues fe tiennent par un lien intime & logique, dont la plupart des annotateurs ont méconnu l'exiftence, pour n'y avoir pas regardé d'affez près. Triple & un, quant au fens, dans fes quatre actes fi futiles d'apparence, ce livre eft une page d'hiftoire, un pamphlet & une prophétie : il retrace l'état des efprits & des mœurs en ce temps-là, il s'attaque au fanctuaire & ouvre fur les deftinées humaines des jours furprenants.

MM. Lacour & Lacroix, après Johanneau, reconnaiffent également le Chrift dans Mercure. Mais le fens dans lequel eft prife cette miffion du Fils de Dieu leur échappe. M. Lacour veut abfolument qu'il s'agiffe de l'établiffement même du chriftianifme. Byrphanes & Curtalius font, dit-il, allufion « aux Grecs & aux Latins, dont le Chrift venait renverfer les autels. » Johanneau voit dans ce Dialogue, en même temps que les Juifs ou les païens, les contemporains de des Periers. M. Lacroix y entrevoit plus nettement une allégorie de la *Réforme.* Mais tout cela demeure dans la pénombre, & le choc des indications contradictoires engendre le chaos au lieu de la lumière.

(1) V. *Commentaire*, p. 70, l. 4-5.

Une des notes de La Monnoye, reproduite par M. Lacour, aurait bien dû pourtant l'éclairer, ainfi que Johanneau : « Si j'ofois ici débiter mes foupçons, je dirois que Mercure jouë dans ces Dialogues un rolle bien odieux pour le chriftianifme... (1) *Si ces foupçons avoient lieu, adieu la fainteté du Cymbalum & du pieux deffein de ruiner le paganifme* (2). » Il eft d'autant plus étonnant qu'ils fe foient mépris fur la portée du Dial. I, qu'ils ont reconnu l'un & l'autre les chefs de la *Réforme* dans les perfonnages du Dial. II. Tous les détails qui fuivent concordent à prouver qu'il s'agit, en effet, des entreprifes du proteftantifme, des luttes entre proteftants & catholiques (Dial. I), des difputes entre les réformateurs mêmes (Dial. II), des dogmes religieux & de l'oppreffion morale aux prifes avec la loi de *nature* (Dial. III) & de la révolte ou plutôt de la révolution générale des efprits, figurée par les *Lettres venues des Antipodes inférieurs* (Dial. IV).

Le caractère de Mercure y fubit une transformation fignificative ; au Dial. I, il femble qu'il parle & agiffe en fauteur de la *Réforme ;* au Dial. II, il fe dépouille de fes attributs divins, fe moque de ceux qui prétendent agir d'après lui & fe tourne lui-même en dérifion ; au Dial. III, il s'amufe du renverfement des lois chrétiennes, ne paraît plus guère chercher, que pour la forme, le livre de Jupiter, volé au Dial. I, & après avoir ouï parler le cheval *Phlegon*, la bête de fomme qui fe rebelle, il fe hâte de difparaître fort gaiement, comme s'il abdiquait

(1) Voir la fuite de la *note* ci-après, *Comment.* du Dial. II.
(2) Edit. du *Cymbalum mundi* de 1735, *Notes.*

de grand cœur : auſſi, au Dial. IV ne le retrouve-t-on plus, & s'il eſt queſtion encore du Chriſt, ſous le nom d'*Actéon*, c'eſt pour dire qu'il eſt mort déchiré par la dent de ſes propres chiens. Il était difficile de pouſſer plus loin le *lucianiſme*.

Le Commentaire détaillé du *Cymbalum mundi* qui ſuit le texte dans cette édition, me diſpenſe d'introduire ici un expoſé de chacun des quatre Dialogues : j'y renvoie donc le lecteur, pour l'explication des noms & du rôle de *Byrphanes* & de *Curtalius*, ces deux ſuppôts de Sorbonne, au Dial. I ; de l'anti-catholique *Ardelio*, aux Dial. I & IV ; des perſonnages hétérodoxes, du Dial. II & notamment de *Drarig* (Eraſme) aux priſes avec ſon rival *Rhetulus* (Luther) (1) ; enfin pour l'éclairciſſement des allégories goguenardes & impies qui figurent au

(1) On ſait de quelle haine atroce Luther pourſuivait Eraſme & comment ils en étaient venus à ſe répudier l'un & l'autre. Eraſme a dit : *Ego poſſui ovum gallinaceum ; Lutherus excluſit pullum longe diſſimillimum.* (V. Biogr. univ. Didot, art. Luther, par F. Hœfer.) Ces paroles s'accordent parfaitement avec celles de *Drarig* contre *Rhetulus* : « O traiſtre enuieux que tu es, ne me pouuois tu autrement nuyre, ſinon de me faire perdre en un moment tous mes labeurs depuis trente ans ! » (Dial. II, p. 19, & *Comment.*, p. 84.) Quant à la connivence de Luther & de ſes ſectateurs avec les Turcs, au début de leur lutte contre Rome, il faut encore rappeler, à l'appui du *Commentaire* (p. 85, 86), qu'en 1531, d'après le pacte conclu entre François Ier & Jean Zapoly, élu roi par les Hongrois & ſoutenu par le *ſultan* contre Ferdinand d'Autriche, Zapoly était tenu de ne faire aucune incurſion contre les confédérés *proteſtants* de Smalkalde, alliés du roi de France. (V. Siſmondi, *Hiſt. des Français*, t. XVI.)

début du Dial. III, avant les épifodes caractériftiques de *Celia* & du cheval *Phlégon*. Mais je dois m'arrêter un inftant aux Dialogues III & IV.

L'épifode de *Celia* & celui du cheval *Phlegon* ne font pas une divagation de l'auteur, comme le penfait légèrement Nodier ; mais le fpirituel critique en apprécie bien la valeur littéraire : « Une fois ce gros mot lâché (contre *ce vieux raffotté* Jupiter), des Periers oublie fon fujet, & le refte du dialogue n'eft qu'une fantaifie de poëte, mais une fantaifie à la manière de Shakspeare ou de La Fontaine, dont la première partie rappelle les plus jolies fcènes de la *Tempête* & du *Songe d'une nuit d'été*, dont la feconde a peut-être infpiré un des excellents apologues du fabulifte immortel. Il faut relire dans l'ouvrage même, pour comprendre mon enthoufiafme, &, fi je ne m'abufe, pour le partager, la charmante idylle de *Celia vaincue par l'Amour*, & les éloquentes doléances du *Cheval qui parle*. » Rien de plus jufte ni de mieux dit. Ce font deux bijoux du ftyle le plus exquis & de la plus originale fantaifie. Mais, en outre, quelle verdeur, quelle logique de penfée ! — « Ha ! vous aimerez, belle dame fans mercy, auant qu'ayez marché trois pas. » — Ainfi l'Amour défie l'infenfibilité de commande dont cette belle fille, vouée au Ciel (*Celia*) fe fait un fot mérite. Et le cœur mal endurci s'éveille au tendre appel : — « O ingrate & mefcognoiffante que ie fuis ! En quelle peine eft *il* maintenant pour l'amour de moy ?... Nay ie pas grand tort d'ainfi mefprifer et econduire celluy qui mayme tant, voire plus que foy mefmes ? Veulx ie toufiours eftre autant infenfible qu'une ftatue de marbre ? Viuray-ie toufiours

ainſi ſeullette? Helas, il ne tient qu'à moy; ce n'eſt que ma faulte et folle opinion. Ha, petits oiſillons, que vous chantez & montrez bien ma leçon! Que nature eſt bonne mere de menſeigner par vos motetz & petits ieux que les creatures ne ſe peuuent paſſer de leurs ſemblables! »

Que nature eſt bonne mère... n'eſt-ce pas toute une philoſophie nouvelle, avenante & généreuſe? — « Helas, quand reviendra il mon amy? » Ah! le vrai cri, l'admirable cri du cœur!

Dans ce paſſage de ſon œuvre, des Periers s'eſt inspiré viſiblement de Marot, que rappellent & le perſonnage de *Cupido* & pluſieurs motifs de chanſons mêlés au Dialogue.

Mais que de mâle énergie dans le ſecond épiſode, quelle vigueur de touche & quelles larges vues! — On veut du nouveau, dit Mercure? « ... A celle fin que le monde ait de quoy en forger *& que ie puiſſe en porter là hault*, ie m'en vais faire que ce cheual la parlera à ſon palefernier qui eſt deſſus. » Certes, ce ſera quelque choſe de nouveau à tout le moins & de quoi renverſer les dieux ſous l'Olympe en débris : — *Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos!* — « Ho! qu'ay ie fait? Iay *preſque* profere tout haut les paroles qu'il faut dire pour faire parler les beſtes. »

Ces mots, qui ſemblent d'abord de vains ſons, ont un ſens, en effet, un ſens preſtigieux, dont on ne s'était pas douté juſqu'à ce jour. Ils contiennent l'impératif latin : *Ora*, parle, qui va frapper l'oreille de la bête de ſomme. (Le premier mot ſe termine par *o;* le ſecond offre le verbe preſque formé déjà : *or;* le troiſième dit : *ora* en toutes

lettres; enfin, chacun de ces mots, iſolés, renferme la formule *ora.*) Mais ceci n'eſt rien encore : la formule totale, dont la plupart des éditeurs ont eu le tort de ſéparer les termes par des virgules, conſtitue une phraſe grecque qui eſt la clef de cette partie du dialogue, & l'on pourrait dire, à cet égard, la clef du *Cymbalum* entier.

J'explique, dans le *Commentaire*, p. 105-108, comment cette formule anagrammatique ſe ramène aux termes ſuivants : *Pantagarado phorbantas Sarcomoragos* (Πάντα γὰρ ἄδω φόρϐαντας Σαρκομοραγὸς) en français : *Je raſſaſie (je viens raſſaſier) les nourriciers de toutes choſes, moi qui conduis l'humaine deſtinée.* — Le mot grec *phorbantas* (φόρϐαντας) qui figure ſans altération dans la formule ; le rapprochement que j'indique entre *Sarmotoragos*, *Sarcomoragos* & le nom de *Sarcomoros* emprunté par des Periers au titre de la *Prognoſtication des Prognoſtications ;* le ſens de la formule, ainſi devinée, & le ſens des paroles du cheval, tout de ſuite après, concordent à établir la ſolidité de cette interprétation.

Ce cri étrange & fatidique, c'eſt l'appel, le ſignal de l'affranchiſſement jeté par Mercure au peuple muet & accablé qui va *parler*, qui va regimber ſous l'aiguillon. Il y a là une analogie frappante avec le fameux paſſage de Rabelais où Grandgouſier rend juſtice au peuple dont la *ſubſtance* l'alimente, lui & les ſiens (1).

La même idée ſe retrouve dans un extrait d'une pièce du vieil écrivain populaire Hans Sachs, le cordonnier

(1) V. *Comm.*, p. 108.

poëte, créateur du théâtre allemand, au XVIᵉ siècle : « *Une courte & joyeuse pièce de carnaval, à trois personnages, savoir : Un bourgeois, un paysan & un homme noble.* — *Les Gâteaux creux.* « LE BOURGEOIS : Hors d'ici, imbécile ! ne vois-tu pas venir un noble ? Que veux-tu faire ici avec nous ?... — LE PAYSAN : Dois-je vous dire à tous deux ce que j'ai dans l'âme ? » Et il proclame crûment que le sang d'un rustre vaut celui d'un chevalier. — « LE NOBLE : ...Aujourd'hui vous n'êtes plus que des fripons, des scélérats ; vous avez la bouche dure, vons ne vous laissez pas conduire... toi, tu n'es qu'un malotru ; moi, je suis de noble race... j'ai des revenus & des rentes, je suis élégant & poli quand je vais à la cour des princes. — LE PAYSAN : Ma politesse, à moi, c'est de labourer, de semer, de moissonner, de battre le grain, de couper le foin, d'arracher les herbes, & tant d'autres travaux *par lesquels je vous nourris tous deux*... (1).

On remarquera l'indication : PHLEGON, IE CHEVAL, que nous avons conservée telle quelle, sans mettre *le* pour *ie*, comme la plupart des éditeurs ; ce petit livre, comme nombre d'œuvres du même temps, est plein d'anagrammes & d'arrangements de mots subtils. Dans *Phlegon, ie cheual*, on trouve l'anagramme : *Haine ou paine leue col*, qui est bien un tour de la langue du XVIᵉ siècle ; mettez *le* pour *ie* & l'anagramme disparaît.

(1) Passage cité par Michelet, dans les notes & éclaircissements de son *Introduction à l'Histoire universelle* (1843).

Ces vétilles ont leur prix lorfqu'il s'agit d'un auteur qui ufait de tous les moyens dans l'intérêt de fon deffein. Cet âge, je l'ai déjà dit, par fubtilité comme par néceffité, befoin de myftère ou de demi-jour en bien des cas, eft l'âge des jeux de mots comme des jeux d'efprit; les plus grandes intelligences y facrifient au rébus. Dans le *Cymbalum mundi* chaque énigme cache une penfée d'importance.

Le titre du Dialogue IV fait fonger au fameux dialogue, refté inachevé, entre les deux chiens Scipion & Berganza, de Miguel Cervantes, chef-d'œuvre de fatire incifive & profonde, fous une forme enjouée, comme le *Don Quichotte*, & merveille de ftyle. Là s'arrête la comparaifon; fi Cervantes peut avoir emprunté à notre Bonaventure le cadre de fon œuvre, il a exprimé de tout autres idées. Cervantes fait une fatire générale de l'humanité, il l'efquiffe du moins; on fait quel était le but particulier de des Periers, non moins fagace obfervateur, non moins cauftique & plaifant dans la fatire, mais ayant en vue un ennemi déterminé & pourfuivant un réfultat précis. Ce n'en eft pas moins un grand honneur pour le conteur gaulois que ce rapprochement, dont on peut dire qu'il ne fort pas diminué.

Ce dernier Dialogue du *Cymbalum*, contrairement aux jugements portés par les divers critiques, eft bien la conclufion de tout l'œuvre, & non un hors-d'œuvre étranger au deffein des autres parties. Sans doute, il s'en diftingue par la fable extérieure, puifque Mercure & le livre de Jupiter n'y reparaiffent non plus qu'aucun autre perfonnage humain ou divin des trois Dialogues

précédents. Mais il ne faut pas s'exagérer les différences superficielles, alors que le fond refte le même. *Aćtéon* & *Diane*, dont il eft queftion dans l'entretien, ont remplacé *Mercure* & l'*Hofteffe*, au premier plan, occupé par les deux chiens interlocuteurs, & l'hiftoire commencée continue par l'organe des deux mécréants, chiens non du fanćtuaire, mais du dehors, aboyant au fanctuaire, *canes latrantes*, & emportant le morceau. Dans la forme, d'ailleurs, un lien fubfifte qu'il eft difficile de ne pas apercevoir : après le *cheval qui parle*, les *chiens qui devifent*. Il y a donc fuite, progreffion, &, en conféquence, harmonie, finon unité de compofition, là même où les inattentifs ont vu une folution de continuité.

Si le Chrift-Mercure n'eft plus en fcène, c'eft que le Chrift-Aćtéon eft mort ; fes chiens lui ont dévoré la langue : il ne peut donc figurer là en perfonne. Il ne faut pas oublier l'allégorie capitale d'Aćtéon changé en *cerf* ou *ferf* par *Diane*, & dévoré par fes chiens, *Melancheres*, *Theridamas & Orefitrophus*, c'eft-à-dire Melanchthon, Zwingle & Luther (1), au Dialogue IV, que terminent avec tant d'originalité & de force les *Lettres des antipodes inférieurs aux antipodes fupérieurs*.

Les lettres des *antipodes inférieurs* n'ont pas dû fort réjouir Calvin, non plus que les catholiques, bien qu'elles

(1) V. *Comm.*, p. 115. — A l'appui de l'opinion que Luther eft figuré par *Orefitrophus* (nourri dans les montagnes), je rappellerai qu'il date fes lettres, écrites de la Wartbourg : « *De la région de l'air,... de la montagne*, &c. » V. Michelet, *Mémoires de Luther*, t. I, p. 85.

reſſemblent beaucoup au paſſage ſuivant de l'*Inſtitution chreſtienne*, qui implore François Ier pour les proteſtants innocents, & le défie en même temps, s'il perſiſte dans le rôle de perſécuteur : « Mais ſi, au contraire, les detractions des malueillans empeſchent tellement vos oreilles, que les accuſés n'ayent aucun lieu de ſe defendre; d'autre part, ſi ces impetueuſes furies, ſans que vous y mettiez ordre, exercent touſiours cruauté par priſons, fouets, gehennes, coppures, bruſlures; nous, certes, comme brebis devouëes à la boucherie, nous ſerons iettés en toute extrémité. » Ce que Calvin proclamait au nom de la Réforme, le *Cymbalum* le proclame au nom de la libre penſée, ce qui dut exaſpérer le pape de Genève comme une horrible parodie, car, dans la curée d'Actéon mis en pièces, il avait reconnu la curée du chriſtianiſme, &, dans les chiens Hylactor & Pamphagus, les champions de la *libre penſée*, aboyant au paſſé, & de la condition de ſimples *chiens* s'élevant au rang & au langage des *hommes*.

Hylactor, plein d'ardeur, turbulent, téméraire, *acutæ vocis Hylactor*, repréſente plutôt le zélateur enthouſiaſte, ſe flattant de gloire & de faveur populaire, tout préoccupé encore des liens qu'il vient de briſer, en tirant vanité, y revenant pour les mordre, comme s'il n'était pas ſûr de les avoir abſolument ſecoués; bref, un Eſtienne Dolet. Quelques traits de ce caractère rappellent çà & là Marot; mais la jeuneſſe querelleuſe de Dolet dans Toulouſe, ſes démêlés avec l'autorité locale, ſes fraſques d'étudiants, ſes diſputes avec la population, puis ſon affaire avec Compaing, ſes diatribes contre le tiers & le

quart, ſes eſſais de pſeudo-chriſtianiſme : Explication des Evangiles, *Cato Chriſtianus*, &c., ſa ſoif de renom, avouée éloquemment par lui-même, cadrent parfaitement avec le perſonnage d'Hylactor.

Pamphagus, plus réſervé de prime abord, mais plus fort au fond, eſt de l'école des *Temporiſateurs* qui guerroient en ruſant, — comme Rabelais, — tandis que ſon camarade *Hylactor* eſt de la meute des *Téméraires*, comme Dolet. J'ai une autre raiſon de croire que Pamphagus eſt Rabelais ; c'eſt que Rabelais reçut vraiment ce ſurnom, ſous lequel — en le prenant au ſens littéral, *avale-tout* — Ronſard, Du Bellay & Béroalde de Verville, le plus groſſier de ſes détracteurs, l'ont turlupiné par animoſité littéraire (1). Ils prennent *Pamphagus* dans un ſens matériel & déſobligeant, comme il eſt de règle dans les ſatires. Mais comment, ſi le public n'eût pas été dans le ſecret de ce ſurnom, ſi l'on ne s'en fût aviſé contre Rabelais que dans un petit cénacle, les invectives auraient-elles été compriſes & euſſent-elles porté coup ? Ils n'auront certainement fait que s'emparer du ſurnom déjà en uſage, & pris dans un ſens noble (qui *dévore toute ſcience* ou *toute vérité*), & ils l'auront traduit par *glouton* (qui *mange tout*) pour le ridiculiſer, comme on agit pour ſon nom *Rabelæſus*, changé en *Rabie læſus* (*atteint de rage*). C'eſt Calvin & la Sorbonne qui

(1) V. les poéſies *latines* de Du Bellay, & *Les Muſes incognues ou La Seille aux Bourriers*, &c. Recueil de poéſies ſatyriques de Béroalde de Verville, &c., réimpr. chez J. Gay, Paris, 1862, in-18.

Renaiſſance, avant la *Révolution francaiſe*, & comme elle, fut une révolution profonde & radicale; la *Réformation* ne fut qu'une révolution latérale. Tout ce qu'on loue au point de vue des conſéquences générales, du progrès de la libre penſée & de la libre conſcience dans la Réformation, était contenu dans l'eſprit de la Renaiſſance; mais que d'aveugle réaction, dans la Réforme, contre ce que la Renaiſſance eut de plus ferme & de plus vivifiant!

La révolution religieuſe du XVIᵉ ſiècle entame l'Egliſe romaine, la lourde domination cléricale, mais elle rétablit auſſitôt un cercle dogmatique; ſi vaſte, ſi extenſible qu'il puiſſe être, c'eſt un cercle pourtant, en dehors duquel mainte choſe néceſſaire eſt laiſſée, dans lequel une oppreſſion, ou, ſi l'on veut, une obſeſſion ſubſiſte, l'obſeſſion du ſurnaturel, du dogme, du myſticiſme. La Renaiſſance, au contraire, illumine, ouvre, pénètre, embraſſe tout dans ſon mouvement immenſe; & ceux qu'elle inſpire nous apparaiſſent comme des héros de la penſée, dans l'éclat des hautés entrepriſes & dans l'éternelle beauté des chefs-d'œuvre.

Il s'agit là vraiment d'autre choſe que de ſimples mots couchés dans un dictionnaire hiſtorique : cette pouſſière vit, ces morts ſont nos contemporains. Auſſi, quand nous avons *regratté* diligemment vocables, points & virgules, notre âme ſe ſent-elle pénétrée d'enthouſiaſme pour cette *Renaiſſance* qui tira l'humanité hors de la grande *géhenne* du moyen-âge; pour ces hommes, amoureux de la vie & de la lumière, qui, ſans rien avoir du « ſtoïque aux yeux ſecs » pétrifié dans ſa hautaine

vertu, choifirent la voie douloureufe au bout de laquelle était la prifon, le deuil ou le fupplice, & fe préparèrent à toutes les affres de la mort par toutes les fatigues de la lutte. Car, tandis qu'ils chantent

> L'imprimerie
> Chérie
> Des Mufes comme leur fœur (1),

tandis qu'ils fe bercent de l'efpoir de mener aux rives nouvelles & fortunées, entrevues par eux,

> La gent fans mélancolie (2),

mille tempêtes fe déchaînent contre eux. Leur courage ne faillira pas cependant :

> C'eft affez vefcu en tenebres ! (3).

Voilà dans quelle atmofphère & parmi quels hommes la deftinée plaça Bonaventure des Periers. Il fut digne d'eux, digne de Lyon qui joua un fi grand rôle dans l'hiftoire littéraire & politique de la France, au début & vers le milieu du XVIe fiècle, comme intermédiaire entre la France & l'Italie, & comme lieu de paffage ou de féjour des plus libres, des plus charmants & des plus vigoureux efprits de ce temps-là. Rien d'étrange comme cette période que Voltaire compare à *une robe d'or & de foie enfanglantée*, & dont la plume d'Eftienne Dolet

(1) Des Periers : *Voyage de Lyon à Noftre Dame de l'Ifle.*
(2) *Ibid.*
(3) Vers d'Eftienne Dolet.

a laiffé un fi large tableau, avec les noms des hommes les plus marquants de France & d'Europe, dans fes *Commentarii* (1). — « Age heureux, dit-il dans une de fes poéfies latines, pour l'effor des études littéraires; âge malheureux, auffi, pour les haines de *quidams* indignes contre ceux qui s'adonnent aux lettres (2). »

Et fi l'on demande où ils prenaient tant de réfolution obftinée, ceux qui, avec ou fans l'aide de fictions tranfparentes, ofaient braver la tempête certaine & fupporter mille peines, l'ardeur du jour, le froid, la privation de fommeil & de manger, Dolet nous répondra pour tous : « L'amour de la Poftérité que nul, finon la brute, ne méprife! Ah! qu'elle eft nulle la vie à qui manque la Poftérité !

Fecit id optatæ Pofteritatis amor :
Pofteritatis amor : quem quis, nifi bellua, fpernat :
Heu vita ut nulla eft, pofteritate carens (3)! »

Toute la Renaiffance eft dans ce cri.

L'enthoufiafme & le preffentiment de l'avenir, je ne fais quel vafte amour de l'humanité, quelle foi profonde dans les deftinées du monde arraché aux ténèbres, les fafcinent, les attirent, les emportent dans un tourbillon de flammes. Comme la fatalité les guette pour les dévorer, ils dévorent eux-mêmes les jours; ils préci-

(1) T. I, col. 1156-1158.

(2) Ad Jacobum Thuſanum. (*Carminum libri quatuor*. Lugduni, 1538. — Apud Seb. Gryphium.)

(3) *De fe ipfo* : pièce latine à la fin des *Commentarii*, t. II.

pitent les études & les œuvres. Ces hommes ont vaincu le temps : pour jeuneffe, ils comptent leur adolefcence ; pour âge mûr, leur jeuneffe ; ayant plus que triplé les étapes, ils font prêts de bonne heure pour la gloire & pour la tombe. Savent-ils quel répit leur fera accordé? Pour un qui vieillira, comme Rabelais, non fans avoir rifqué le bûcher chaque jour de fa vie, combien partiront brufquement avant le terme naturel, brifés, mais non vaincus, vengés par leurs amis ou leurs difciples furvivants, mieux vengés encore par le triomphe de leur penfée toute-puiffante, dont rien n'éteindra le rayonnement ! Auffi n'épargnent-ils rien pour que le legs foit plus riche & plus beau ; fi pourtant quelque chofe y manque çà et là, à nos yeux, fouvenons-nous du rude combat qu'ils ont combattu. Ce font nos pères & nos maîtres, & nous leur devons tout : nos idées, notre langue & la force même qui nous pouffe en avant. *La mort n'y mord* (1).

FÉLIX FRANK.

(1) Devife de Clément Marot.



Cymbalũ mũdi

EN FRANCOYS,

Contenant quatre Dialogues Poetiques, fort antiques, ioyeux, & facetieux.



Probitas laudatur, & alget.

M.D.XXXVII



THOMAS DV CLEVIER

a ſon amy Pierre Tryocan S.

IL y a huyct ans ou enuiron, cher amy, que ie te promis de te rendre en langaige francoys le petit traicte que ie te monſtray, intitule Cymbalum mundi, contenant quatre dialogues poetiques, lequel iauoys trouue en vne vieille Librairie dung Monaſtere qui eſt aupres de la cite de dabas. de laquelle promeſſe iay tant faict par mes iournees, que ie men ſuis acquite au moins mal que iay peu. Que ſi ie ne te lay rendu de mot a mot ſelon le latin, tu doibs entendre que cela a eſte faict tout expres, affin de ſuyure le plus quil me ſeroit poſſible, les facons de parler qui ſont en noſtre langue Francoiſe : laquelle choſe cognoiſtras facilement aux formes de iuremens qui y ſont, quand pour Me Hercule, Per Iouem, Diſpeream, Aedepol, Per Styga, Proh Iupiter, & aultres ſemblables, iay mis ceux la dont noz bons gallandz vſent, aſſcauoir : Morbieu, Sambieu, Ie puiſſe mourir. comme

voulant plus toſt tranſlater & interpreter laffection de celuy qui parle, que ces propres parolles. Semblablement, pour vin de Phalerne, iay mis vin de Beaulne : a icelle fin quil te fuſt plus familier & intelligible. Iay auſſi voulu adiouſter a Proteus, maiſtre Gonin, pour myeulx te declairer que ceſt que Proteus. Quant aux chanſons que Cupido chante au troyſieſme dialogue, il y auoit au texte certains vers lyriques damourettes, au lieu deſquelz iay mieulx ayme mettre des chanſons de noſtre temps, voyant quelles ſeruiront autant a propos,que leſdictz vers lyriques, leſquelz (ſelon mon iugement) ſi ie les euſſe tranſlatez, neuſſent point eu tant de grace. Or ie te lenuoye tel quil eſt, mais ceſt ſoubz condition que tu te garderas den bailler aulcune copie, a celle fin que de main en main il ne vienne a tomber entre celles de ceulx qui ſe meſlent du faict de limprimerie, lequel art (ou il ſouloit apporter iadis pluſieurs commoditez aux lettres) par ce quil eſt maintenant trop commun, faict que ce qui eſt imprime, na point tant de grace, & eſt moins eſtime, que ſil demouroit encore en ſa ſimple eſcripture, ſi ce neſtoit que limpreſſion fuſt nette, & bien correcte. Ie tenuoiray pluſieurs autres bonnes choſes, ſi ie cognoy que tu nayes point trouue cecy mauluais. Et a Dieu mon cher amy, auquel ie prie quil te tienne en ſa grace, & te doint ce que ton petit cueur deſire.



DIALOGVE PREMIER.

—

LES PERSONNAGES.

Mercure, Byrphanes, Curtalius, Lhoſteſſe.

MERCVRE.

Il eſt bien vray quil ma commande que ie luy feiſſe relier ce liure tout a neuf: mais ie ne ſcay ſil le demande en aix de boys, ou en aix de papier. Il ne ma point dict, ſil le veult en veau, ou couuert de veloux. Ie doubte auſſi ſil entend que ie le face dorer, & changer la facon des fers & des cloux, pour le faire a la mode qui court. Iay grand peur quil ne ſoit pas bien a ſon gre. Il me haſte ſi fort, & me donne tant de choſes a faire a vng coup, que ioublie lune pour lautre. Dauantage Venus ma dict ie ne ſcay quoy que ie diſſe aux Iouuencelles de Cypre touchant leur beau tainct. Iuno ma donne charge en paſſant que ie luy apporte quelque dorure, quelque iaſeran, ou quelque ceincture a la nouuelle facon, ſil en y a

point ca bas. Ie ſcay bien que Pallas me demandera ſi ſes Poetes auront rien faict de nouueau. Puis il me fault aller mener a Charon xxvij ames de coquins, qui ſont mors de langueur ce iourdhuy par les rues, & treze qui ſe ſont entretuez aux cabaretz, & dixhuict au bordeau, huict petitz enfans que les Veſtales ont ſuffocquez, & cinq Druydes qui ſe ſont laiſſez mourir de manie & male rage. Quant auray ie faict toutes ces commiſſions? Ou eſt ce que lon relie le myeulx? a Athenes, en Germanie, a Veniſe, ou a Romme? Il me ſemble que ceſt a Athenes. Il vault mieulx que ie y deſcende. ie paſſeray la par la rue des orfeures & par la rue des merciers, ou ie verray ſil y a rien pour ma dame Iuno. Et puis dela men iray aux libraires pour chercher quelque choſe de nouueau a Pallas. Or me conuient il garder ſur tout que lon ne ſache de quelle maiſon ie ſuis : Car ou les Atheniens ne ſurſont la choſe aux aultres que deux foys autant quelle vault, ilz me la vouldroyent vendre quatre foys au double.

BYRPHANES. Que regardes tu la mon compagnon?

CVRTALIVS. Que ie regarde? ie voy maintenant ce que iay tant de foys trouue en eſcript, & que ie ne pouuois croire.

BYRPHANES. Et que Dyable eſt ce?

CVRTALIVS. Ceſt Mercure le meſſagier des Dieux, que iay veu deſcendre du ciel en terre.

BYRPHANES. O, quelle reſuerie. il le te ſemble, poure homme tu as cela ſonge en veillant. Sus ſus allons boire, & ne penſe plus a telle vaine illuſion.

CVRTALIVS. Par le corbieu, il ny a rien plus vray, ce neſt pas mocquerie : il ſeſt la poſe, & croy quil paſſera tantoſt par icy, attendons vng petit. Tien, le voys tu la?

BYRPHANES. Il ne ſen fault gueres que ie ne croye ce que tu me diz, veu auſſi que ie voy la choſe a lœil. Pardieu voyla vng homme acouſtre de la ſorte que les Poetes nous deſcripuent Mercure. Ie ne ſcay que faire de croyre que ce le ſoit.

CVRTALIVS. Tay toy : voyons vng petit qui deuiendra, il vient droit a nous.

MERCVRE. Dieu gard les compaignons. vend on bon vin ceans? Corbieu iay grand ſoif.

CVRTALIVS. Monſieur, ie penſe quil nen y a point de meilleur dedans Athenes. Et puis monſieur quelles nouuelles?

MERCVRE. Par mon ame ie nen ſcay nulles, ie viens icy pour en apprendre. Hoſteſſe, faictes venir du vin, ſil vous plait.

CVRTALIVS. Ie taſſeure que ceſt Mercure ſans aultre, ie le cognoys a ſon maintien : & voyla quelque cas quil apporte des cieulx. Si nous vallons rien, nous ſcaurons que ceſt, & luy deſroberons, ſi tu men veulx croire.

BYRPHANES. Ce ſeroit a nous vne grande vertu, & gloire, de deſrober non ſeulement vng larron, mais lauteur de tous larrecins, tel quil eſt.

CVRTALIVS. Il laiſſera ſon pacquet ſur ce lict, & ſen ira tantoſt veoir par toute la maiſon de ceans ſil trouuera rien mal mis apoint pour le happer, & mettre

point ca bas. Ie fcay bien que Pallas me demandera fi fes Poetes auront rien faiꝶ de nouueau. Puis il me fault aller mener a Charon xxvij ames de coquins, qui font mors de langueur ce iourdhuy par les rues, & treze qui fe font entretuez aux cabaretz, & dixhuiꝶ au bordeau, huiꝶ petitz enfans que les Veftales ont fuffocquez, & cinq Druydes qui fe font laiffez mourir de manie & male rage. Quant auray ie faiꝶ toutes ces commiffions? Ou eft ce que lon relie le myeulx? a Athenes, en Germanie, a Venife, ou a Romme? Il me femble que ceft a Athenes. Il vault mieulx que ie y defcende. ie pafferay la par la rue des orfeures & par la rue des merciers, ou ie verray fil y a rien pour ma dame Iuno. Et puis dela men iray aux libraires pour chercher quelque chofe de nouueau a Pallas. Or me conuient il garder fur tout que lon ne fache de quelle maifon ie fuis : Car ou les Atheniens ne furfont la chofe aux aultres que deux foys autant quelle vault, ilz me la vouldroyent vendre quatre foys au double.

BYRPHANES. Que regardes tu la mon compagnon?

CVRTALIVS. Que ie regarde? ie voy maintenant ce que iay tant de foys trouue en efcript, & que ie ne pouuois croire.

BYRPHANES. Et que Dyable eft ce?

CVRTALIVS. Ceft Mercure le meffagier des Dieux, que iay veu defcendre du ciel en terre.

BYRPHANES. O, quelle refuerie. il le te femble, poure homme tu as cela fonge en veillant. Sus fus allons boire, & ne penfe plus a telle vaine illufion.

CVRTALIVS. Par le corbieu, il ny a rien plus vray, ce neſt pas mocquerie : il ſeſt la poſe, & croy quil paſſera tantoſt par icy, attendons vng petit. Tien, le voys tu la?

BYRPHANES. Il ne ſen fault gueres que ie ne croye ce que tu me diz, veu auſſi que ie voy la choſe a lœil. Pardieu voyla vng homme acouſtre de la ſorte que les Poetes nous deſcripuent Mercure. Ie ne ſcay que faire de croyre que ce le ſoit.

CVRTALIVS. Tay toy : voyons vng petit qui deuiendra, il vient droit a nous.

MERCVRE. Dieu gard les compaignons. vend on bon vin ceans? Corbieu iay grand ſoif.

CVRTALIVS. Monſieur, ie penſe quil nen y a point de meilleur dedans Athenes. Et puis monſieur quelles nouuelles?

MERCVRE. Par mon ame ie nen ſcay nulles, ie viens icy pour en apprendre. Hoſteſſe, faictes venir du vin, ſil vous plait.

CVRTALIVS. Ie taſſeure que ceſt Mercure ſans aultre, ie le cognoys a ſon maintien : & voyla quelque cas quil apporte des cieulx. Si nous vallons rien, nous ſcaurons que ceſt, & luy deſroberons, ſi tu men veulx croire.

BYRPHANES. Ce ſeroit a nous vne grande vertu, & gloire, de deſrober non ſeulement vng larron, mais lauteur de tous larrecins, tel quil eſt.

CVRTALIVS. Il laiſſera ſon pacquet ſur ce lict, & ſen ira tantoſt veoir par toute la maiſon de ceans ſil trouuera rien mal mis apoint pour le happer, & mettre

en ſa pouche. ce pendant nous verrons que ceſt quil porte la.

BYRPHANES. Ceſt tres bien dict a toy.

MERCVRE. Le vin eſt il venu? Ca compagnons paſſons dela en ceſte chambre, & allons taſter du vin.

CVRTALIVS. Nous ne faiſons que partir de boire, touteſſois monſieur nous ſommes contens de vous tenir compagnie, & de boire encor auec vous.

MERCVRE. Or meſſieurs tandis que le vin viendra, ie men voys vng petit a leſbat, faictes reinſſer des verres ce pendant, & apporter quelque choſe a manger.

CVRTALIVS. Le voys tu la le galland? Ie cognois ſes facons de faire : ie veulx quon me pende ſil retourne quil nayt fouille par tous les coings de ceans, & quil nayt faict ſa main, comment que ce ſoit, & taſſeure bien quil ne retournera pas ſi toſt. Pource voyons ce pendant que ceſt quil a icy, & le deſrobons auſſi ſi nous pouuons.

BYRPHANES. Deſpeſchons nous donc, quil ne nous ſurprenne ſur le faict.

CVRTALIVS. Voy cy vng liure.

BYRPHANES. Quel liure eſt ce?

CVRTALIVS. Quæ in hoc libro continentur :

Chronica rerum memorabilium quas Iupiter geſſit antequam eſſet ipſe.

Fatorum præſcriptum: ſiue, eorum quæ futura ſunt, certæ diſpoſitiones.

Catalogus Heroum immortalium, qui cum Iove vitam victuri ſunt ſempiternam.

Vertubieu, voicy vng beau liure mon compagnon, ie croy quil ne ſen vend point de tel dedans Athenes. Scays tu que nous ferons? nous en auons vng dela, qui eſt bien de ce volume, & auſſi grand, va le querir, & le mettons en ſon ſac, en lieu de ceſtuy cy, & le refermons comme il eſtoit, il ne ſen doubtera ia.

BYRPHANES. Par le corbieu nous ſommes riches, nous trouuerons tel libraire qui nous baillera dix mil eſcuz de la copie. Ceſt le liure de Iupiter lequel Mercure vient faire relier (comme ie penſe) Car il tombe tout en pieces de vieilleſſe. tien voyla celuy que tu diz, lequel ne vault de gueres mieulx, & te prometz que a les veoir il nya pas grand difference de lung a laultre.

CVRTALIVS. Voyla qui va bien, le pacquet eſt tout ainſi quil eſtoit, il ny ſcauroit rien cognoiſtre.

MERCVRE. Sus beuuons compagnons. Ie viens de viſiter le logis de ceans, lequel me ſemble bien beau.

BYRPHANES. Le logis eſt beau, monſieur, pour cela quil contient.

MERCVRE. Et puis que dict on de nouueau?

CVRTALIVS. Nous nen ſcauons rien Monſieur, ſi nous nen apprenons de vous.

MERCVRE. Or bien, ie boy a vous Meſſieurs.

BYRPHANES. Monſieur, vous ſoyes le tres bien venu, nous vous allons pleiger.

MERCVRE. Quel vin eſt ce cy?

CVRTALIVS. Vin de Beaulne.

MERCVRE. Vin de Beaulne? Corbieu, Iupiter ne boit point de nectar meilleur.

BYRPHANES. Le vin eſt bon: mais il ne fault

pas acomparager le vin de ce monde au neĉtar de Iupiter.

MERCVRE. Ie renybieu, Iupiter neſt point ſeruy de meilleur Neĉtar.

CVRTALIVS. Aduiſez bien que ceſt que vous diĉtes. car vous blaſphemez grandement: & diz que vous neſtes pas homme de bien, ſi vous voulez ſouſtenir cela, voire par le ſambieu.

MERCVRE. Mon amy, ne vous colerez pas tant. Iay taſte des deux : & vous dys que ceſtuy cy vault mieulx.

CVRTALIVS. Monſieur, Ie ne me colere point, ny ie nay point beu de Neĉtar, comme vous diĉtes quauez faiĉt : mais nous croions ce quen eſt eſcript, & ce que lon en diĉt. Vous ne deuez point faire comparaiſon de quelque vin qui croiſſe en ce monde icy, au neĉtar de Iupiter : vous ne feriez pas ſouſtenu en ceſte cauſe.

MERCVRE. Ie ne ſcay comment vous le croyez; mais il eſt ainſi comme ie le vous dys.

CVRTALIVS. Ie puiſſe mourir de male mort, Monſieur, (& me pardonnez, ſil vous plait) ſi vous voulez maintenir ceſte opinion, ſi ie ne vous fais mettre en lieu ou vous ne verres vos piedz de troys moys, tant pour cela, que pour quelque choſe que vous ne cuydez pas que ie ſache. (Eſcoute mon compagnon, il a deſrobe ie ſcay bien quoy la hault en la chambre, par le Corbieu, il ny a rien ſi vray) Ie ne ſcay qui vous eſtes : mais ce neſt pas bien faiĉt a vous de tenir ces propos la : vous vous en pourriez bien repentir, & dautres cas que vous auez faiĉtz il ny a pas long temps : & ſortez de ceans hardyment : car, par la morbieu, ſi ie ſors premier que vous,

ce fera a voz defpens. Ie vous ameneray des gens quil vauldroit mieulx que vous euffiez a faire a tous les diables denfer, que au moindre deulx.

BYRPHANES. Monfieur, il dict vray : vous ne deuez point ainfi vilainement blafphemer. Et ne vous fiez en mon compagnon que bien apoint. Par le Corbieu, il ne vous dict chofe quil ne face, fi vous luy efchauffez gueres le poil.

MERCVRE. Ceft pitie dauoir affaire aux hommes, que le grand diable ayt part a lheure que mon pere Iupiter me donna iamais loffice pour traficquer & conuerfer entre les humains. Hofteffe, tenez, payez vous, prenez la ce quil vous fault. Et bien, eftes vous contente ?

LHOSTESSE. Ouy monfieur.

MERCVRE. Ma dame, que ie vous dye vng mot a loreille fi vous plait. Scauez vous point comment fappellent ces deux compagnons qui ont beu dela auec moy?

LHOSTESSE. Lung fappelle Byrphanes, & laultre Curtalius.

MERCVRE. Ceft affez. A Dieu ma dame. mais pour le plaifir que mauez faict, tant de mauoir donne de fi bon vin, que de me dire les noms de ces mefchans, ie vous promectz & affeure, que votre vie fera allongée de cinquante ans en bonne fante, & ioyeufe liberte, oultre linftitution & ordonnance de mes coufines les Deftinees.

LHOSTESSE. Vous me promettez merueilles, monfieur, pour vng rien : mais ie ne le puis croire : pour ce que ie fuis bien affeuree, que cela ne pourroit iamais aduenir. Ie croy que vous le vouldriez bien, auffi feroy ie de ma part : car ie feroye bien heureufe de viure fi

longuement en tel eſtat, que vous me dictes : Mais ſi ne ſen ſera il rien pourtant.

MERCVRE. Dictes vous? ha, vous en riez, & vous en mocquez? Non, vous ne viurez pas tant voirement, & ſi ſerez tout le temps de voſtre vie en ſeruitude, & malade toutes les lunes iuſques au ſang. Or voy ie bien que la mauluaiſtie des femmes ſurmontera celle des hommes. Hardiment il ne ſen fera rien, puis que vous ne lauez pas voulu croire. vous naurez iamais hoſte (quelque plaiſir que luy ayez faict) qui vous paye de ſi riches promeſſes. Voyla de dangereux maraudz. Tudieu, ie neuz iamais plus belle paour : Car ie croy quilz mont bien veu prendre ce petit ymage dargent, qui eſtoit ſur le buffet en hault, que iay deſrobe pour en faire vng preſent a mon couſin Ganymedes, lequel me baille touſiours ce qui reſte en la coupe de Iupiter, apres quil a pris ſon nectar. Ceſtoit dequoy ilz parloyent enſemble. Silz meuſſent vne foys pris, ieſtoye infame, moy, & tout mon lignage celeſte. Mais ſi iamais ilz tumbent en mes mains, ie les recommanderay a Charon, quil les face vng petit chommer ſur le riuage, & quil ne les paſſe de trois mil ans. Et ſi vous ioueray encores vng bon tour, meſſieurs Byrphanes, & Curtalius : car deuant que ie rende le liure dimmortalite a Iupiter mon pere, lequel ie vois faire relier, ien effaceray voz beaux noms, ſi ie les y trouue eſcriptz, & celuy de voſtre belle hoſteſſe, qui eſt ſi deſdaigneuſe, quelle ne veult croire ny accepter que lon luy face du bien.

CVRTALIVS. Par mon ame, nous luy en auons bien baille. Ceſtoit ainſi quil failloit beſongner, Byrpha-

nes, afin den vuyder la place, ceſt Mercure luy meſme, ſans faillir.

BYRPHANES. Ceſt luy ſans autre voyrement. Voyla le plus heureux larcin qui fut iamais faict : car nous auons deſrobe le prince & patron des robeurs : qui eſt vng acte digne de memoire immortelle : & ſi auons recouuert vng liure dont il neſt point de ſemblable au monde.

CVRTALIVS. La pippee eſt bonne, veu que au lieu du ſien nous luy en auons mis vng qui parle bien dautres matieres. Ie ne crains que vne choſe, ceſt, que ſi Iupiter le voit, & quil trouue ſon liure perdu, il nen fouldroye & abyſme tout ce poure monde icy, qui nen peult mais, pour la punition de noſtre forfaict. il ny auroit gueres a faire : car il eſt aſſez tempeſtatif quand il ſe y met. Mais ie te diray que nous ferons. Pource que ie penſe que tout ainſi que rien neſt contenu en ce liure, qui ne ſe face : ainſi rien ne ſe faict, qui ny ſoit contenu. Nous regarderons ce pendant ſi ceſtuy notre larcin y eſt point predict & pronoſtique, & ſil dict point que nous le rendrons quelque foys, a celle fin que nous ſoyons plus aſſeurez du faict.

BYRPHANES. Sil y eſt, nous le trouuerons en ceſt endroict, car voicy le tiltre, Fata & euentus anni.

CVRTALIVS. St, St. Cache ce liure : car ioy Ardelio qui vient : lequel le vouldroit veoir. Nous le verrons plus amplement vne autre foys tout a loyſir.





DIALOGVE II

LES PERSONNAGES.

Trigabus, Mercure, Rhetulus, Cubercus, Drarig.

TRIGABVS.

Ie puiſſe mourir, Mercure, ſi tu es qung abuſeur, & fuſſes tu filz de Iupiter troys foys, affin que ie te le dye. Tu es vng caut Varlet. Te ſouuient il du bon tour que tu feiz oncques puis ne fuz tu icy? Tu en baillas bien a noz Reſueurs de Philoſophes.

MERCVRE. Comment donc?

TRIGABVS. Comment? Quant tu leur dis que tu auois la pierre Philoſophale, & la leur monſtras, pour laquelle ilz ſont encore en grant peine, dont ilz timportunerent tant par leurs prieres, que toy doubtant a qui tu la donneroys entiere, vins a la briſer, & mettre en pouldre, & puis la reſpandiz par lareine du theatre, ou ilz eſtoyent diſputans (comme ilz ont de coſtume) a celle fin que vng chaſcun en euſt quelque peu, leur diſant quilz cher-

chaſſent bien, & que ſilz pouuoient recouurer dicelle pierre philoſophale, tant petite piece fuſt elle, ilz feroient merueilles, tranſmuroyent les metaulx, rompproyent les barres des portes ouuertes : gariroyent ceulx qui nauroyent point de mal : Interpreteroyent le langage des oyſeaulx : Impetreroient facilement tout ce quilz vouldroyent des Dieux, pourueu que ce fuſt choſe licite, & qui deuſt aduenir, comme apres le beau temps la pluye, fleurs & ſerain au primtemps, en eſte pouldre & chaleurs, fruictz en autonne, froid & fanges en hyuer. bref, quilz feroyent toutes choſes, & pluſieurs aultres. Vrayement ilz nont ceſſe depuis ce temps de fouiller & remuer le ſable du theatre, pour en cuyder trouuer des pieces. Ceſt vng paſſetemps que de les veoir eſplucher. Tu dirois proprement que ce ſont petiz enfans, qui ſesbattent a la pouldrette, ſinon quand ilz viennent a ſe battre.

MERCVRE. Et bien, nen y a il pas eu vng qui en ayt trouue quelque piece?

TRIGABVS. Pas vng, de par le dyable : mais il ny a celuy qui ne ſe vante quil en a grande quantite, tellement que ſi tout ce quilz en monſtrent, eſtoit amaſſe enſemble, il ſeroit dix foys plus gros que neſtoit la pierre en ſon entier.

MERCVRE. Il pourroit bien eſtre, que pour des pieces dicelle pierre philoſophale, ilz auroient choiſi par my le ſable du ſable meſmes, & ſi ny auroit pas gueres a faire : car il eſt bien difficile de les cognoiſtre dentre le ſable, pource quil ny a comme point de difference.

TRIGABVS. Ie ne ſcay : mais iay veu pluſieurs affermer quils en auoient trouue de la vraye, & puis bien toſt

apres doubter ſi cen eſtoit, & finablement ietter la toutes les pieces quilz en auoient, pour ſe mettre a en chercher daultres. Puis de rechef apres en auoir bien amaſſe, ne ſe pouuoient aſſeurer ny perſuader que cen fuſt : tellement que iamais ne fut exhibe vng tel ieu, vng ſi plaiſant eſbatement, ny vne ſi noble fable, que ceſte cy. Corbieu, tu les nous a bien mis en beſongne nos veaulx de philoſophes.

MERCVRE. Nay pas?

TRIGABVS. Sambieu, ie vouldroie que tu euſſes veu vng peu le deſduit, comment ilz ſentrebattent par terre, & comment ilz oſtent des mains lung de laultre les myes dareine quilz trouuent : comment ilz rechignent entre eulx quant ilz viennent a confronter ce quilz en ont trouue. Lung ſe vante quil en a plus que ſon compagnon, lautre luy dict que ce neſt pas de la vraye. Lung veult enſeigner comme ceſt quil en fault trouuer, & ſi nen peut pas recouurer luy meſmes. Lautre luy reſpond quil le ſcait auſſi bien & mieulx que luy : Lung dict que pour en trouuer des pieces, il ſe fault veſtir de rouge & vert. Laultre dict quil vauldroit mieulx eſtre veſtu de iaune & bleu. Lung eſt dopinion quil ne fault manger que ſix foys le iour auec certaine diette. Laultre tient que le dormir auec les femmes ny eſt pas bon. Lung dict quil fault auoir de la chandelle, & fuſt ce en plain mydi. Laultre dict du contraire. Ilz crient, ilz ſe demeinent, ilz ſe iniurient, & dieu ſcait les beaulx proces criminelz qui en ſourdent, tellement quil ny a court, rue, temple, fontaine, four, molin, place, cabaret, ny bourdeau, que tout ne ſoit plein de leurs parolles, caquetz, diſputes,

factions & enuies. Et ſi en y a aulcuns dentre eulx qui ſont ſi oultrecuidez & opiniaſtres, que pour la grande perſuaſion quilz ont que lareine par eulx choiſie eſt de la vraye pierre philoſophale, promettent rendre raiſon & iuger de tout, des cieulx, des champs Eliſiens, de vice, de vertu, de vie, de mort, de paix, de guerre, du paſſe, de laduenir, de toutes choſes & pluſieurs aultres, tellement quil ny a rien en ce monde, de quoy il ne faille quilz en tiennent leurs propos, voire iuſques aux petis chiens des garſes des Druydes, & iuſques aux poupees de leurs petis enfans. Il eſt bien vray quil en y a quelques vngs (ainſi que iay ouy dire) leſquelz on eſtime en auoir trouue des pieces : mais icelles nont eu aucune vertu ne propriete, ſinon quilz en ont transforme des hommes en cigales, qui ne font aultre choſe que cacquetter iuſques a la mort, daultres en perroquetz iniurieux, non entendans ce quilz iargonnent, & daultres en aſnes propres a porter gros faix, & opiniaſtres a endurer force coups de baſtons. Bref, ceſt le plus beau paſſetemps, & la plus ioyeuſe riſee de conſiderer leur facon de faire, que lon vit oncques, & dont lon ouyt iamais parler.

MERCVRE. A bon eſcient?

TRIGABVS. Voire par le corbieu. Et ſi tu ne men veulx croire, vien ten, ie te meneray au theatre, ou tu verras le miſtere, & en riras tout ton beau ſaoul.

MERCVRE. Ceſt tres bien dict, allons y. Mais iay grand paour quilz me cognoiſſent.

TRIGABVS. Oſte ta verge, tes talaires, & ton chapeau, ilz ne te cognoiſtront iamais ainſi.

MERCVRE. Non non : ie feray bien mieulx, ie men voys changer mon viſage en aultre forme. Or me regarde bien au viſage pour veoir que ie deuiendray.

TRIGABVS. Vertubieu, queſt cecy? quel Proteus ou maiſtre Gonin tu es? comment tu as tantoſt eu change de viſage? ou tu eſtois vng beau ieune gars, tu tes faiᲂ deuenir vng viellart tout gris. ha ientendz bien maintenant dont cela procede, ceſt par la vertu des motz que ie tay veu ce pendant mormonner entre tes leures : Mais, par le corbieu ſi fault il que tu men monſtres la ſcience, ou tu ne feras pas mon amy. ie paieray tout ce que tu vouldras. Sil aduient que ie ſache une foys cela, & que ie prenne tel viſage que ie vouldray, ie feray tant que lon parlera de moy. Or ie ne tabandonneray iamais que tu ne le me ayes enſeigne. Ie te ſupplie, Mercure mon amy, apprens moy les parolles quil fault dire, affin que ie tienne cela de toy.

MERCVRE. Vraiement ie le veulx bien, pource que tu es bon compaignon. ie le ténſeigneray auant que ie parte dauec toy. Allons premierement aux areines, & puis apres ie le te diray.

TRIGABVS. Or bien, ie me fie en ta parolle. Voy tu ceſtuy la qui ſe promene ſi bruſquement? Ie vouldrois que tu louyſſes vng petit raiſonner, tu ne vis oncques en ta vie le plus plaiſant badin de philoſophe. Il monſtre ie ne ſcay quel petit grain dareine, & diᲂ par ſes bons dieux que ceſt de la vraye pierre philoſophale, voire & du fin cueur dicelle. Tien la, comment il torne les yeulx en la teſte? eſt il content de ſa perſonne? voy tu comment il neſtime rien le monde au prix de ſoy?

MERCVRE. En voyla vng aultre qui neſt pas moins rebarbatif que luy, approchons nous vng petit, & voions les mines quilz feront entre eulx, & oyons les propos quilz tiendront.

TRIGABVS. Ceſt bien dict.

RHETVLVS. Vous auez beau chercher meſſieurs, car ceſt moy qui ay trouue la feue du gaſteau.

CVBERCVS. Mon amy, ne vous glorifiez ia tant. La pierre philoſophale eſt de telle propriete, quelle pert ſa vertu ſi lhomme preſume trop de ſoy apres quil en a trouue des pieces. ie penſe bien que vous en auez : mais ſouffrez que les autres en cherchent, & en aient auſſi bien que vous, ſi leur eſt poſſible. Mercure qui la nous a baillee, nentend point que nous vſions de ces reprouches entre nous, mais veult que nous nous entraymions lung laultre comme freres. Car il ne nous a pas mis a la queſte dune ſi noble & diuine choſe pour diſſenſion : mais plus toſt pour dilection. Toutefſoys (a ce que ie voy) nous faiſons tout le contraire.

RHETVLVS. Or vous auez beau dire, ce neſt que fable tout ce que vous autres auez amaſſe.

DRARIG. Vous mentez par la gorge, en voyla vne piece, qui eſt de la vraye pierre philoſophale, mieulx que la voſtre.

RHETVLVS. Nas tu point de honte de preſenter cela pour pierre philoſophale? Eſt il pas bon a veoir que ce neſt que fable? Phy phy, oſte cela.

DRARIG. Pourquoy me las tu faict tumber? elle ſera perdue. ie puiſſe mourir de male rage, ſi ieſtoie homme de guerre, ou que ieuſſe vne eſpee, ſi ie ne

te tuoye tout roide, ſans iamais bouger de la place. comment eſt il poſſible que ie la puiſſe trouuer maintenant? Iauois tant pris de peine a la chercher, & ce meſchant, mauldiſt, & abominable la ma faict perdre.

RHETVLVS. Tu nas pas perdu grant choſe, ne te chaille.

DRARIG. Grant choſe? Il ny a treſor en ce monde pour lequel ie leuſſe voulu bailler, que males furies te puiſſent tormenter. O traiſtre enuieux que tu es, ne me pouuois tu autrement nuyre, ſinon de me faire perdre en vng moment tous mes labeurs depuis trente ans? ie men vengeray, quoy quil tarde.

CVBERCVS. Ien ay quinze ou ſeze pieces, entre leſquelles ie ſuis bien aſſeure quil en y a quatre (pour le moins) qui ſont de la plus vraye, quil eſt poſſible de recouurer.

TRIGABVS. Or ca meſſieurs, dictes nous (ſil vous plaiſt) que ceſt que vous autres philoſophes cherchez tant tous les iours parmy lareine de ce theatre?

CVBERCVS. A quoy faire le demandez vous? Scauez vous pas bien que nous cherchons des pieces de la pierre philoſophale, laquelle Mercure miſt iadis en pouldre, & nous la repandit en ce lieu?

TRIGABVS. Et pour quoy faire de ces pieces?

CVBERCVS. Pour quoy faire dea? pour tranſmuer les metaulx, pour faire tout ce que nous vouldrions, & impetrer tout ce que nous demanderions des dieux.

MERCVRE. Eſt il bien poſſible?

CVBERCVS. Sil eſt poſſible? en doubtes vous?

MERCVRE. Voire ien doubte : Car vous qui auez diƈt nagueres que vous en auiez pour le moins quatre pieces de la vraye, pourriez bien faire par le moyen de lune (ſi toutes ne les y voulez employer) que voſtre compagnon pourroit facilement recouurer la ſienne laquelle lautre luy a faiƈt perdre, dont il eſt demy enrage. Et moy qui nay point dargent, vous priroy voluntiers que ce fuſt voſtre bon plaiſir de me conuertir en eſcuz quinze liures de monnoye (ſans plus) que iay en ma bourſe, vous ny ſcauriez rien perdre : il ne vous pourroit couſter que le vouloir, ou la parolle, ſi tant eſtoit que ces pieces (que vous auez) euſſent tant defficace que vous diƈtes.

CVBERCVS. Ie vous diray Monſieur, il ne le fault pas prendre ainſi. vous deuez entendre quil neſt pas poſſible que la pierre ſoit de telle vertu, quelle eſtoit iadis, quand elle fuſt briſee nouuellement par Mercure, pource quelle eſt toute eſuentee depuis le temps quil la reſpandue par le theatre. & ſi vous dy bien vng point quil neſt ia beſoing quelle monſtre ſa valeur quant ainſi feroit quelle lauroit encores. Et dauantage, Mercure luy peult ſouſtraire & reſtituer ſa vertu, ainſi quil luy plait.

MERCVRE. Il neſt ia beſoing, diƈtes vous ? & pour quoy vous rompez vous donc la teſte, les yeulx, & les reins a la chercher ſi obſtinement ?

RHETVLVS. Non non, ne diƈtes point cela, car elle eſt autant puiſſante & vertueuſe, quelle fut iamais, nonobſtant quelle ſoit eſuentee, comme vous diƈtes. Si ce que vous en auez, ne monſtre point par œuure & par effeƈt quelque vertu, ceſt bien ſigne que ce nen eſt point de la vraye. Quant au regard de ce que ien ay, ie vous ad-

uertiz bien dung cas que ien fay ce que ie veulx. Car non feulement ie tranfmue les metaulx, comme lor en plomb (ie vous dy le plomb en lor) mais auffi ien fay transformation fur les hommes, quand par leurs opinions tranfmuees bien plus dures que nul metal, ie leur fay prendre autre facon de viure : car a ceulx qui nofoient nagueres regarder les Veftales, ie fay maintenant trouuer bon de coucher auec elles. Ceulx qui fe foloient habiller a la Bouhemienne, ie les fay acouftrer a la Turque. Ceulx qui parcydeuant alloient a cheual, ie les fay trotter a piedz. Ceulx qui auoient couftume de donner, ie les contrains de demander. Et fi fay bien mieulx, car ie fay parler de moy par toute la Grece, tellement quil en y a telz qui fouftiendront iufque a la mort contre tous que ien ay de la vraye. & plufieurs autres belles chofes que ie fay par le moyen dicelles pieces, lefquelles feroient trop longues a racompter. Or ca bon homme, que te femble il de noz philofophes?

MERCVRE. Il me femble quilz ne font gueres fages, monfieur, ne vous auffi.

RHETVLVS. Pour quoy?

MERCVRE. De fe tant trauailler & debatre pour trouuer & choyfir par lareine de fi petites pieces dune pierre mife en pouldre, & de perdre ainfi leur temps en ce monde icy, fans faire autre chofe que chercher ce que a laduenture il neft pas poffible de trouuer, & qui (peult eftre) ny eft pas. Et puis ne dictes vous pas que ce fut Mercure qui la vous brifa, & refpandit par le theatre?

RHETVLVS. Voire, ce fuft Mercure.

MERCVRE. O poures gens, vous fiez vous en Mer-

cure, le grand auſteur de tous abuz & tromperie? Scauez vous pas bien quil na que le bec, & que par ſes belles raiſons & perſuaſions il vous feroit bien entendre de veſſies que ſont lanternes, & de nuees que ſont poilles darain? Ne doubtez vous point quil ne vous ait baille quelque aultre pierre des champs, ou, peult eſtre, de lareine meſmes, & puis quil vous ayt faiſt a croire que ceſt la pierre philoſophale, pour ſe mocquer de vous, & prendre ſon paſſetemps des labeurs, coleres, & debatz quil vous voit auoir en cuydant trouuer la choſe laquelle neſt point?

RHETVLVS. Ne diſtes pas cela monſieur, car ſans faillir ceſtoit la pierre philoſophale, on en a trouue des pieces, & en a lon veu certaines experiences.

MERCVRE. Vous le diſtes, mais ien doubte, car il me ſemble que, ſi cela fuſt, vous feriez choſes plus merueilleuſes, veu la propriete que vous diſtes quelle a, & meſmement comme gens de bon vouloir que vous eſtes, pourriez faire deuenir tous les poures riches, ou a tout le moins, vous leur feriez auoir tout ce qui leur eſt neceſſaire, ſans truander.

RHETVLVS. Les beliſtres ſont de beſoing au monde, car ſi tous eſtoient riches, lon ne trouueroit point a qui donner, pour exercer la belle vertu de liberalite.

MERCVRE. Vous trouueriez ayſement les choſes perdues, & ſcauriez les cas dont les hommes doubtent, affin de les mettre dapointement ſelon la verite, laquelle ſeroit bien cognue.

RHETVLVS. Et que diroyent les iuges, aduocatz,

& enqueſteurs? que feroient ilz de tous leurs codes, pandectes, & digeſtes, qui eſt vne choſe tant honeſte & vtile?

MERCVRE. Quand il y auroit quelcun qui feroit malade, & on vous manderoit, vous ne feriez que mettre vne petite piece dicelle pierre philoſophale ſur le patient, quil feroit gary incontinent.

RHETVLVS. Et de quoy feruiroient les medecins, & apothicaires, & leurs beaulx liures de Galien, Auicenne, Hippocrates, Egineta, & autres qui leur couſtent tant? Et puis par ce moyen tout le monde vouldroit touſiours guerir de toutes maladies, & iamais nul ne vouldroit mourir, laquelle choſe feroit trop deſraiſonnable.

TRIGABVS. En voyla vng lequel ſemble auoir trouue quelque choſe, tenez comment les aultres y accourrent denuie, & ſe mettent a chercher au meſme lieu.

RHETVLVS. Ilz ſont treſ bien de chercher : car ce qui neſt trouue, ſe trouuera.

MERCVRE. Voire, mais depuis le temps que vous cherchez, ſi neſt il point de bruit que vous ayez faict aulcun acte digne de la pierre philoſophale, qui me faict doubter que ce ne leſt point, ou (ſi ce leſt) quelle na point tant de vertu que lon dict : mais que ce ne ſont que parolles, & que voſtre pierre ne ſert que a faire des comptes.

RHETVLVS. Ie vous ay ia dict pluſieurs cas que iay faict par le moyen de ce que ien ay.

MERCVRE. Et puis queſt ce que cela? Le grand babil & hault caquet que vous en auez, en eſt cauſe, & non pas voſtre grain de ſable: vous tenez cela tant ſeule

ment de Mercure, & non aultre chofe : car tout ainfi quil vous a payez de parolles, vous faifant a croire que ceftoit la pierre philofophale, auffi contentez vous tout le monde de belle pure parolle. Voyla de quoy ie penfe que vous eftes tenuz a Mercure.

TRIGABVS. Ie puiffe mourir fi ieftoye que du Senat, fi ie ne vous enuoyoye bien tous a la charrue, aux vignes, ou en galleres. Penfez vous quil faict beau veoir vng tas de gros veaulx perdre tout le temps de leur vie a chercher de petites pierres comme les enfans? Encores fi cela venoit a quelque proffit, ie ne diroys pas : mais ilz ne font rien de tout ce quilz cuydent, quilz refuent & promettent. Par le Corbieu ilz font plus enfans que les enfans mefmes : Car des enfans encor en faict on quelque chofe, & fen fert lon aulcunement. filz famufent a quelque ieu, lon les faict ceffer aifeement pour les faire befongner : Mais ces Badins & Refueurs de philofophes, quant ilz fe font vne foys mis a chercher des grains dareine parmy ce theatre penfans trouuer quelque piece de leur belle pierre philofophale, on ne les peult iamais retirer de ce fot ieu de barbue & perpetuelle enfance, ains vieilliffent & meurent fur la befongne. Combien en ay ie veu qui deuoyent faire merueilles? Ouy dea, des naueaulx, ilz en ont belles lettres.

RHETVLVS. On nen trouue pas des pieces ainfi que lon vouldroit bien, & puis Mercure neft pas toufiours fauorable a tous.

MERCVRE. Ie le penfe.

RHETVLVS. Or meffieurs, il ne vous defplaira

point, si ie prens conge de vous, car voy la monsieur le Senateur Venulus, auec lequel iay promis daller souper, qui menuoye querir par son seruiteur.

MERCVRE. A dieu donc monsieur.

TRIGABVS. Voyla de mes gens, il sera assis au hault bout de la table, on luy trenchera du meilleur, il aura laudiuit, & le cacquet par dessus tous, & dieu scait sil leur en comptera de belles.

MERCVRE. Et tout par le moyen de ma pierre philosophale.

TRIGABVS. Et quoy donc? Quand ce ne seroit ia que les repues franches quilz en ont, ilz sont grandement tenus a toy Mercure.

MERCVRE. Tu voy de quoy sert mon art. Or il me fault aller faire encor quelque message secret de par Iupiter mon pere, a vne dame, laquelle demeure au pres du temple dapollo : & puis il me fault aussi vng petit veoir mamye, deuant que ie retorne. A dieu.

TRIGABVS. Tu ne me veulx donc pas tenir promesse?

MERCVRE. De quoy?

TRIGABVS. De menseigner les motz quil fault dire pour changer ma trongne & mon visage en telle forme que ie vouldray.

MERCVRE. Ouy dea, cest bien dict : escoute en loreille.

TRIGABVS. Comment? ie ne toy pas, ie ne scay que tu dis, parle plus hault.

MERCVRE. Voyla toute la recepte, ne loblie pas.

TRIGABVS. Qua il dict? par le sambieu, ie ne lay

point entendu, & croy quil ne ma rien dict, car ie nay rien ouy. Sil meust voulu enseigner cela, ieusse faict mille gentillesses, ie neusse iamais eu paour dauoir faulte de rien. Car quand ieusse eu affaire dargent, ie neusse faict que transmuer mon visage en celluy de quelcun a qui ses tresoriers en doyuent, & men feusse alle le receuoir pour luy. Et, pour bien iouyr de mes amours, & entrer sans danger chez ma mye, ieusse pris souuent la forme & la face de lune de ses voisines, a celle fin que lon ne meust cogneu, & plusieurs aultres bons tours que ieusse faict. O la bonne facon de masques que ceust este, sil meust voulu dire les motz, & quil ne meust point abuse. Or ie reuiens a moymesmes, & cognois que lhomme est bien fol, lequel sattend auoir quelque cas de cela qui nest point, & plus malheureux celuy, qui espere chose impossible.





DIALOGVE III.

LES PERSONNAGES.

Mercure, Cupido, Celia, Phlegon, Statius, Ardelio.

MERCVRE.

ENCORES ſuis ie grandement eſmerueille comment il peult auoir ſi belle patience. le forfaict de Lycaon, pour lequel il fit iadis venir le deluge ſur la terre, neſtoit point tant abominable que ceſtuy cy. Ie ne ſcay a quoy il tient, quil nen a deſia du tout fouldroye & perdu ce malheureux monde, de dire que ces traiſtres humains non ſeulement lui ayent oſe retenir ſon liure, ou eſt toute ſa preſcience : Mais encores, comme ſi ceſtoit par iniure & mocquerie, ilz luy en ont enuoye vng au lieu dicelluy, contenant tous ſes petiz paſſetemps damours, & de ieuneſſe, leſquelz il penſoyt bien auoir faictz a cachette de Iuno, des dieux & de tous les hommes : Comme quand il ſe feit Taureau pour rauir Europe : Quand il ſe deſ-

guifa en Cygne pour aller a Læda : Quand il print la forme dAmphitrion, pour coucher auec Alcmena : quand il fe tranfmua en pluye dor, pour iouyr de danae : quand il fe transforma en Diane, en Pafteur, en Feu, en aigle, en Serpent, & plufieurs aultres menues follies, quil nappartenoit point aux hommes de fcauoir, & encore moins les efcrire. Penfez fi Iuno trouue vne foys ce liure, & quelle vienne a lire tous ces beaulx faictz, quelle fefte elle luy menera? Ie mefbahis comment il ne ma gette du hault en bas, comme il fit iadis Vulcanus : lequel en eft encor boiteux du coup quil print, & fera toute fa vie. Ie me fuffe rompu le col, car ie nauois pas mes talaires aux piedz pour voler, & me garder de tumber. Il eft vray que ce a efte bien ma faulte en partie : car ie y deuoye bien prendre garde de par dieu auant que lemporter de chez le relieur : mais que euffe ie faict? ceftoit la veille des Bacchanales, il eftoit prefque nuyt, & puis tant de commiffions que ie auoys encores a faire, me troubloyent fi fort lentendement, que ie ne fcauoye que ie faifoye. Daultre part, ie me fioye bien au relieur, car il me fembloit bien bon homme, auffi eft il, quant ne feroit ia que pour les bons liures quil relie & manie tous les iours. iay efte vers luy depuis, il ma iure auec grandz fermens, quil mauoit rendu le mefme liure, que ie luy auoye baille, dont ie fuis bien affeure quil ne ma pas efte change en fes mains. Ou eft ce que ie fuz ce iour la? il my fault fonger. Ces mefchans auec lefquelz ie beu en lhoftellerie du charbon blanc, le mauroyent ilz point defrobe, & mys ceftuy cy en fon lieu? Il pourroit bien eftre, car ie mabfentay deulx affez long temps, ce

pendant quon eftoit alle tirer le vin. Et par mon ferment, ie ne fcay comment ce vieulx raffotte na honte? Ne pouuoit il pas auoir veu aultrefoys dedans ce liure (ouquel il cognoiffoit toutes chofes) que icelluy liure debuoit quelque foys deuenir? Ie croy que fa lumiere la efblouy : car il failloit bien que ceftuy accident y fuft predict, auffi bien que tous les aultres : ou que le liure fuft faulx. Or, fil fen courrouffe, quil sen deschauffe, ie ny fcaurois que faire. Queft ce quil ma baille icy en memoire? De par Iupiter laltitonant foit faict vng cry publique par tous les carrefours Dathenes, & fil eft befoing, aux quatre coings du monde, que fil y a perfonne qui ayt trouue vng liure intitule : Quæ in hoc libro continentur : Chronica rerum memorabilium, quas Iupiter geffit antequam effet ipfe. Fatorum præfcriptum, fiue eorum quæ futura funt, certæ difpofitiones. Catalogus heroum immortalium qui cum Ioue vitam victuri funt fempiternam. Ou fil y a quelcun qui fache aulcune nouuelle dicelluy liure, lequel appertient a Iupiter, quil le rende a Mercure, lequel il trouuera tous les iours en lacademie, ou en la grand place, & icelluy aura pour fon vin la premiere requefte quil luy fera. Que fil ne le rend dedans huict iours apres le cry faict, Iupiter a delibere de fen aller par les douze maifons du ciel, ou il pourra auffi bien deuiner celuy qui laura, que les aftrologues : dont fauldra que icelluy qui la, le rende non fans grande confufion, & punition de fa perfonne. Et queft ce cy? Memoire a Mercure de bailler a Cleopatra de par Iuno, la recepte qui eft cy dedans ce papier ployee, pour faire des enfans, & en deliurer auec auffi

grand ioye que quand on les conceoit : & apporter ce qui fensuyt. Voire dea apporter, ie le feray tantost : attendez vous y. Premierement vng perroquet qui sache chanter toute Liliade Dhomere. Vng corbeau, qui puisse causer & harenguer a tous propos. Vne pie qui sache tous les preceptes de philosophie. Vng Singe, qui ioue au quillard. Vne guenon, pour luy tenir son miroir le matin quand elle saccoustre. Vng miroir dacier de Venise, des plus grandz quil pourra trouuer. De la Ciuette, de la Ceruse, Vne grosse de lunettes, des Gandz perfumez. Le Carequant de pierrerie qui faict faire les cent nouuelles nouuelles. Ouide de lart daymer, & six paires de potences Dhebene. Ie ne puisse iamais remonter aux cieulx, si ie faiz rien de tout cela, & voyla son memoire & sa recepte en pieces, elle yra chercher vng autre vallet que moy, par le corbieu. Comment me feroit il possible de porter toutes ses besongnes la hault? Ces femmes icy veulent que lon leur face mille seruices, comme si lon estoit bien tenu a elles : mais au diable lune qui dye, tien Mercure, voyla pour auoir vng feutre de chappeau. Et puis qu'est cecy? Memoire a Mercure de dire a Cupido de par sa mere Venus (ha, est ce vous Venus? vous serez obeye vrayement) que, le plus tost quil pourra, il sen voise tromper & abuser ces Vestales (lesquelles cuydent estre si sages & prudentes) pour leur remonstrer vng petit leur malheureuse follie & temerite. Et que pour ce faire, il s'adresse a Somnus, qui luy prestera voluntiers de ses garsons, auec lesquelz il yra de nuyct a icelles Vestales, & leur fera taster & trouuer bon en dormant ce quen veillant elles ne cessent de

blasmer : & quil escoute bien les propos de regretz & repentances que chascune tiendra a par soy, pour luy en mander toutes nouuelles bien au long, & le plus tost quil luy sera possible. Item dire à ces dames & damoyselles, quelles noublient pas leurs touretz de nez quand elles yront par la ville, car ilz sont bien bons pour se rire & mocquer de plusieurs choses que lon voit, sans que le monde sen apercoiue. Item aduertir ces ieunes filles quelles ne faillent pas darrouser leurs violettes deuers le soir, quand il fera seicheresse : & quelles ne se voisent pas coucher de si bonne heure, quelles nayent receu & donne le bon soir a leurs amys : & quelles se donnent bien garde de se coiffer sans miroir, & quelles apprennent & recordent souuent toutes les chansons nouuelles. Quelles soyent gracieuses, courtoises & amyables aux amans. Quelles ayent plusieurs Ouyz aux yeulx, & force Nennye en la bouche : & que surtout elles se facent bien prier a tout le moins que par leurs dictz elles ne viennent point si tost a declairer leur volunte, ains quelles la dissimulent le plus quelles pourront, pource que c'est tout le bon. la parolle faict le ieu. Bien. il ny aura point de faulte, si ie treuue Cupido. Encores des commissions? Ha, cest ma dame Minerue. ie cognois bien son escripture. Certes ie ne luy vouldroye faillir, pour perdre mon immortalite. Memoire a Mercure de dire aux Poetes de par Minerue, quilz se deportent de plus escrire lung contre lautre, ou elle les desaduouera, car elle nen ayme ny appreuue aucunement la facon, & quilz ne samusent point tant a la vaine parolle de mensonge, quilz ne prennent garde a lutile silence de verite.

Et que silz veullent efcrire damour, que ce foit le plus honeftement, chaftement & diuinement quil leur fera poffible, & a l'exemple delle. Dauantage, fcauoir fi le poete Pindarus a riens encores mis en lumiere, & recouurer tout ce quil aura faict, & apporter tout ce quil pourra trouuer de la facon des painctres, Apelles, Zeuxis, Parrafius, & aultres de ce temps, mefmement touchant le faict de broderie, tapifferie, & patrons douurages a lefguille. Et aduertir toute la compagnie des neuf Mufes, quelles fe donnent bien garde dung tas de gens qui leurs font la court faifans femblant les feruir & aymer, mais ce neft que pour quelque temps, afin quilz acquerent bruyt & nom des poetes, & que par le moyen delles (comme de toutes aultres chofes dont ilz fe fcauent bien ayder) ilz puiffent trouuer acces enuers Plutus, pour les richeffes, duquel elles fe font veu fouvent eftre mefprifees & abandonnees, dont elles deuroyent bien eftre fages dorefnauant. Vrayement ma dame Minerue, ie le feray pour lamour de vous. Qui eft ceftuy la qui vole la? Par dieu ie gage que ceft Cupido. Cupido?

CVPIDO. Qui eft ce la? he, bon iour Mercure: eft ce toy? & puis quelles nouuelles? Que fe dict de bon la hault en voftre cour celefte? Iupiter eft il plus amoureux?

MERCVRE. Amoureux de par le diable? il na garde pour le prefent: mais la memoire & fouuenance de fes amours luy torne maintenant en grand ennuy, & fafcherie.

CVPIDO. Comment donc?

MERCVRE. Pource que ces paillars humains en

ont faict vng liure, lequel de male aduenture ie luy ay apporte au lieu du sien, ou il regardoit tousiours quant il vouloit commander quel temps il deuoit faire, lequel iestoye alle faire relier : mais il ma este change : ie men voys pour le faire crier a son de trompe, affin que sil y a quelcun qui layt, quil le rende. il men a bien cuide manger.

CVPIDO. Il me semble que iay ouy parler dung liure le plus merueilleux que lon vit oncques, que deux compagnons ont, auec lequel (ainsi quon dict) ilz disent la bonne aduenture a vng chascun, & scauent aussi bien deuiner ce qui est a venir, que iamais fit Tyresias, ou le Chesne de Dodone. Plusieurs Astrologues briguent pour lauoir, ou en recouurer la copie : Car ilz disent quilz seroyent leurs Ephemerides, Pronostications, & Almanachs beaucoup plus seurs & veritables. Et dauantage, ces gallantz promettent aux gens de les enroler au liure dimmortalite pour certaine somme dargent.

MERCVRE. Voire? Par le corbieu cest ce liure la sans aultre. Il ny a que danger quilz ny escripuent des vsuriers, rongeurs de poures gens, des bougres, des larrons, & quilz en effacent des gens de bien, pource quilz nont que leur donner. Iupiter en auroit bien de par le diable. Et ou les pourroys ie trouuer?

CVPIDO. Ie ne ten scaurois que dire : car ie ne suis point curieux de ces matieres la. Ie ne pense sinon a mes petiz ieux, menuz plaisirs, & ioyeux esbattemens, & entretenir ces ieunes dames, a iouer au cachemouchet au domicile de leurs petiz cueurs ou ie picque & laisse souuent de mes legeres flesches, a voltiger par leurs

cerueaulx, & leur chatoiller leurs tendres mouelles, & delicattes entrailles, a me monſtrer & promener de dedans leurs ryans yeulx, ainſi quen belles petites galleries, a baiſer & ſuccer leurs leures vermeilles, a me laiſſer couler entre leurs durs tetins, & puis de la me deſrober, & men aller en la vallee de ioyſſance, ou eſt la fontaine de iouvence, en laquelle ie me ioue, ie me rafreſchy & recree, & y faiz mon heureux ſeiour.

MERCVRE. Ta mere ma icy baille vng memoire pour taduertir de quelque choſe : Tien, tu le verras tout a loiſir, & feras le contenu: car iay grand haſte. adieu.

CVPIDO. Tout beau, tout beau ſeigneur Mercure.

MERCVRE. Vertubieu, tu me arracheras mes talaires, laiſſe moy aller Cupido ie te prie, ie nay pas ſi grand enuye de iouer que toy.

CVPIDO. Pour tant que ie ſuis ieunette, amy nen prenez eſmoy, ie feroys myeulx la choſette qune plus vieille que moy.

MERCVRE. Ha, que tu as bon temps, tu ne te ſoucyes gueres s'il doit plouuoir ou neiger, comme faict noſtre Iupiter, lequel en a perdu le liure.

CVPIDO. Touſiours les amoureux auront bon iour, Touſiours & en tout temps les amoureux auront bon temps.

MERCVRE. Voire voire, nous en ſommes bien.

CVPIDO. Il y a ma damoyſelle il y a ie ne ſcay quoy. Qui eſt ceſte belle ieune fille, que ie voy la bas en vng verger ſeullette? Eſt elle point encore amoureuſe ? il fault que ie la voye en face. Nenny, & touteſſois ie

fcay bien que fon amy languit pour lamour delle. Ha, vous aymerez belle dame fans mercy, auant quayez marche trois pas.

CELIA. O ingrate & mefcognoiffante que ie fuis. en quelle peine eft il maintenant pour lamour de moy? Or cognois ie a cefte heure (mais las ceft bien trop tard) que la puiffance damour eft merueilleufement grande, & que lon ne peult euiter la vengence diceluy. Nay ie pas grand tort dainfi mefprifer & efconduire ceftuy qui mayme tant? voire plus que foy mefmes? Veulx ie toufiours eftre autant infenfible quune ftatue de marbre? Viuray ie toufiours ainfi feullette? Helas, il ne tient qua moy : ce n'eft que ma faulte, & folle opinion. Ha petiz oyfillons, que vous me chantez & monftrez bien ma lecon, que nature eft bonne mere de menfeigner, par voz motetz & petitz ieux, que les creatures ne fe peuuent paffer de leurs femblables. Or vous feroys ie voluntiers vne requefte, ceft que vous ne mimportuniffiez plus par voz menuz iargons : car ientendz trop ce que vous voulez dire : & que ne me feiffiez plus veoir les fpectacles de voz amoureux affemblemens : car cela ne me peult refiouyr, ains me faict iuger que ie fuis la plus malheureufe creature qui foit en ce monde. Helas quand reuiendra il mon amy? Iay grand paour que ie ne lui aye efte fi farouche, quil ne retourne plus. Si fera, fil ma autant aymee ou ayme encores, comme ie layme maintenant. Il me tarde bien que ie ne le voy : fil reuient iamais, ie luy feray plus gracieufe, & lui feray bien vng plus doulx racueil, & meilleur traictement, que ie nay pas faict par cy deuant.

CVPIDO. Va va de par dieu va, dict la fillette, puis que remede ny puis mettre. Or, elle est bien la bonne dame, elle en a ce quil luy en fault.

MERCVRE. Nest ce pas pitié, soit que ie vienne en terre, ou que ie retourne aux cieulx, tousiours le monde, & les dieux me demandent, si iay, ou si ie scay rien de nouueau. il fauldroit vne mer de nouuelles, pour leur en pescher tous les iours de fresches. Ie vous diray, a celle fin que le monde ayt de quoy en forger, & que ien puisse porter la hault, ie men voys faire tout a ceste heure, que ce cheual la parlera a son palefernier, qui est dessus, pour veoir quil dira : ce sera quelque chose de nouueau a tout le moins. Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos. O, quay ie faict? iay presque profere tout hault les parolles quil fault dire pour faire parler les bestes. Ie suis bien fol, quant ie y pense, si ieusse tout dict, & quil y eust icy quelcun qui meust ouy, il en eust peu apprendre la science.

PHLEGON, LE CHEVAL. Il a este vng temps que les bestes parloyent : mais si le parler ne nous eust point este oste non plus qua vous, vous ne nous trouueriez pas si bestes que vous faictes.

STATIVS. Quest ce a dire cecy? Par la vertu bieu, mon cheual parle.

PHLEGON. Voire dea, ie parle, & pourquoy non? Entre vous hommes, pource que a vous seulz la parolle est demouree, & que nous poures bestes nauons point dintelligence entre nous, par cela que nous ne pouuons rien dire, vous scavez bien vsurper toute puissance sur nous, & non seulement dictes de nous tout ce quil vous

plait, mais auſſi vous montez ſur nous, vous nous picquez, vous nous battez : il fault que nous vous pourtions, que nous vous veſtions, que nous vous nourriſſions, & vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez. Dont vient cela? ceſt par faulte que nous ne parlons pas. Que ſi nous ſcauions parler & dire noz raiſons, vous eſtes tant humains (ou deuez eſtre) que apres nous auoir ouy, vous nous traicteriez aultrement, comme ie penſe.

STATIVS. Par la morbieu il ne fut oncques parle de choſe ſi eſtrange que ceſte cy. Bonnes gens, ie vous prie venez ouyr ceſte merueille , aultrement vous ne le croiryez pas. Par le ſambieu mon cheual parle.

ARDELIO. Qui a il la, que tant de gens y accourrent, & ſaſſemblent en vng troupeau? Il me fault veoir que ceſt.

STATIVS. Ardelio, tu ne ſcay pas, par le corbieu mon cheual parle.

ARDELIO. Diz tu? voyla grand merueille. Et que dict il ?

STATIVS. Ie ne ſcay : car ie ſuis tant eſtonne douyr ſortir parolles dune telle bouche, que ie nentends point a ce quil dict.

ARDELIO. Metz pied a terre, & leſcoutons vng petit raiſonner. Retirez-vous meſſieurs ſil vous plait, faictes place, vous verrez auſſi bien de loing que de pres.

STATIVS. Or ca, que veulx tu dire belle beſte, par tes parolles ?

PHLEGON. Gens de bien, puis quil a pleu au bon Mercure de mauoir reſtitue le parler, & que vous en

voz affaires prenez bien tant de loyfir de vouloir efcouter la caufe dung poure animau que ie fuis, vous deuez fcauoir que ceftuy mon palefrenier me faict toutes les rudeffes quil peult, & non feulement il me bat, il me picque, il me laiffe mourir de fain, Mais.

STATIVS. Ie te laiffe mourir de fain?

PHLEGON. Voire, tu me laiffes mourir de fain.

STATIVS. Par la morbieu vous mentez, & fi vous le voulez fouftenir, ie vous couperay la gorge.

ARDELIO. Non ferez dea, feriez vous bien fi hardy, de tuer vng cheual qui fcait parler? Il eft pour faire vng prefent au roy Ptolomee le plus exquis quon vift iamais. Et fi vous aduertiz bien que tout le trefor de Crefus ne le pourroit pas payer. Pource aduifez bien que vous ferez, & ne le toufchez point, fi vous eftes fage.

STATIVS. Pourquoy dict il donc cequi neft pas vray?

PHLEGON. Te fouuient il point quant derniere-ment on tauoit baille de largent pour la defpence de quatre cheuaulx que nous fommes, que tu faifois ton compte ainfi. Vous auez force fein, & force paille, faictes grand chere, vous naurez que pour tant daueine le iour, la refte fera pour aller banqueter auec mamye.

STATIVS. Il teuft myeulx valu que tu neuffes iamais parle : ne te foucyes.

PHLEGON. Encores ne men chault il de tout cela : mais quand ie rencontre quelque iument au moys que nous fommes en amour (ce qui ne nous aduient quune foys lan) il ne me veult pas fouffrir monter fur elle, & toutesfoys ie le laiffe bien tant de foys le iour monter fur moy. Vous hommes voulez vng droict pour vous, &

vng aultre pour voz voifins. Vous eftes bien contens dauoir tous voz plaifirs naturelz : mais vous ne les voulez pas laiffer prendre aux aultres, & mefmement a nous poures beftes. Combien de foys tay ie veu amener des garfes en leftable pour coucher auec toy ? Combien de foys ma il fallu eftre tefmoing de ton beau gouuernement ? Ie ne te vouldrois pas requerir que tu me laiffaffes ainfi amener des iuments en leftable pour moy, comme tu amaines des garfes pour toy : Mais quant nous allons aux champs, tu le me pourrois bien laiffer faire en la faifon, a tout le moins vng petit coup. Il y a fix ans quil me cheuauche : & fi ne ma pas encores laiffe faire cela vne poure foys.

ARDELIO. Par dieu tu as raifon, mon amy, tu es le plus gentil cheual, & la plus noble befte, que ie veiz iamais. Touche la, iay vne Iument, qui eft a ton commandement, ie la te prefteray voluntiers, pour ce que tu es bon compaignon, & que tu le vaulx. tu en feras ton plaifir. Et de ma part, ie ferois trefaife, & ioyeulx fi ie pouuois auoir de ta femence, quant ce ne feroit ia que pour dire, voyla de la rache du cheual qui parloit.

STATIVS. Par le corbieu ie vous en garderay bien, puis que vous vous eftes mefle de parler fi auant. Sus fus, allons, & vous deliberez de trotter hardiment, & ne faictes point la befte fi vous eftes fage, que ie ne vous auance bien de ce bafton.

ARDELIO. Adieu adieu compagnon, te voyla bien peneux de ce que ton cheual a fi bien parle a toy.

STATIVS. Par la vertubieu ie laccouftreray bien fi ie puis eftre a leftable, quelque parleur quil foit.

ARDELIO. Or iamais ie neuſſe creu qung cheual euſt parle, ſi ie ne leuſſe veu & ouy. voyla vng cheual qui vault cent millions deſcuz. Cent millions deſcuz? On ne le ſcauroit trop eſtimer. Ie men voys comter le cas a maiſtre Cerdonius, lequel ne loblira pas en ces annalles.

MERCVRE. Voyla deſia quelque choſe de nouueau pour le moins, ie ſuis bien ayſe quil y auoit belle cõmpaignie de gens, dieu mercy, qui ont ouy et veu le cas. Le bruit en ſera tantoſt par la ville, quelcun le mettra par eſcript, & par aduenture quil y adiouſtera du ſien pour enrichir le compte. Ie ſuis aſſeure que ien trouueray tantoſt la copie a vendre vers ces libraires. Ce pendant quil viendra quelques aultres nouuelles, ie men voys faire mes commiſſions, & ſpecialement chercher la trompette de la ville, pour faire crier ſil y a perſonne qui ayt point trouue ce diable de liure.





DIALOGVE IIII

—

DE DEUX CHIENS,

Hylactor & Pamphagus.

SIL plaifoit a Anubis, que ie peuffe trouuer vng chien lequel fceut parler, entendre, & tenir propos comme ie fay, que ie feroye ayfe? Car ie ne me veulx pas auancer de parler, que ce ne foit a mon femblable. Et toutesfois ie fuis bien affeure, que fi ie vouloye dire la moindre parolle deuant les hommes, que ie feroye le plus heureux chien, qui fut iamais. Ie ne fcay prince ne roy en ce monde, qui fut digne de mauoir, veu lestime que lon pourroit faire de moy. Se ien auoye tant feulement dict autant que ien vien de dire, en quelque compagnie de gens, le bruyt en feroit defia iusques aux Indes. Et diroit lon partout. Il y a en vng tel lieu vng chien qui parle. On viendroit de tous les quartiers du monde, la ou ie feroye, & bailleroit lon de largent pour me veoir & ouyr parler. Et encores ceulx qui mauroyent veu, & ouy, gaigneroyent fouuent leur efcot a

2..

racompter aux eſtrangers, & aux pays loingtains de ma facon, & de mes propos. Ie ne penſe pas que lon ayt veu choſe plus merueilleuſe, plus exquiſe, ne plus delectable. Si me garderay ie bien toutesfoys de rien dire deuant les hommes, que ie naye trouue premierement quelque chien qui parle comme moy, car il n'eſt pas poſſible, quil nen y ayt encores quelcun au monde. ie ſcay bien quil ne me ſcauroit eſchapper ſi petit mot, que incontinent ilz ne courruſſent tous a moy, pour en ouyr dauantage : & peult eſtre que a ceſte cauſe, ilz me vouldroyent adorer en Grece, ainſi que lon a faict Anubis en Egypte, tant ſont les humains curieux de noueaute. Or, encores nay ie rien dict, & ne diray entre les hommes, que ie naye trouue quelque chien qui ayt parle a moy. Toutesfoys que ceſt vne grand peine de ſe taire, meſmement a ceulx qui ont beaucoup de choſes a dire, comme moy. Mais voicy que ie fay quant ie me trouue ſeulet, & que ie voy que perſonne ne me peult ouyr : ie me prends a dire a par moy tout ce que iay ſur le cueur, & vuyde ainſi mon flux de ventre, ie vous dy de langue, ſans que le monde en ſoit abreuue. Et, bien ſouuent en allant par les rues a lheure que tout le monde eſt couche, iappelle pour mon paſſetemps quelcun de noz voiſins par ſon nom, & luy fay mettre la teſte a la feneſtre, & crier vne heure, Qui eſt la? Apres quil a prou crye, & que perſonne ne luy reſpond, il ſe colere, & moy de rire. Et quant les bons compagnons de chiens ſaſſemblent pour aller battre le paue, ie my trouue voulentiers, affin que ie parle librement entre eulx pour veoir ſi ien trouueray point qui entende & parle comme

moy, car ce me feroit vne grande confolation, & la chofe que plus ie defire en ce monde. Or quand nous iouons enfemble, & nous mordons lung lautre, ie leur dy toufiours quelque chofe en loreille, les appelant par leurs noms & furnoms, en leur demandant filz parlent point. de laquelle chofe ilz font auffi eftonnez que fi cornes leur venoyent : Car voyans cela, ilz ne fcauent que penfer, fi ie fuis homme defguife en chien, ou chien qui parle. Et afin que ie die toufiours quelque chofe, & que ie ne demeure fans parler, ie me prens a crier, au meurtre, bonnes gens, au meurtre. Adonc tous les voifins fefueillent, & fe mettent aux feneftres. Mais quand ilz voyent que ce neft que mocquerie, ilz fen retournent coucher. Cela faict, ie paffe en vne aultre rue, & crye tant que ie puis : aux larrons aux larrons : les boutiques font ouuertes. Ce pendant quilz fe lieuent, ie men voys plus auant, & quand iay paffe vng coing de rue, ie commence a crier, au feu, au feu : le feu eft en voftre maifon. Incontinent vous les verriez tous faillir en place les vngs en chemifes, les aultres tous nudz, les femmes toutes defcheuelees, cryans : ou eft ce? ou eft ce? Et quant ilz ont prou efte en cefte fueur, & quilz ont bien cherche & regarde partout, ilz trouuent a la fin que ce neft rien, dont fen retournent acheuer leurs befongnes, & dormir feurement. Puis quant iay bien faict toutes les follies de mes nuictz attiques. iufques au chapitre. Qui funt leues & importuni loquutores, pour mieulx paffer le demourant de mes phantafies, vng peu deuant que le iour vienne, ie me tranfporte au parc de noz ouailles, faire le loup en la paille : ou ie men voys defra-

ciner quelque arbre mal plante : ou brouiller & mesler les filetz de ces pescheurs : ou mettre des os & des pierres au lieu du tresor que Pygargus lusurier a cache en son champ : ou ie voys pisser aux potz du potier, & chier en ses beaulx vases. Et si daduenture ie rencontre le guet, ien mors trois ou quatre pour mon plaisir, & puis ie men fuy tant que ie puis, cryant, qui me pourra prendre, si me prenne. Mais quoy quil en soit, si suis ie bien marry que ie ne trouue quelque compaignon lequel sache aussi parler. Toutesfoys si ay ie bonne esperance den trouuer, ou il nen y aura point au monde. Voyla Gargilius auec tous ses chiens qui sen va a la chasse, ie men voy esbattre auec eulx, affin de scauoir sil en y a point en la compaignie quelcun qui parle. Dieu gard les compaignons, dieu gard espagnol mon amy. dieu gard mon compagnon leurier. Ouy dea, ilz sont tous muetz : au diable le mot que lon scauroit auoir deulx. Nest ce pas pitie? Puis que ainsi est que ie nen trouue pas vng qui me puisse respondre, ie vouldrois scauoir quelque poison ou herbe qui me feist perdre la parolle, & me rendist aussi bien muet quilz sont. Ie seroye bien plus heureux que de languir ainsi du miserable desir que iay de parler & ne trouuer oreilles commodes pour ce faire, telles que ie les desire. Et toy compaignon, ne scaurois tu rien dire? Parlez a des bestes. Dy he matin, parles tu point?

PAMPHAGVS. Qui appelles tu matin? Matin toy mesmes.

HYLACTOR. He mon compagnon, mon amy pardonne moy, sil te plait, & maccolle, ie te prie. Tu es

celuy que iay le plus defire & cherche en ce monde. Et voyla vng fault pour lamour de Diane, qui ma rendu tant heureux en cefte chaffe, que ie y ay trouue ce que ie cherchoye. En voyla encores vng autre pour toy gentil Anubis. Et ceftuy la pour Cerberus, qui garde les enfers. Dy moy ton nom fil te plait?

PAMPHAGVS. Pamphagus.

HYLACTOR. Eft ce toy, Pamphagus mon coufin, mon amy? Tu cognois donc bien Hylactor.

PAMPHAGVS. Voire dea, ie cognois bien Hylactor. ou eft il?

HYLACTOR. Ceft moy.

PAMPHAGVS. Par ta foy? Pardonne moy Hylactor mon amy, ie ne te pouuoye recognoiftre, car tu as vne oreille couppee, & ie ne fcay quelle cicatrice au front, que tu ne foulois pas auoir. dont teft venu cela?

HYLACTOR. Ne ten enquiers plus auant, ie te prie, la chofe ne vauldroit pas le racompter, parlons dautre matiere. Ou as tu efte, & quas tu faict depuis que nous perdifmes noftre bon maiftre Acteon?

PAMPHAGVS. Ha, le grand malheur, tu me renouuelles mes douleurs. O que ie perdiz beaucoup en fa mort, Hylactor mon amy : Car ie faifoye grand chere lors, ou maintenant ie meurs de fain.

HYLACTOR. Par mon ferment nous auions bon temps, quand ie y penfe. Ceftoit vng homme de bien que Acteon, & vray gentilhomme, car il aymoit bien les chiens. On neuft ofe frapper le moindre de nous, quoy quil euft faict. Et auec cela que nous eftions bien traictez, tout ce que nous pouuions prendre, feuft en la

cuisine, au gardemanger, ou ailleurs, estoit nostre, sans que personne eust este si hardy de nous battre ou toucher. Car il lauoit ainsi ordonne, pour nous nourrir plus liberalement.

PAMPHAGVS. Helas, il est vray. Le maistre que ie sers maintenant, nest pas tel, il sen fault beaucoup : car il ne tient compte de nous, ny ses gens ne nous baillent rien a manger la plusspart du temps : & toutes les foys que lon nous trouue en la cuysine, on nous hue, on nous hare, on nous menace, on nous chasse, on nous bat tellement que nous sommes plus murdris & deschirez de coups, que vieulx coquins.

HYLACTOR. Voyla ce que cest, Pamphagus mon amy, il fault prendre en pacience. Le meilleur remede que ie sache pour les douleurs presentes, cest doublier les ioyes passees en esperance de mieulx auoir. Ainsi que au contraire, le souuenir des maulx passez sans crainte diceulx, ny de pis, faict trouuer les biens presens bien meilleurs, & beaucoup plus doulx. Or, scais tu que nous ferons Pamphagus mon cousin ? Laissons leur courre le lieure, & nous escartons toy & moy pour deuiser vng petit plus a loisir.

PAMPHAGVS. Ien suis content, mais il ne nous fault gueres demourer.

HYLACTOR. Tant peu que tu vouldras, peut estre que nous ne nous reuerrons de long temps. Ie feray bien ayse de te dire plusieurs choses, & den entendre aussi de toy. Nous voicy bien. Ilz ne nous scauroient veoir en ce petit boscage. Et puis leur gibbier ne sadresse pas pardeca. Ce pendant ie te demanderoye voluntiers

ſi tu ſcays point la cauſe pourquoy toy & moy parlons, & tous les autres chiens ſont muetz, Car ie nen trouuay iamais qui me ſceuſt rien dire fors que toy, & ſi en ay beaucoup veu en mon temps.

PAMPHAGVS. Nen ſcais tu rien? Ie te la voys dire. Te ſouuient il bien quand noz compagnons Melancheres, Theridamas, & Oreſitrophus faillirent ſus Acteon leur bon maiſtre, & le noſtre, lequel Diane auoit nouuellement transforme en ſerf, & que nous autres accourruſmes, & luy baillaſmes tant de coups de dentz, quil mourut en la place? Tu dois ſcauoir (comme iay depuis veu en ie ne ſcay quel liure qui eſt en noſtre maiſon).

HYLACTOR. Comment? tu ſcais donc bien lire. ou as tu apprins cela?

PAMPHAGVS. Ie le te diray apres: mais eſcoute cecy premierement. Tu doys entendre que quand vng chaſcun de nous faiſoit ſes effortz de le mordre, daduenture ie le mordiz en la langue, laquelle il tiroit hors la bouche, ſi bien que ien emportay vne bonne piece que iauallay. Or dict le compte, que cela fut cauſe de me faire parler. il ny a rien ſi vray: car auſſi Diane le le vouloit. Mais pource que ie nay point encores parle deuant les hommes, on cuyde que ce ne ſoit qu'une fable: touteffois, ſi eſt on touſiours apres pour trouuer les chiens qui mangerent de la langue Dacteon ſerf. Car le liure dict quil y en euſt deux, dont ien ſuis lung.

HYLACTOR. Corbieu ie ſuis donc lautre: car iay ſouuenance que ie mangeay vng bon loppin de ſa langue. Mais ie neuſſe iamais penſe que la parolle me fuſt venue a cauſe de cela.

PAMPHAGVS. Ie tasseure ,Hylactor mon amy, quil est ainsi que ie le te dy: car ie lay veu en escript.

HYLACTOR. Tu es bien heureux de te cognoistre ainsi aux liures, ou lon voit tant de bonnes choses. Que cest vng beau passetemps, ie vouldroye que Diane meust faict la grace den scauoir autant que toy.

PAMPHAGVS. Et ie vouldroye bien que ie nen sceusse ia tant, car dequoy sert cela a vng chien, ny le parler auec? Vng chien ne doibt autre chose scauoir, sinon abayer aux estrangers, seruir de garde a la maison, flatter les domestiques, aller a la chasse, courir le lieure, & le prendre, ronger les os, lescher la vaisselle, & suiure son maistre.

HYLACTOR. Il est vray : mais, toutesfoys si faict il bon scauoir quelque chose dauantage : car on ne scait ou lon se trouue. Comment? tu nas donc point encores donne a entendre aux gens, que tu scais parler?

PAMPHAGVS Non.

HYLACTOR. Et pourquoy?

PAMPHAGVS. Pource quil ne men chault : car iayme mieulx me taire.

HYLACTOR. Toutesfoys si tu voulois dire quelque chose deuant les hommes, tu scais bien que les gens de la ville non seulement te iroyent escouter, sesmerueillans, & prenans plaisir a te ouyr : Mais aussi ceulx de tout le pays a lenuiron, voire de tous costez du monde viendroyent a toy, pour te veoir, & ouyr parler. Nestimes tu rien veoir a lentour de toy dix millions doreilles qui tescoutent, & autant dyeulx qui te regardent en face?

PAMPHAGVS. Ie scay bien tout cela. Mais quel

prouffit men viendroit daduantage? Ie nayme point la gloire de caufer, affin que ie le te dye : car auec ce que ce me feroit vne peine, il ny auroit fi petit coquin a qui il ne me faillift tenir propos, & rendre raifon. On me tiendroit en chambre, ie le fcay bien, on me froteroit, on me pigneroit, on maccouftreroit, on madoreroit, on me dorereoit, on me dorelotteroit, Bref, ie fuis bien affeure que lon me vouldroit faire viure aultrement que le naturel dung chien ne requiert. Mais.

HYLACTOR. Et bien, ferois tu pas content de viure vng petit a la facon des hommes?

PAMPHAGVS. A la facon des hommes? Ie te iure par les trois teftes de Cerberus, que iayme mieulx eftre toufiours ce que ie fuys, que plus auant reffembler les hommes, en leur miferable facon de viure, quand ne feroit ia que pour le trop parler dont il me fauldroit vfer auec eulx.

HYLACTOR. Ie ne fuis pas de ton opinion. Vray eft que ie nay point encores parle deuant eulx. Mais fans cela que iauoye en phantafie de trouuer premierement quelque compagnon qui fceut parler comme nous, ie neuffe pas tant mis a leur dire quelque chofe : car ien viuroye mieux, plus honnorablement, & magnifiquement. Ma parolle feroit preferee a celle de tous les hommes, quoy que ie diffe : Car incontinent que iouuriroye la bouche pour parler, lon feroit faire filence pour mefcouter. Ne fcay ie pas bien que ceft que des hommes? Ilz fe fafchent voulentiers des chofes prefentes, accouftumees, familieres, & certaines, & ayment toufiours mieulx les abfentes, nouuelles, eftrangeres, &

impoffibles. Et font fi fottement curieux, qu'il ne fauldroit qune petite plume qui fefleuaft de terre le moins du monde pour les amufer tous quantz quilz font.

PAMPHAGVS. Il ny a rien fi vray, que les hommes fe fafchent douyr parler lung lautre, & vouldroyent bien ouyr quelque chofe dailleurs que deulx mefmes. Mais confiderez auffi, qua la longue il leur ennuiroit de te ouyr caufer. Vng prefent neft iamais fi beau ne fi plaifant qua lheure quon le prefente, & que auec belles parolles on le faict trouuer bon. On na iamais tant de plaifir auec Lycifca que la premiere foys que lon la couure. Vng collier neft iamais fi neuf, que le premier iour quon le mect : Car le temps enuieillit toutes chofes, & leur faict perdre la grace de nouueaute. Aurait lon prou ouy parler les chiens, on vouldroit ouyr parler les chatz, les beufs, les cheures, les ouailles, les afnes, les porceaulx, les pulces, les oyfeaulx, les poiffons, & tous aultres animaulx. Et puis quauroit lon dauantage quand tout feroit dict? Si tu confideres bien, il vault mieulx que tu foys encores a parler, que fi tu euffe defia tout dict.

HYLACTOR. Or ie ne men pourrois pas tenir longuement.

PAMPHAGVS. Ie men rapporte a toy, on te aura en fort grand admiration pour vng temps, on te prifera beaucoup, tu mengeras de bons morceaulx, tu feras bien feruy de tout, excepte que lon ne te dira pas, duquel voulez vous? car tu ne boys point de vin, comme ie croy : au refte, tu auras tout ce que tu demanderas : Mais tu ne feras pas en telle liberte que tu defireroys : Car bien fouuent il te fauldra parler a lheure que tu

vouldrois dormir, & prendre ton repos. Et puis ie ne fcay fi a la fin on ne fe fafchera point de toy. Or il eft temps de nous retirer pardeuers noz gens, allons nous en a eulx : mais il fault faire femblant dauoir bien couru & trauaille, & deftre hors daleine.

HYLACTOR. Queft ce que ie voy la au chemin?

PAMPHAGVS. Ceft vng paquet de lettres, qui eft tumbe a quelcun.

HYLACTOR. Ie te prie defplie le, & regarde veoir que ceft, puis que tu fcais bien lire?

PAMPHAGVS. Aux antipodes fuperieurs.

HYLACTOR. Aux antipodes fuperieurs? ie croy quil y aura quelque chofe de nouueau.

PAMPHAGVS. Les Antipodes inferieurs, aux Antipodes fuperieurs.

HYLACTOR. Mon dieu, quelles viennent de bien loing.

PAMPHAGVS. Meffieurs les Antipodes, par le defir que nous auons de humainement conuerfer auec vous, a celle fin dapprendre de voz bonnes facons de viure, & vous communiquer des noftres, fuyuans le confeil des aftres, auions faict paffer par le Centre de la terre aulcuns de noz gens pour aller par deuers vous : mais vous ayans aperceu cela, leur auez eftouppe le trou de voftre cofte, de forte, quil faut quilz demeurent aux entrailles de la terre. Or nous vous prions que voftre bon plaifir foit leur donner paffage : autrement nous vous en ferons fortir pardela de tant de coftez, & en fi grande abundance, que vous ne fcaurez au quel courir : Tellement, que ce que lon vous prie faire de grace & amour,

ferez contrains fouffrir par force, a voftre grande honte & confufion. Et Adieu foyez. Voz bons amys les Antipodes inferieurs. Voyla bien des nouuelles.

HYLACTOR. Ceft mon, & merueilleufes.

PAMPHAGVS. Efcoute, on me hufche, il men fault aller, nous lirons le demeurant des lettres vne aultre foys.

HYLACTOR. Mais ou eft ce que tu les mettras? Cache les la en quelque trou de cefte pyramide, & les couure dune pierre, on ne les trouuera iamais, & puis au iourdhuy a quelque heure fi nous fommes de loyfir, ou demain qui eft le iour des Saturnalles, nous les viendrons acheuer de lire : car iefpere quil y aura quelques bonnes nouuelles, auffi bien te veulx ie apprendre plufieurs belles fables, que iay ouy racompter autrefoys : comme la fable de Prometheus, la fable du grand Hercules de Lybie, la fable du iugement de Paris, la fable de Saphon, la fable de Erus qui reuefquit, & la chanfon de Ricochet, fi daduenture tu ne la fcaiz.

PAMPHAGVS. Tu men bailles bien. ie fuis tout berfe de telles matieres. Haftons nous, ie te prie, & nous taifons, que noz gens qui font icy pres, ne nous oyent parler.

HYLACTOR. Ie ne parleray donc mefhuy? Si feray par Diane, fi ie puis eftre en noftre maifon : car ie ne men pourroie plus tenir. Adieu donc.

PAMPHAGVS. Et nonblie pas de bien ouurir la bouche, & tirer la langue, affin de faire les mines dauoir bien couru.

PAMPHAGVS. Ce follaftre Hylactor ne fe pourra



tenir de parler, affin que le monde parle auſſi de luy. Il ne ſcauroit dire ſi peu de parolles quil naſſembliſt tantoſt beaucoup de gens, & que le bruit nen coure incontinent par toute la ville, tant ſont les hommes curieux, & deuiſans voluntiers des choſes nouuelles & eſtrangeres.

Fin du preſent Liure intitule Cymbalum Mũdi, en Francoys Imprime nouuellement a Paris pour Iehan morin Libraire demourant audict lieu en la rue Sainct Iacques a Lenſeigne du croyſſant.

M. D. XXXVII.





COMMENTAIRE

TITRE : *Cymbalum mundi.*

Ce titre ſingulier, que La Croix Du Maine a traduit par *Clochette du monde*, eſt ainſi expliqué par Proſper Marchand : « Peut-être l'auteur manquoit-il d'expreſſions françoiſes aſſez énergiques pour faire ſentir auſſi fortement qu'il l'auroit ſouhaité que le but de ſon ouvrage n'étoit que de ſe moquer indifféremment de tout le monde, & qu'il a eu recours au latin pour exprimer par les mots de *Cymbalum mundi* ce que nous exprimerions très-bien en françois par la *Tympaniſation du monde* » (1). — On ſe rendra de préférence aux raiſons d'Eloi Johanneau (2) : « C'eſt le nom de Thomas que prend l'auteur de cet ouvrage (dans la Dédicace) qui m'a fait connaître l'origine & la ſignification du titre *Cymbalum mundi*... Ayant remarqué que l'apôtre *Thomas* était ſurnommé *Didyme*, ainſi que le dit l'Evangile de saint Jean, chap. II, v. 16... & qu'il y avait un grammairien célèbre d'Alexandrie, du même nom de Didyme, qu'on ſurnommait *Cymbalum mundi*, à cauſe du bruit qu'il faiſait par ſes nombreux ouvrages, qu'on diſait monter juſqu'à 3,500, j'ai penſé que c'eſt parce que Des Periers prend le nom de Thomas, que c'eſt parce qu'il fait l'incrédule comme cet apôtre... qu'il lui a donné le titre de *Cymbalum mundi*, la cymbale retentiſſante du monde, *æs ſonans*

(1) Lettre cit. I.
(2) Lettre à M. de Schonen.

Periers & restée inaperçue jusqu'alors, malgré sa transparence, a beaucoup plus fait que tous ses devanciers pour l'intelligence du *Cymbalum mundi :* « En faisant attention au nom de *Thomas*, j'ai deviné que *du Clevier* était l'anagramme d'*incrédule*, & *Tryocan* celle de *croyant*, épithètes qui conviennent très-bien, la première à *Thomas* l'incrédule, qui ne voulut pas croire que Jésus-Christ était ressuscité ; la deuxième à Pierre, le chef des croyants, qui, après l'avoir renié à la passion, le confessa après la résurrection, & au vicaire de saint Pierre, au pape. » Il s'en faut d'une lettre, il est vrai : *v* pour *n*; mais, outre que c'est une licence permise dans l'anagramme, l'altération du mot aura eu très-probablement pour but principal de dépister les *Sorbonnastres & chatz fourrez*, les bêtes noires de l'auteur & celles de Rabelais. L'arrêt du Parlement prouve que, s'ils n'ont rien vu *ici*, le surplus suffisait pour les mettre en branle. — Johanneau lut sa lettre à Ch. Nodier en 1829, & celui-ci publia l'explication de Johanneau dans son art. sur *Bonaventure Desperriers*, (*Revue des Deux-Mondes* — octobre 1839), en la revendiquant pour lui-même d'un air de persiflage, avec plus d'esprit que de vraisemblance, & déclarant que « cette petite découverte... avoit comblé son esprit d'une douce satisfaction à l'âge de quinze ans. » On n'en a pas moins continué à regarder Johanneau comme le véritable « OEdipe de l'énigme. » selon son expression ; énigme dont l'éclaircissement — & Nodier le savait bien — avait ici une importance capitale, puisqu'il jette un jour décisif sur l'idée-mère du *Cymbalum mundi*.

« Ce qui aura engagé des Periers à faire du titre d'*incrédule* qu'il prend, le nom de *du Clevier*, plutôt que tout autre nom qu'il aurait pu composer avec les lettres... c'est peut-être parce que Clément Marot, son ami, l'était aussi d'Etienne *Clavier*, secrétaire du roi & de la reine de Navarre ; Marot ayant été mis, en 1531, en prison pour avoir mangé de la chair en carême... Clavier vint au Parlement cautionner... ce poëte. » (El. Joh.)

Il n'y aurait là rien d'invraisemblable ; car plus loin (Dial. III) il est fait allusion, sous le nom de Cupido, aux poésies mêmes de Marot, qui avait écrit le *Temple de Cupido*, & dont Bonaventure

a imité par badinage, en ce Dialogue, certains couplets de chanſons.

IBID. — *Il y a huyſt ans ou enuiron.* — L'hypothèſe de la compoſition primitive du *Cymbalum* en latin étant rejetée, on peut regarder la mention qui précède comme une ſimple fantaiſie, ou bien y voir l'indice de l'époque à laquelle des Periers conçut le projet de ſon livre, ce qui nous reporterait vers 1528. Mais il eſt peu probable qu'alors il eût adopté les idées de ceux qu'on nommait *libertins* — nous dirions *libres penſeurs* — & il devait être encore en communion de penſées avec les *Réformateurs*, ſi ouvertement raillés par lui en 1537.

IBID. — *En vne vieille Librairie dung Monaſtere qui eſt aupres de la cite de dabas.* — Des Periers ſuit la donnée de ſa fiction en ſuppoſant que le *Cymbalum* en latin était dans cette vieille bibliothèque. Quant au monaſtère, on peut croire que c'était celui de l'*Iſle-Barbe*, qui eſt auprès & en amont de Lyon, ſur la Saône : Lyon étant *en aval*, ce nom de *cité de dabas* lui convient parfaitement. Ce qui le confirme, ſelon Johanneau, c'eſt : 1° la relation que des Periers a écrite en vers *du Voyage de Lyon à Notre-Dame-de-l'Iſle* (*Barbe*), 1539; 2° que dans le premier Dialogue il fait paſſer Mercure par la rue des Orfevres & par la rue des Merciers, qui ſont deux rues de la ville de Lyon, & le fait deſcendre dans le cabaret du *Charbon blanc*, qui a donné ſon nom à une rue de la même ville. « *Dabas* doit être pour *d'à bas ;* on a dit & écrit *abas* en un ſeul mot, pour *à bas*, en eſpagnol *abaxo*, en italien *abbaſſo*, & même *dabbaſſo*, en bas, au-deſſous, en deſcendant, comme *à val* pour *aval ;* de plus, c'eſt ainſi qu'on lit *çabas* en un ſeul mot dans le premier Dialogue (p. 4) : « Quelque ceincture a la nouuelle facon, ſil en y avoit point *çabas* (1). » C'eſt ainſi que Voltaire a dit : « Les trois gueules du chien de *là-bas*,

(1) On disait *ça hault, ça sus* [v. le sonnet en tête des *Marguerites de la Marguerite des princesses*, de la reine de Navarre, 1547] et *ça bas*, comme dans la *Bergerie* de la *Comédie de la Nativité* [même recueil]. Mais Johanneau se trompe en lisant *çabas* en un seul mot dans le *Cymbalum*. Cela n'infirme d'ailleurs en rien la portée de sa note.

pour *de l'enfer.* » — Tout confirme cette interprétation, & la *cité de dabas*, comme l'*Athenes* du premier Dialogue, eſt certainement la ville de Lyon, ſéjour habituel de l'auteur.

IBID. — *Morbieu, Sambieu, Ie puiſſe mourir.* — Mercure & ſes interlocuteurs aſſaiſonneut tous leurs propos de ces *juremens*, qui ſcandaliſaient fort le puritaniſme des proteſtants rigides. On remarquera que le plus ſouvent le ſens de chaque ſerment s'accorde avec le ſens du paſſage où il eſt employé, & que *ſambieu, corbieu, morbieu*, &c., font alluſion ironiquement aux myſtères & aux cérémonies du Chriſtianiſme, où il eſt queſtion du *Sang de Dieu*, du *Corps de Dieu*, de la *Mort de Dieu*, &c. Ce ne fut pas un des moindres ſujets d'horreur des Calvin & des Henri Eſtienne pour « ce miſérable Bonaventure. »

P. 2. — *Pour vin de Phalerne, iay mis vin de Beaulne. Iay auſſi voulu adiouſter a Proteus maiſtre Gonin.* — Ce *maiſtre Gonin*, dont le nom eſt devenu une appellation proverbiale, pour déſigner un maître fripon ou eſcamoteur, était un bateleur, charlatan & myſtificateur célèbre qui réjouiſſait de ſes tours la Cour de François Ier. — « Notez que ſous le nom de ce prétendu vin de Beaune ou de Falerne, l'auteur entend non-ſeulement le nectar des dieux, mais celui de la ſainte Cène; que ſous le nom de Protée ou de maître Gonin, il entend le prêtre catholique qui change en Dieu le pain & le vin au ſacrifice myſtique de la meſſe... Jugez maintenant s'il n'avait pas un puiſſant motif de déguiſer ſon nom, de ſuppoſer que ſon livre n'était qu'une *traduction* d'un ouvrage *ancien*, & de ſe couvrir du voile de l'allégorie. » (El. Joh.)

IBID. — *Soubz condition que tu te garderas den bailler aulcune copie;* &c. M. P. Lacroix veut abſolument que le *Cymbalum mundi* ait été imprimé ſur une copie ſubreptice; il en donne pour preuves, & ce paſſage du Prologue, & la ſubſtitution d'une lettre dans la Dédicace : *du Clevier* pour du *Clenier*, où il voit une *faute d'impreſſion*. Proſper Marchand n'eſt pas tombé dans la première erreur (il a compris que la fiction continuait) & Eloi Johanneau, qui a découvert l'anagramme de *du Clevier* (*incrédule*), n'a pas perſiſté dans la ſeconde erreur; on conçoit fort bien, en effet, qu'un écrivain qui recourait au maſque de l'anagramme, là & ail-

leurs (comme on le verra plus loin), ait voulu ôter un prétexte à ſes ennemis par ce léger changement qui, ſans rendre l'allégorie impénétrable, empêchait la preuve complète & officielle du délit d'impiété.

IBID. — *Et a Dieu... auquel ie prie qu'il te tienne en ſa grace.*— Formule de politeſſe, mais formule défenſive auſſi, formule édifiante, qui n'annonce certes pas les railleries mordantes du mécréant Trigabus & du ſceptique Mercure, ce *fils de Dieu* accommodant qui s'écrie lui-même : *Ie reny Dieu!*

DIALOGUE I

P. 3. — *Mercure.* « *Mercure*, le meſſager des dieux, qui deſcend du ciel à *Athenes* pour y faire relier tout à neuf, de la part de Jupiter, le *Livre des Deſtinées*, eſt Jéſus-Chriſt, le meſſager, l'envoyé de Dieu, qui deſcend ſur la terre & qui va à Jéruſalem porter la loi nouvelle... y publier l'Evangile. — Jupiter, père de Mercure eſt Dieu, Ζεὺς πατήρ père de Jéſus-Chriſt... On lit dans les *Actes des Apôtres*, ch. IV, v. 10 & 11, que les habitants de Lyſtres prenaient saint Paul pour *Mercure* & saint Barnabé pour Jupiter. » (El. Joh.) Il rappelle encore ce paſſage de Celſe (*in. Orig., liv. VI, n. L. XXVIII*) : « Le poëte comique a écrit que Jupiter envoya Mercure aux Athéniens & aux Lacédémoniens : toi, chrétien, ne penſes-tu pas être plus ridicule, quand tu aſſures que le fils de Dieu a été envoyé aux Juifs! »

MM. Lacour & Lacroix reconnaiſſent également le Chriſt dans Mercure. Mais le deſſein véritable du Dial. I leur échappe. Johanneau n'y voit que la miſſion du Chriſt chez les Juifs; M. Lacour, le renverſement du paganiſme grec & latin. La Monnoye avait été plus perſpicace. (V. ci-après Dial. II.)

IBID. — *Byrphanes.* — La Monnoye & Johanneau veulent que « le nom grec de *Byrphanes*, compoſé de βυῤῥός pour πυῤῥός, roux, d'où *Burrhus*, *Byrrhus* & *Pyrrhus*, noms propres, & de Φαίνω briller, qui paraît roux, qui tire ſur le roux » ſoit le nom de Claude Rouſſelet, dont Séb. Gryphe imprima en 1537, à Lyon, les *Epigrammata varia*. M. Lacour obſerve qu'il n'y a aucune raiſon

de reconnaître là cet écrivain « ou le Roſſo, dit maître Roux, célèbre peintre employé par François Ier à Fontainebleau, ou encore cent écrivains ou artiſtes. » Mais n'ayant pas ſaiſi le deſſein de ce Dialogue, il ne donne aucune explication de ce nom ni du ſuivant. M. Lacroix dit que *Byrphanes* repréſente un voleur, ce qui n'apprend rien. Ceux qui ont cherché dans Byrphanes & Curtalius des *novateurs*, des ſectateurs de la Réforme, n'ont pu davantage s'expliquer la formation de ces deux noms. — Or, ainſi que le prouvent invinciblemeut, & l'attitude injurieuſe & hoſtile des deux perſonnages vis-à-vis de Mercure (Jéſus-Chriſt) *après qu'ils l'ont reconnu*, & le paſſage du Dial. III où on les ſignale comme enrôlant les gens au livre d'immortalité *pour certaine ſomme d'argent* (c'eſt-à-dire vendant des indulgences), Byrphanes & Curtalius ne ſont pas des *proteſtants*, comme le croit M. P. Lacroix qui voit dans le vol du livre de Jupiter par Byrphanes une alluſion à la Bible en français d'Olivetan; car les proteſtants n'avaient que le nom du Chriſt en bouche & le reſpect du Chriſt au cœur. Ce ſont des *catholiques*, des gens de l'Egliſe romaine, *beaux vendeurs de pardons*. Si l'on réfléchit maintenant aux menaces de ces hommes contre Mercure, que pour un peu ils dénonceraient, embaſtilleraient & livreraient aux mains de gens pires que « tous les diables d'enfer », on comprendra ce que ſignifie le mot πῦρ, feu, qui entre dans la compoſition du nom; c'eſt tout ſimplement le feu des bûchers, & cela indique chez un de nos deux *gallantz* une vraie mine d'inquiſiteur. Il eſt donc queſtion ici des premières entrepriſes du proteſtantiſme, & des premières luttes entre proteſtants & catholiques.

IBID. — *Curtalius*. — Même obſervation que ci-deſſus, pour l'opinion de La Monnoye & de Johanneau, qui voient ſous ce nom Benoît Symphorien Court ou Le Court, chanoine de Lyon, auteur de commentaires latins ſur le texte français des *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne (1535). Il ne s'agit pas plus de celui-ci, dont le nom en latin eſt *Curtius*, que d'Hilaire Courtois, d'Evreux, avocat au préſidial de Mantes, ou de tout autre perſonnage plus ou moins obſcur, ſans rapport avec l'objet du livre. Dans la clef, très-courte & preſque inſignifiante, du *Cymbalum mundi*, publiée

dans la 2[me] férie du *Bulletin du Bibliophile* de Techener, on fe demande fi l'auteur « a eu en vue les gens de robe. » M. Lacroix déclare que pour lui *Curtalius* eft un courtifan ; il ne donne pas fes raifons, & l'on ne voit guère où cela nous mènerait. J'eftime que ce nom indique un fuppôt d'Eglife, & les fources diverfes auxquelles je me fuis reporté fourniffent toutes un fens qui s'accorde avec le caractère de ce compagnon de Byrphanes.

1° Le nom de *Courtaut* fe difait d'un cheval auquel on avait coupé la queue & les crins. *Curtalius* peut donc fignifier *court* (*de cheveux*) & défignerait un individu tonfuré, prètre ou moine. C'eft le cas de rappeler un vers d'Horace où le mot *Curtatus* eft pris dans un fens analogue (Liv. I des Epîtres, Ep. I.) :

« *Si* curtatus *inæquali tonfore* capillos. »

Ajoutons comme rapprochement que le mot *courtibault*, employé par Rabelais, était celui d'une dalmatique *courte* pour dire la meffe.

2° Conftamment, au moyen-âge, dans les chartes des Eglifes & des Abbayes, le mot de baffe latinité *cortis, curtis*, revient pour défigner les enclos, *courtils*, fermes et tous biens-fonds attenant au domaine principal ou en dépendant. — *Courtil* eft né du diminutif *curtile, curtillum*. Quelquefois même on difait *curtis monafterii*, pour *claufura*, l'enceinte du monaftère. Du Cange cite une vieille formule : « *In* curtibus, *vel villis*. » Entre nombre d'exemples qu'il rapporte dans fon *Gloffaire*, en voici un tiré d'une charte eccléfiaftique : « *Monachi S. Albini & Canonici S. Licinii habelant... 2 Ecclefias, & 2* Curtes *ad illas pertinentes*. » Or, les poffeffeurs ou tenanciers de ces domaines ruraux fe nommaient *Curtarii :* « Curtarii, curtium *poffeffores, vel tenentes*. » — Une autre charte, citée par Du Cange, porte : « *Aream & vineas in Scriezefeim, cum hobariis atque* curtariis, *præter ea quæ in fervitio habuerunt, fub annua penfione jure hæreditario contradidi*. »

Curtarius & *Curtalius* fe reffemblent tellement, qu'on peut voir fans difficulté, dans le perfonnage du Dialogue I, le poffeffeur d'un fief ou d'un *bénéfice*, un tenancier ou un vaffal d'Eglife. Notons encore que le mot *Cortis, curtis*, défignait auffi une cour, ou

comme on disait en vieux français une *court* de justice (Nicot); ce qui donnerait au mot *Curtalius* le sens de procureur ou d'officier de justice. Or, on sait que l'Eglise avait ses *justices*.

3° Enfin on peut tirer *Curtalius* de *Curtalinus* (pour *cohortalinus*). Là encore, il ne s'en faut que d'une lettre. Du Cange dit : « *Cohortales, cohortalini,* curtalini, *dicti primum Officiales Præfecti prætorio... Postmodum Rectorum provinciarum Officiales ita appellati : Apparitores cohortales... cohortalini.* » Ces officiers du prétoire, ces appariteurs, ont bien pu prêter leur nom au farouche *Curtalius* qui, comme un estafier, homme de main forte, prévòt d'Eglise ou de Justice, malmène si rudement Mercure, le dénonce comme voleur d'*images* au papelard & doucereux Byrphanes, & le menace de l'appréhender au corps pour le jeter en un cul de basse-fosse : « en lieu où vous ne verres voz piedz de troys moys. » Eu égard au caractère de ce brutal, j'adopterais de préférence cette explication, s'il n'était nàturel de penser que des Periers, à la recherche d'un nom cadrant avec son dessein, a pu fort bien, avec son érudition ordinaire & son esprit ingénieux, songer lui-même aux sens différents, mais ici facilement reliés entre eux, du mot qu'il forgeait.

La nuance que j'établis entre *Curtalius* & *Byrphanes*, & qui ressort du texte, s'accorderait avec la différence de costume qui existait entre le *Curtalinus*, le soldat, l'homme d'action vètu de la chlamyde « *Chlamys, autem propria erat militum* » (Du Cange), & ceux qui portaient le sayon ou le pallium. Au mot *Cohortales*, je relève cette citation dans le glossaire de Du Cange : « *Nos adeant & revisant conservuli & compallidi nostri, non vestibus pictis superbi, sed horrentibus ciliciis humiles, nec chlamyde* curtalini, *sed sagulis palliati.* » Le *pallium* étant devenu, d'autre part, le vètement privilégié des prélats & hauts dignitaires ecclésiastiques, Byrphanes & son acolyte figureraient ainsi parfaitement, comme je l'ai dit ci-dessus, un inquisiteur & un homme de main-forte, prévòt d'Eglise ou de Palais, aux ordres du clergé & de la Sorbonne.

Nous voilà loin des « deux juifs saint Pierre & saint Paul » que Johanneau voit aussi dans nos deux personnages, & qui, dit-il,

s'étant faits chrétiens, « ont mis le Nouveau-Teſtament à la place de l'Ancien qu'ils ont dérobé, & ont cherché querelle enſuite aux Juifs qui voulaient continuer à obſerver l'ancienne loi. »

Avec notre explication, le Dial. I reprend une phyſionomie originale & forte, que lui avait enlevée l'incohérence des commentaires antérieurs.

IBID. — *L'Hoſteſſe.* — « Marthe, à qui l'Egliſe donne le nom d'*hôteſſe de Jéſus-Chriſt*... & qui reçut chez elle, à table, ce Dieu deſcendu du ciel... La Samaritaine à qu'il demanda à boire, près du puits de Jacob, & qui ne voulut d'abord pas croire toutes les promesses qu'il lui faiſait. » (El. Joh.) On peut admettre ces alluſions, mais ce n'eſt pas une explication du ſens où le mot eſt pris dans le Dialogue I. L'*Hoſteſſe,* qui tient le cabaret du *Charbon blanc* (v. ci après, comment. du Dial. III) eſt ici l'Egliſe chrétienne elle-même, vouée au papiſme, qui ne veut pas croire aux promesses de la *Réforme* venant d'abord, non pour la renverſer, mais pour la fortifier & prolonger ſes deſtinées. Auſſi Mercure la maudit-il de compagnie avec « meſſieurs Byrphanes & Curtalius », cette « belle hoſteſſe qui eſt ſi deſdaigneuſe qu'elle ne veult croire ny accepter que lon luy face du bien. » Et il jure d'effacer ſon nom & ceux des deux coquins du *Livre d'immortalité.*

IBID. — *Que ie luy feiſſe relier ce liure tout a neuf.* — Johanneau voit dans ce Livre de Jupiter, que Mercure vient faire relier, parce qu'il « tumbe tout en pièces de vieilleſſe », comme le dit plus bas Byrphanes à l'oreille de Curtalius, la Bible entière, à l'exception du Nouveau-Teſtament, « qui eſt le livre que les deux voleurs mettent en place de l'Ancien. » C'eſt la ſuite de ſa première mépriſe. On voit, au Dial. III, que le livre ſubſtitué par eux eſt d'un ton plus folâtre : c'eſt la Mythologie ou la Fable païenne, ce qui ſignifie au ſens proteſtant, l'enſemble des inſtitutions & des cérémonies catholiques, traitées de *paganiſme* par les Réformateurs. Mercure deſcend donc pour relier ou réformer le Chriſtianiſme, qui « tumbe de vieilleſſe » ; les gens de l'Égliſe de Rome, l'eſcamotant au paſſage, le gardent pour l'exploiter fructueuſement, & remplacent le Livre de Dieu par leurs momeries, leurs paillardiſes & leurs menſonges, qui font rougir de honte & de colère Ju-

piter, retrouvant là « tous ses petits passetemps damours & de ieunesse » (Dial. III), c'est-à-dire le Dieu des chrétiens ramené par l'idolâtrie romaine à l'état de dieu de la Fable, coureur & patron d'aventures scandaleuses.

IBID. — *En aix de boys ou en aix de papier... pour le faire a la mode qui court.* — *Aix* désigne ici la *couverture*, le *plat* du livre ; *aix de papier*, c'est-à-dire de *carton*, reliure substituée aux reliures de bois primitives. « Depuis le commencement du siècle, on avait abandonné les anciennes reliures chargées de clous d'argent & de cuivre, & de lourds fermoirs de métal ; les reliures les plus estimées étaient alors en veau brun ou fauve, avec ces dorures légères & ces fers à froid si élégants qu'on admire & qu'on imite encore aujourd'hui. » (P. Lacroix.) — Mercure se demande de quelle façon & dans quelle mesure il doit *réformer* la religion, & l'allégorie de la *reliure* nouvelle, prise pour la *réforme*, se poursuit dans le reste du Dialogue.

IBID. — *Dauantage Venus ma dict ie ne sçay quoy,* &c. — On retrouvera plus loin (Dial. III) le détail des commissions données à Mercure par Vénus, Junon & Pallas Minerve. — Par cette mention de Vénus on peut déjà conjecturer que Mercure ne prendra guère au sérieux sa mission de Réformateur, au moins dans le sens des Luther, Bucer, &c., qu'il *gabe* & laisse *gaber* au Dial. II.

IBID. — *Iuno.* — Juno me paraît représenter non l'Église dirigeante, le Clergé, mais la Chrétienté, toujours en quête de « quelque jaseran ou quelque ceincture à la nouuelle facon ». (V. ci-après, *Comment.* du Dial. III.)

P. 4. — *Pallas* ou *Minerve.* (V. ce dernier mot, *ibid.*) — Dans l'un & l'autre endroit, il s'agit de Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, reine de Navarre, chantée par les poètes de l'époque sous ce surnom.

IBID. — *Que les Vestales ont suffocquez.* — Ici, point de difficulté : tous les commentateurs ont reconnu les Religieuses, que l'auteur appelle plaisamment & ironiquement du chaste nom de Vestales, en leur imputant le crime d'infanticide.

IBID. — *Et cinq Druydes qui se sont laissez mourir de manie & mal rage.* — « Docteurs de Sorbonne ou autres Ecclésiastiques

morts en ce tems-là en démence. Rabelais, dans une préface de ſon IVᵉ livre... qui n'eſt que dans l'édit. de Valence, donne à peu près la même idée, en cet endroit où il parle des Sorbonniſtes ſes cenſeurs : *Il n'y aura pas à rire pour tous déſormais, quand voyrrons ces folz lunaticques, aulcuns ladres, aultres boulgres, aulcuns ladres & boulgres enſemble, courir les champz, rumpre les bancs, grinſſer des dentz, fendre carreaulx, battre pauez, ſoy pendre, ſoy noyer, ſoy precipiter, & à bride auallée courir à tous les dyables.* » (La Monnoye.)

IBID. — *Athenes.* — Lyon. (V. ci-deſſus, *Note* ſur *la cite de dabas :* Dédicace.) — Cette ville était vraiment alors l'Athènes de la France, par le mouvement éclatant qu'y avait ſuſcité la Renaiſſance : érudits, gens de ſcience, artiſtes, poètes, typographes illuſtres s'y réuniſſaient comme dans un tourbillon de gloire. — Des Periers aimait Lyon & l'habita ſouvent ; il y eſt mort. — Voilà bien des raiſons pour expliquer la traduction d'*Athenes* par *Lyon*, comme celle de « vin de Phalerne » par « vin de Beaune », ſuppoſée par l'auteur. Ceci eſt en parfait accord avec les paſſages où il parle fictivement de la Grèce (Dial. IV) & le ſurnom de Minerve dont il pare ſa protectrice, Marguerite d'Angoulême.

P. 5-6. — *Dieu gard les compaignons. Vend on bon vin ceans ! Corbieu iay grand ſoif... Hoſteſſe, faictes venir du vin, ſil vous plait... Ie men voys... faictes reinſſer des verres & apporter quelque choſe a manger.* — « Ne reconnaiſſez-vous pas encore là Jéſus-« Chriſt, qui dit en entrant au Cénacle : « La paix ſoit avec vous ! « N'avez-vous point quelque choſe ici à manger ! J'ai un grand « déſir de manger cette Pâques avec vous ; où eſt le lieu où je la « puiſſe manger ! » qui donne des ordres ſemblables aux noces de Cana : « Empliſſez les cruches d'eau ; puiſez-en & portez-en au « maître d'hôtel... » & qui enfin dit ſur la croix : « *Sitio !* J'ai ſoif ! » mot que Rabelais a auſſi parodié (L. I, ch. V), quand il fait dire à Grandgouſier : « J'ai la parole de Dieu en bouche : *Sitio.* » (El. Joh.) Ceci eſt excellent, pourvu que nous l'appliquions finalement, non au *Cénacle* primitif, avant ou après la mort de Jéſus-Chriſt, mais au ſanctuaire catholique, où ſe prépare la *Cène* aux ſoins de laquelle préſide l'*Hoſteſſe* (l'Égliſe).

P. 6. — *Ie veulx quon me pende ſil retourne... quil nayt faict ſa main.* — Curtalius ſoupçonne Mercure, patron des *Novateurs*, de venir *faire ſa main*, c'eſt-à-dire ſe garnir la main, friponner aux dépens de l'Égliſe, qui accuſait les proteſtants de convoiter ſurtout ſes biens ; & il ſe propoſe de ſouſtraire, lui auſſi, à ce Dieu ſuſpect tout ce qu'il pourra prendre dans ſon ſac. Il vient de dire que Mercure eſt *lauteur de tous larrecins*. On peut voir là ſans doute l'opinion que l'auteur avait du Chriſtianiſme, fait avec les dépouilles de l'Orient & de la Grèce ; mais il faut y voir auſſi l'opinion qu'a notre ſuppôt de Sorbonne du Dieu de la Réforme, qui menaçait partout l'Egliſe dominante dans ſes richeſſes & ſes priviléges.

IBID. — *Quæ in hoc libro continentur*, &c. — Johanneau y voit : 1° le *Pentateuque* (Chronica rerum memorabilium, &c.) ; 2° les *Prophéties* (Fatorum præſcriptum, &c.) ; 3° les *Livres des Rois* & autres livres hiſtoriques de la *Bible* (Catalogus Heroum immortalium, &c.). — Il penſait, en effet, que ce Livre était l'Ancien-Teſtament, auquel eſt ſubſtitué le Nouveau. MM. Lacour & Lacroix n'admettent pas cette idée erronée. « N'eſt-il pas plus rationnel, dit M. Lacour, que l'ouvrage ſubſtitué par Byrphanes & Curtalius, où Dieu le père retrouvera ſes péchés mignons, ſoit la Mythologie antique, & que celui à l'aide duquel ils vont prédire l'avenir ſoit le Nouveau Teſtament où, en effet, ſe trouvent en germe les dogmes de l'Égliſe catholique ! » — Je crois que le titre du Livre indique l'*enſemble* de la doctrine & des traditions chrétiennes, en y comprenant l'Ancien comme le Nouveau-Teſtament. Les promeſſes de l'Évangile & les perſpectives de l'Apocalypſe reſſemblent aſſez au *Catalogus Heroum immortalium qui cum Ioue vitam victuri ſunt ſempiternam*, c'eſt-à-dire au Livre de Vie, où ſont inſcrits les *élus*. Le reſte indiquerait le ſurplus de la Bible & de la Religion avec une intention railleuſe évidente. C'eſt ainſi que Rabelais, dans ſon *Gargantua*, parodie la généalogie de Jéſus Chriſt & ſe moque de la preſcience de Dieu par ſes prophéties en énigmes. Comment auſſi ne s'eſt-on pas aviſé que ces mots : « Chronica rerum memorabilium quas Jupiter geſſit *antequam eſſet ipſe* » contenaient une audacieuſe négation de la Divinité, qui explique

les reproches adreſſés au livre de Des Periers par tant de gens enflammés de fureur contre celui qu'ils ſe jugeaient en droit de taxer d'athéiſme après l'avoir lu !

P. 7. — *Ceſt le liure de Iupiter... Et te prometz que, a les veoir, il ny a pas grand difference.* — Dieu, penſe Byrphanes, ne s'apercevrà de rien, ni le monde non plus, auquel nous dirons la bonne aventure ſous couvert de Chriſtianiſme, tandis que nous gratifierons Dieu de nos rituels & autres inventions... Bah ! l'un vaut l'autre ! *La pippée eſt bonne !* — Voltaire voit dans le Livre de Jupiter les *Décrétales*, & dans celui « qui ne vault de gueres myeulx » un livre de Calvin, ſans donner aucun motif de ſon opinion. » (*Notes ſur le Cymbalum Mundi*, t. 46 des Œuv. de Volt. — Ed. Bouchot.) Ces *Notes*, qui datent de 1770, ſont pour la plupart inſignifiantes ou erronées & vraiment indignes de Voltaire (1).

IBID. — *Le logis eſt beau, monſieur, pour cela quil contient.* — Byrphanes parle d'une façon équivoque, comme pour embarraſſer Mercure ou éviter de s'engager par une réponſe franche. Il n'a garde de dire ſi c'eſt par les *richeſſes* qu'il contient ou par la *préſence de Dieu* que le logis lui ſemble beau.

IBID. — *Et puis que dict on de nouueau ! — Nous nen ſcauons rien, monſieur, ſi nous nen apprenons de vous.* — Plus haut, ce ſont eux qui interrogent Mercure, & lui qui dit ne ſavoir *nulles nouuelles* & venir pour en apprendre. — Ces interrogations reviennent encore ailleurs & font alluſion aux *nouveautés* dont on ſe préoccupait chaque jour, les Catholiques tâchant de ſurprendre leurs adverſaires en flagrant délit de *nouvelletez* damnables, & ceux-ci interrogeant les Catholiques en diverſes rencontres, comme pour tâter leur opinion & la ſolidité de leurs croyances, ou ſe défendant eux-mêmes d'être des *novateurs*, ainſi que le déclare Calvin. (Préface de l'*Inſtitution chrétienne*.)

IBID. — *Vin de Beaulne ! Corbieu, Iupiter ne boit point de nectar meilleur.* — L'explication de Johanneau, qui nous ramène toujours au Cénacle, n'eſt pas bonne ; mais le rapprochement avec pluſieurs

(1) V. *Notice*, I et II.

paſſages de Rabelais (ch. XLII) eſt excellent : « Icy de meſmes, beuvans de ceſte liqueur mirificque, ſentirez gouſt de tel vin comme l'aurez imaginé... Or, imaginez & beuvez : ce que nous feimes. Puis s'eſcria Panurge, diſant: Par Dieu! c'eſt icy vin de Beaulne meilleur que onques jamais je beu, ou je me donne à nonante & ſeze diables » (liv. V, ch. XLII), & dans l'intitulé du chapitre : « Comment par la pontife *Bacbuc* nous feuſt montré dans le temple une fontaine phantaſtique, & comment l'eaue de la fontaine rendoyt gouſt de vin, ſelon l'imagination des beuvans. » Enfin, l'on y voit *la pontife* « toujours diſant je ne ſçay quelles conjurations en langue etruſque & quelquefoys liſant en ung livre ritual, lequel près elle pourtoit un de ſes myſtagogues ». — Il y a là une parodie très-claire de la Cène & une imitation flagrante de Des Periers. — Remarquez le choix de ce vin bourguignon, *vin de Beaulne*, entre tant de vins fameux : Beaune n'eſt ſéparé d'Arnay-le-Duc, patrie de Des Periers, que par une diſtance de quelques lieues.

P. 7-8. — *Le vin eſt bon : mais il ne fault pas acomparager le vin de ce monde au nectar de Iupiter*, &c. — Ce paſſage & le reſte de la diſpute entre Mercure & les deux « maraudz » ne paraiſſent pas avoir été ſaiſis juſqu'ici. M. Lacour n'en dit rien. Si nous ſommes, comme je l'ai établi, dans le temple catholique, on ne peut s'expliquer la choſe que d'une façon. Mercure s'approche & trouve le vin ſur la table : « Quel vin eſt cecy! » dit-il ; on lui répond : « Vin de Beaulne. » C'eſt qu'en effet le *vin* qu'on vient d'apporter n'eſt pas encore *conſacré* ni, par conſéquent, changé en *ſang du Chriſt* (comme au ſacrifice de la Meſſe) ; voilà pourquoi Curtalius lui donne le nom du crû. Mercure, *ſans plus attendre*, boit & s'écrie: « Vin de Beaulne! Corbieu, Iupiter ne boit point de *nectar* meilleur. — « *Le vin* eſt bon (& non *Ce vin*), dit Byrphanes choqué, mais il ne fault pas acomparager le vin *de ce monde* au *nectar de Iupiter.* » C'eſt alors que Mercure, en jurant *Ie reny bieu*, répète ſon blaſphème, déclare avoir *taſté des deux* & renchérit en affirmant que « ceſtuy cy (le ſimple *vin de Beaulne*) vault mieux » que le *vin myſtique* ou ſang divin de la Cène (*nectar de Jupiter*). Sur quoi Curtalius : « Monſieur, ie ne me colere point, ny ie nay point beu de

nectar comme vous dictes quauez faict, *mais nous croyons ce quen est escript & ce que lon en dict.* » La tradition commune de l'Église est ici nettement affirmée. Quant au sens des mots « ie nay point beu de nectar », qui seraient inintelligibles dans la bouche d'un prêtre officiant, de Byrphanes, par exemple, ils se comprennent très-bien dans la bouche de Curtalius, tel que je l'ai présenté plus haut. (V. ce nom, *Commentaire*, p. 64.) Le reste de la réplique signifie que le vin, tant qu'il ne fait que croître *en ce monde icy* & dans sa condition naturelle, n'est en rien comparable au *nectar* de Iupiter, au *sang divin* en la substance duquel est changé le vin consacré dans le calice. Calvin & les siens, au contraire, prétendaient que le vin n'était qu'un signe, un symbole du sang du Christ dans la Cène, parlant ainsi comme Mercure & trouvant que le vin de la Messe n'avait pas d'autre vertu, préférant même la *Cène* (comme ils l'entendaient), sans *transsubstantiation* mystique, au sacrifice catholique de la *Messe.*

P. 8. — *Escoute, mon compagnon, il a desrobe ie scay bien quoy la hault en la chambre.* — Curtalius, au milieu des menaces & des injures par lesquelles il répond aux hardis propos de Mercure, lui jette au visage le reproche de larcin, l'apostrophant tant pour ses *blasphemes* que « pour quelque chose que vous ne cuydez pas que ie sache » dit-il. — (*Escoute, mon compagnon*, &c.) On verra plus loin qu'il ne s'était pas trompé, & de quelle nature était ce larcin *la hault en la chambre*, c'est-à-dire sur l'autel du sanctuaire.

P. 9. — *Il ne vous dict chose quil ne face, si vous luy eschauffez gueres le poil.* — Byrphanes, d'un ton cafard, prévient Mercure que ce n'est pas un avertissement pour rire : il connaît l'humeur & la poigne de son acolyte, & ceci confirme ce que j'ai dit plus haut au sujet de Curtalius.

IBID. — *Ie vous prometz & asseure que vostre vie sera allongee de cinquante ans*, &c. — LHOSTESSE. *Vous me promettez merueilles.. mais ie ne le puis croire*, &c. — « Ne vous semble-t-il pas entendre les promesses de la vie éternelle que Jésus-Christ fit à la Samaritaine auprès du puits de Jacob, à la ville de Jérusalem, à toute la Judée, si elle croyait en lui ; & Jésus-Christ qui dit à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais

« foif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine qui « rejaillira jufque dans la vie éternelle. » & la Samaritaine qui lui répond en doutant : « D'où avez-vous donc de l'eau vive! » Ne vous femble-t-il pas entendre toute la Judée répondre aux promeffes de la vie éternelle que lui fait Jéfus-Chrift, fi elle croit en lui, avec la même incrédulité que l'Hôteffe à Mercure! » (El. Joh.) — L'allufion n'eft pas niable; mais application en eft faite par Des Periers aux entreprifes de la *Réforme* & aux réfiftances du vieil efprit orthodoxe.

P. 10. — *Ha, vous en riez... Non, vous ne viurez pas tant voirement, & fi ferez tout le temps de voftre vie en feruitude, & malade toutes les lunes iufques au fang.* — Des Periers joue fur les mots en faifant allufion au flux menfuel des femmes. « Par cette menace, dit la Monnoye, il tourne en ridicule Mercure & fes promeffes miraculeufes. » Ce n'eft pas cela. Il veut dire : « Ah! Églife incrédule & revêche, vous ne voulez pas vous retremper & allonger vos deftinées en ayant foi dans ma parole (*en vous renouvelant par la Réforme*)! Eh bien! foit : vous refterez fous le joug de vos fauffes doctrines & de la tyrannie de Rome, & il ne fe paffera pas de mois que vous ne foyez déchirée par mille querelles, difcordes & affauts, qui vous rendront malade *jufqu'au fang.* » L'hiftoire du XVIe fiècle fe charge d'achever amplement ce commentaire.

IBID. — *Voyla de dangereux maraudz.* — Ici commence un *à parte* de Mercure. On doit fuppofer que, mis en demeure de fortir par Byrphanes & Curtalius, il s'arrête un moment fur le seuil, après avoir pris l'*Hofteffe* à l'écart, & que de là il apoftrophe une dernière fois fes ennemis : « Et fi vous ioueray encores vng bon tour, Meffieurs Byrphanes & Curtalius... » Puis les deux *maraudz* reftent feuls & fe félicitent de leur larcin.

IBID. — *Ie croy qu'ilz mont veu prendre ce petit ymage dargent qui eftoit fur le buffet en hault.* — Ainfi donc Mercure dévalife vraiment le buffet de l'*Hoftellerie* du *Charbon blanc.* « Dans cette image d'argent, dont le vol manqua d'avoir pour Mercure des fuites qui auraient pu le rendre infâme, lui & tout fon lignage célefte, ne pourrait-on pas voir une allufion à cette image d'argent que

François Ier avait posée lui-même, en 1528, dans une procession solennelle, en place d'une image de pierre de la Vierge, qui avait été mutilée à Paris, au coin des rues des Rosiers & des Juifs! » (El. Joh.) Ce n'est guères plus raisonnable que d'y voir une des petites images d'argent de la Diane d'Éphèse que saint Paul détournait le peuple d'acheter, comme le suppose le même commentateur. — Il ne s'agit pas ici d'une image d'argent *replacée*, mais *emportée*. Bref, le *buffet en hault* n'est autre chose que l'*autel*. L'*ymage d'argent* représente les statuettes & ornements précieux de toute sorte qui s'y trouvaient exposés. Le protestantisme ne s'attaquait pas aux images uniquement par zèle iconoclaste : il voulait encore s'emparer des richesses de l'Église romaine, pour en doter les princes, ses patrons, & le monde laïque en général. Tel est le sens du vol de l'image d'argent par Mercure, qui redoute avec raison, s'il était pris une fois au piége dans une de ses entreprises, d'être exécuté & vilipendé par ses ennemis comme larron sacrilége & cupide : adieu alors, s'il échouait & s'il ne pouvait gagner au large, les raisons de sainte réformation qu'il alléguerait & la céleste origine dont il se réclamerait. Aussi n'eut-il jamais « plus belle paour » & s'empresse-t-il de détaler avec son butin, non sans avoir essayé, mais en vain, d'amadouer l'*Hosteſſe*.

IBID. — *Que iay desrobe pour en faire vng present a mon cousin Ganymedes*, &c. — Eloi Johanneau, qui retrouve saint Jean dans *Ganymedes*, s'est abstenu d'expliquer ce passage, M. Lacour de même. — En suivant l'idée de la note précédente & en songeant aux *sécularisations* de biens ecclésiastiques, on peut conjecturer que *Ganymedes* est ici la figure des princes protestants, en cousinage avec la *Réforme*, & qui lui donnèrent le fond de la coupe de Jupiter, du vieux dieu païen de l'Église de Rome, lequel avait largement *humé le piot :* en reconnaissance de quoi la *Réforme*, qui prenait son bien où elle le trouvait, les dota des dépouilles mêmes de l'autel, lorsqu'elle y pouvait mettre la main.

P. 10-11. — *Cestoit ainsi quil failloit besongner... afin den vuyder la place, cest Mercure luy mesme, sans faillir.*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

Cet aveu cynique montre plus clairement que jamais ce que font ces deux personnages qui expédient si lestement, & *feintement*, le fils de Dieu. Nous montrer là-dedans Jésus reconnu par saint Pierre & les Apôtres, après la Cène qu'il fait avec eux dans le Cénacle, & par les Juifs, se disant après sa passion : « En vérité, cet homme était fils de Dieu. » c'est un lourd contre-sens que Johanneau aurait pu s'épargner. — Les deux compères se vantent d'avoir dérobé « le prince & patron des robeurs ». Est-ce seulement les prêtres juifs & les païens dépossédés par le Christianisme qui lui valent ce titre de leur part ! Je pense qu'ils l'appellent ainsi encore parce qu'en agissant pour les *Protestants*, ces *robeurs* de biens ecclésiastiques, dont il est le *prince*, il est en haine aux possesseurs & aux défenseurs de ces biens.

P. 11. — *Vng liure dont il nest point de semblable au monde.* C'est le Livre de Jupiter. — *Vng qui parle bien dautres matieres.* C'est le livre substitué. — Plus haut, il est dit qu'ils se ressemblent ; oui, certes, de prime abord ; mais ce que veut dire ici l'auteur, c'est que, en retenant le Christianisme pour eux & pour ceux de leur bande, nos héros prétendent empêcher qu'il se produise une concurrence à leur détriment & se piquent d'avoir recouvré le privilége *unique*, au moyen duquel rien de semblable ne prévaudra dans le monde : hors de leur Église point de salut ! — Et, quant au Livre de leur façon dont ils font cadeau au pauvre Dieu laissé en souffrance dans le Ciel, qu'il s'en arrange... Si pourtant il allait se fâcher ! Ils se le demandent, mais ils n'y croient guère.

IBID. — *Ie ne crains que vne chose, cest que si Iupiter le voit & quil trouue son liure perdu, il nen fouldroye & abysme tout ce poure monde icy, qui nen peult mais, pour la punition de nostre forfaict... car il est assez tempestatif quand il se y met.* — Allusion beaucoup plus railleuse que craintive aux exemples de la colère divine châtiant ceux qui portent sur la divinité une main téméraire. On ne conçoit pas comment M. Lacour discerne là une allusion « aux tourments des premiers Chrétiens ». Une note de l'édit. du *Cymbalum* de 1732 dit : « Curtalius sort ici de son caractère de scélérat : une espèce de remords de conscience le prend. Des Periers n'a pas bien suivi ce caractère ; puisqu'il avoit fait Curtalius assez mé-

chant pour entreprendre le vol du Livre des Deftinées, il ne devoit lui donner aucune idée de repentir pour l'avoir volé. » Johanneau rappelle cette obfervation, & déclare que, s'il eft jufte de noter le repentir de Curtalius, il eft injufte d'en faire un grief contre l'auteur, puifque ce repentir s'explique fuffifamment par l'analogie qui exifte entre *Curtalius* & *Judas*, dont on connaît les remords. Johanneau ne fait trop non plus de quoi il s'agit. Le fens me paraît clair pourtant : ces larrons finiftres qui ouvrent le Livre des Deftinées, confifqué par eux, fous prétexte d'y chercher fi le larcin même qu'ils en font n'y eft pas pronoftiqué, & *fil dict point quils le rendront quelquefoys*, ont le rire facerdotal des augures entre eux & narguent leur Dieu à grand renfort d'ironie.

IBID. — *St St. Cache ce liure : car voy Ardelio qui vient : lequel le vouldroit veoir.* — Ce mot, dans les auteurs latins, notamment chez Phèdre (liv. 2, fab. 5), qualifie, comme le rappelle La Monnoye, « un curieux fe fourrant partout, qui veut tout faire & tout fçavoir. » — Mais qui eft cet Ardelio dont le nom latin, dérivé d'*ardeo*, fignifie, comme celui de Phlegon, un boute-feu, un brouillon qui fe mêle de tout ? Quoique Luther figure fous l'anagramme de fon nom (*Rhetulus*), au Dial. II, je crois, avec M. Lacour, que c'eft lui qui figure encore, aux Dial. I & III, fous le nom d'*Ardelio*, en rapport avec fon efprit toujours en éveil & en travail, avec fa nature ardente & bouillonnante. (V. le *Comment.* du Dial. III, aux mots *Ardelio* & *Phlegon*.) — M. P. Lacroix y voit l'abbé Ardillon, ami de Rabelais : pourquoi ? — « *Ardelio* étant Calvin, dit Johanneau, ou peut-être même, comme je crois le reconnaître dans le troifième Dialogue, François Ier, il n'eft pas étonnant que nos deux *novateurs* redoutent de laiffer voir leur doctrine à ce prince, qui s'en montra, en France, l'ennemi & le perfécuteur acharné, pendant qu'il la favorifait & la foutenait en Allemagne. » Johanneau voit décidément trop de chofes : Calvin exclut François Ier, & *vice verfâ*. On ne s'attendait guère à voir François Ier ici ! D'ailleurs, fi des *novateurs* doivent fe cacher d'un prince qui les perfécute, pourquoi fe cacheraient ils de *Calvin*, un de leurs principaux chefs ? — Et puis, fommes-nous en Galilée ou en France ? S'agit-il, en fomme, de faint Pierre, de faint Paul, des Juifs &

des Gentils, ou des *novateurs* du XVIe fiècle!... Tout cela eft fort incohérent & fent le fatras : Johanneau avait plus de favoir & d'ingéniofité que de jufteffe d'efprit, &, comme dans fon Commentaire de Rabelais (Edit. *variorum*), il fert pêle-mêle le bon, le médiocre & le mauvais, parfois même l'abfurde.

En réfumé, Byrphanes & Curtalius ont, d'après ce qui précède, mille raifons pour une de fe méfier de l'œil perçant d'*Ardelio-Luther*. Ce feul trait fuffirait pour attefter que ce font deux catholiques, fi un examen attentif du texte n'en fourniffait d'autres preuves irréfragables.

J'ai infifté fur le fens réel de ce Dialogue pour deux motifs : c'eft celui qu'on avait toujours le plus négligé d'expliquer, & l'explication de ce premier afte de la Comédie influe notablement fur l'intelligence du refte & fur la *clef* définitive.

DIALOGUE II.

P. 13. — *Perfonnages*. — Les noms des quatre perfonnages qui figurent dans ce Dialogue avec Mercure, *Trigabus*, *Rhetulus*, *Cubercus* & *Drarig*, n'ont pas été bien compris par La Monnoye, fauf celui de *Cubercus*, fous lequel il a deviné le fameux théologien proteftant Martin Bucer (*Buccerus* pour *Bucerus*). Dans les trois autres il voit des contemporains plus ou moins obfcurs de l'auteur, Mathias *Garbitus*, de Tubingue, Pierre Turrel, d'Autun (*Thurelus*), & Charles Girard (*Carolus Girardus* Bituricenfis), ou Jean Girard, de Dijon, « mauvais poete latin de ce tems-là. »

Deux notes de Lancelot ou de Falconet indiquent le vrai fens de *Trigabus*, tiré de *gaber*, moquer, & de *Rhetulus* (*Lutherus*, Luther). Ce n'eft donc pas Michault, comme l'avance M. Lacour, qui, le premier, en 1754, « découvrit que Rhetulus était Luther, & non l'obfcur Thurel ». Il lui refte le mérite d'avoir prouvé que *Drarig*, anagramme de *Girard*, défigne *Erafme*, opinion que M. Lacour rapporte fans l'adopter & fans en faifir l'importance. — Eloi Johanneau ne voit là, après M. Ch. Nodier, que Girard de Tournus, & *Drarig*, felon lui, ne figure, en conféquence, qu'un alchimifte cherchant la pierre philofophale.

Pour conclure, *Trigabus*, felon nous, figure ou Bonaventure lui-même, ce *triple gabeur* (1), ou un autre de même trempe, perfonnifiant l'efprit critique & fceptique des *libertins*. — *Rhetulus* & *Cubercus* défignent, fans contefte, Martin Luther & Martin Bucer, qui fe trouvèrent en rapport dans les controverfes religieufes de l'époque. — *Drarig* n'eft autre qu'*Erafme*, comme il eft prouvé ci-deffous. — Les trois théologiens fe difputent. Erafme, précurfeur de Luther, lui reproche de lui avoir ravi le fruit de fes longs travanx; Bucer, dont on fait l'attitude conciliante au milieu des divers chefs de la *Réforme*, effaie de les apaifer, & Trigabus fe moque de tous les trois & de leur recherche de la *pierre philofophale*, c'eft-à-dire de la vraie religion, ou, d'une façon plus générale, de la *vérité abfolue*.

IBID. — *Ie puiffe mourir, Mercure, fi tu es qung abufeur*, &c. — Eloi Johanneau remarque avec raifon que *Trigabus*, « qui fait ici le rôle d'un philofophe », fe moque non-feulement des trois autres perfonnages, mais encore du fils de Dieu lui-même, dès les premiers mots. — Ajoutons que Mercure ou Jéfus-Chrift entend parfaitement raillerîe.

IBID. — *Quant tu leur dis que tu auois la pierre Philofophale.* — « Il y a, dit une note de 1732, dans les Contes de Bon. des Periers une irrifion de l'Alchemie ou Pierre Philofophale, qui a tout autre fens que ce Dialogue. » Rien de plus jufte : il n'eft pas, en effet, ici, queftion de fe moquer fimplement des Alchimiftes, comme dans le joli conte de « la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché (2) », où fe trouvent déjà les principaux traits de la fable de La Fontaine : *La Laitière & le Pot au lait*. Des Periers « compare à cette chimère la vraie religion, la religion de l'Evangile; ou, au moins, prétend-il que per-

[1] Dans la Clef du *Cymbalum*, d'ailleurs très-courte [une page] et de peu de valeur, publiée dans la 2e série du *Bulletin du Bibliophile* de Techner [1836-1837], ce nom est traduit ainsi: « Celui qui *gabe* tous les *trois*. » — Par une singulière substitution, M. P. Lacroix, qui ne discern pas Erasme dans *Drarig*, est tenté de l'apercevoir dans *Trigabus*!

[2] *Les nouvelles Recreations et joyeux Devis*, nouv. XII.

ſonne n'en a la vraie intelligence. Cubercus ou M. Bucer dit qu'il n'eſt pas poſſible que la *Pierre*, c'eſt-à-dire la table de l'ancienne loi, ſoit de telle vertu qu'elle était, quand elle fut briſée, &c. Des Periers ſe moque des Proteſtants comme des Catholiques, des Chrétiens comme des Juifs, & ne croit pas plus aux uns qu'aux autres ». (El. Joh.) Que l'auteur ait joué ou non, par ſurcroît, ſur le mot *Pierre*, en ſe rappelant la table de l'ancienne loi, ou, comme je le croirais plutôt, le mot de Jéſus : *Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe*, le ſens général indiqué par Johanneau eſt le bon & il concorde avec tous les détails du Dialogue. — V. p. 23 : « ... *Voſtre pierre ne ſert que a faire des comptes.* »

IBID. — *Par lareine du theatre, ou ilz eſtoyent diſputans (comme ilz ont de coſtume).* — Le mot *théâtre* ſignfie ici l'*Egliſe*, où ſe joue le grand *myſtère*. (V. ci-deſſous, p. 82.)

P. 24. — *Ilz feroient merueilles... bref, quilz feroyent toutes choſes & pluſieurs aultres.* — Cette dernière formule revient pluſieurs fois & rappelle le titre de la fameuſe thèſe de Pic de la Mirandole : *De omni re ſcibili & quibusdam aliis.*

« N'eſt-ce pas là, dit Johanneau, une dériſion évidente des miracles de Jéſus-Chriſt, des promeſſes qu'il fit à ſes Apôtres & à tous ceux qui croiraient à ſon Evangile! N'eſt-ce pas une ironie de ce qu'on lit dans ce livre ſacré, que Jéſus allait annonçant l'Evangile, guériſſant toutes les maladies ; qu'alors il appela les douze Apôtres, qu'il leur donna pouvoir ſur tous les eſprits impurs, afin de les chaſſer & de guérir toutes ſortes d'infirmités, de rendre la ſanté aux malades, l'ouïe aux ſourds, la vue aux aveugles, de reſſuſciter les morts ; qu'il leur promit que tout ce qu'ils demanderaient à ſon père, en ſon nom, il le leur donnera ! Voici, leur dit-il après ſa réſurrection, les miracles que feront ceux qui auront cru : ils chaſſeront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues, ils feront mourir les ſerpents, &, s'ils boivent du poiſon, ils n'en recevront aucun mal ; ils impoſeront les mains ſur les malades & ils leur rendront la ſanté. » L'alluſion eſt frappante, en effet, & la dériſion ne l'eſt pas moins.

Comparez Rabelais, liv. V, au royaume de la *Quinte Eſſence*, qui « gariſſoyt les malades par chanſons » & ſes officiers (ch. XXII)

« lesquelz blanchissoyent les Ethiopiens en peu dheures, du fond dung penier leur frottans seullement le ventre... aultres tiroyent eaue des pumices, que vous appellez pierre ponce, la pillant long temps en vng mortier de marbre, & luy changeoyent substance... aultres faisoyent de necessite vertus, &c. » Et dans la *Prognostication pantagrueline :* « En automne l'on vendangera, ou dauant ou aprez. &c. » — A propos de l'hiver : « Tenez vous chauldement. Redoubtez les catarrhes » & autres calembredaines ironiques.

IBID. — *Qui sesbattent a la pouldrette.* — Qui jouent dans le sable. « Ainsi, dit la Monnoye, les Philosophes, en cherchant les pieces de la Pierre Philosophale que Mercure avoit dispersées sur l'arène du Theatre, en passent & repassent le sable entre leurs doigts, comme des enfants qui badineroient. » Comme le remarque Lancelot ou Falconet, ces *badins* de Philosophes font plus : « Ils se jettent de la poudre les uns aux autres. » — Au royaume de la Quinte Essence (liv. V), Rabelais devait montrer celle-c *sassant, tamisant, belutant* & *passant le temps* auec un grand & beau sas de soye blanche & bleue. »

IBID. — *Pource quil ny a comme point de difference.* — Mercure avoue très-lestement que les pièces de sa pierre mise en poudre & le sable même de l'arène, c'est tout un. Il fait aussi bon marché que *Trigabus* lui-même de la religion, &, quand celui-ci lui dit : *Corbieu ! tu les nous as bien mis en besongne, nos veaulx de philosophes*, il répond avec une satisfaction moqueuse : « Nay pas ! »

Cela ne veut pas dire : « Pourquoi chercher à distinguer la religion *catholique* des autres religions *chrétiennes*, puisqu'il n'y a pas de différence ! » (Lacour) mais : Pourquoi chercher à distinguer la *vraie religion* entre *toutes* ! L'une vaut l'autre, & le tout ne vaut pas plus qu'une poignée de sable !

P. 15. — *Ny vne si noble fable.* — « Fable pour *Comédie.* » (Not. de 1732.) Cela est en rapport avec le mot *Theatre* ci-dessus & le mot *mistere* ci-après.

IBID. — *Les myes dareine.* — *Areine*, ici & presque partout en ce Dialogue, est pris dans le sens de *sable*. Plus loin, cependant : « Allons premierement aux *areines* », Des Periers, en jouant sur le mot, le prend dans le sens figuré : aux *arènes* théologiques.

IBID. — *Lung dict que pour en trouuer des pieces... laultre tient que le dormir auec les femmes ny est pas bon.* — Le texte porte « *le* dormir » & non « *de* dormir », comme dans le texte de M. Lacour. Celui-ci met en note : « Allufion à autant de règles liturgiques ou canoniques. » Il y a plus : « Ne penfez-vous pas, comme moi, dit Johanneau, qu'il fe moque ici des différentes coutumes des ordres religieux, qui femblent les partager en autant de *religions*, comme on les appelait ; qu'il fe moque furtout des différentes fectes chrétiennes & du célibat des prêtres & des moines ! » Une note de 1732 avait déjà fignalé l'allufion au célibat eccléfiaftique. — On ne peut s'empêcher de rapprocher ce paffage de certain endroit du Journal de Louife de Savoie, qui avait d'abord favorifé, avec François Ier, les attaques contre l'Eglife romaine : « L'an 1522, mon fils & moy commençafmes à cognoiftre les hypocrites *blancs, noirs, gris, enfumés, & de toutes couleurs*, defquels Dieu veuille nous preferver ; car fi Jefus Chrift n'eft point menteur, il n'eft point de plus dangereufe generation en toute nature humaine. »

De quoi il faut rapprocher encore ce paffage du *Tiers Livre* de Rabelais (qui parut en 1546), au chap. XXII : « *Comment Panurge patrocine l'ordre des fratres mendians.* — Je ne vous entendz point, refpondift Epiftemon. Et me fcandalifez vous mefme grandement, interpretant peruerfement des *fratres* mendians ce que le bon poete difoyt des *beftes noires, faulues & aultres*... Il parle abfolument & proprement des pulces, punaifes, cirons, moufches, culices, & aultres telles beftes, lefquelles font *les unes noires, les aultres fauues, aultres cendrees, aultres tannees & bafanees*, toutes importunes, tyrannicques, & moleftes, non es malades feullement, mais auffy a gens fains & vigoureux. »

Là, comme dans toute la fuite de cette tirade de Trigabus, c'eft le Catholicifme qui eft fpécialement en butte aux farcafmes de l'auteur. Une fois les trois autres perfonnages introduits, c'eft la *Réforme* qui reçoit les coups de langue de Trigabus & de Mercure en perfonne. Bref & au total, le Chriftianifme, les diverfes religions, la haute métaphyfique & la Divinité elle-même font brocardés fans merci par Bonaventure.

IBID. — *Lung dict quil fault auoir de la chandelle, & fust ce en plain mydi.* — Chandelle, ici, eft mis pour *cierge.*

P. 16. — *Promettent rendre raison & iuger de tout, des cieulx, des champs Elisiens*, &c. — C'eft ce que font les théologiens & métaphyficiens de toute efpèce.

IBID. — *Voire iusques aux petis chiens des garses des Druydes*, &c. — Les *Druydes* font les prêtres, comme au Dial. I, & leurs *garses* font les pfeudo-*Vestales* dont il y eft fait mention. — Il eft queftion ici encore des défordres des prêtres, des moines, des religieufes & des lignées irrégulières qu'ils provignaient. Rabelais, parmi les titres de livres qu'il forge (liv. II, chap. VII), cite : *Lapparition de saincte Geltrude a une nonnain de Poissy estant en mal denfant.*

IBID. — *Il est bien vray quil en y a quelques vngs... lesquelz on estime en auoir trouue des pieces.* — « L'auteur, fous ces fictions, défigne les principaux partis de la religion chrétienne. » (Note de 1732.)

IBID. — *En cigales*, &c. — « Allufion aux chants eccléfiaftiques. » (Lacour.) — C'eft ainfi qu'en l'*Isle sonnante* Rabelais (liv. V) nous dit : « Et monagaux daccourir, & monagaux de chanter... Et chantoyent enfemblement : mais ilz auoyent les voix rauques & mal plaifantes. » Erafme avait dit : « Puis, fans fe mettre en peine d'entendre leurs pfaumes, ils fe croient affez doctes en en retenant le nombre... Et quand ils chantent en chœur, ils s'imaginent charmer le ciel par leur mufique d'âne. » (*Elog. de la Folie.*)

Dans le livre des *Adages* d'Erafme, en latin, on trouve ceci, à l'art. *Cicada vocalior :* « Dicebatur in hominem impendio garrulum, aut admodum muficum, propterea quod hoc infectum..... cantu potiffimum delectetur. Et puellas quafdam, ita muficæ deditas, ut neglecto cibo, perituræ fuerint inedia, in cicadas a Diis mutatas, narrat apud Platonem Socrates. » (*Erasmi Roterodami Adagiorum Chiliades quatuor*, &c. Venetiis, in ædibus Aldi... M. D. XX.)

IBID. — *En perroquetz iniurieux, non entendans ce quilz iargonnent.* — Ce font les prédicateurs, qui invectivaient leurs adverfaires ou les gens de croyance contraire. Erafme dit encore des théo-

logiens : « Ils se jettent sur vous comme des ours en fureur... C'est en criant : *A l'hérétique! à l'athée!* qu'ils font trembler ceux qu'ils n'entraînent pas. »

IBID. — *Daultres en asnes propres a porter gros faix*, &c. — C'est-à-dire le commun des fidèles portant la charge de tout l'édifice religieux & pâtissant du contre-coup de toutes les querelles entre les diverses doctrines, sans jamais se lasser de son rôle de souffre-douleur. L'un des annotateurs de 1732 n'a vu là que « les Huguenots & les autres Novateurs, à qui on faisoit souffrir divers maux en ce temps-là ». Le sens est plus large.

IBID. — *A bon escient*, c'est-à-dire : *Tout de bon! En es-tu bien sûr!*

IBID. — *Ie te meneray au theatre, ou tu verras le mistere.* — Comme ci-dessus, *théâtre* est là pour *église*, & il est question du *mystère* de l'Eucharistie, en particulier, & de la religion, en général; l'auteur joue sur le mot *mistere*, par allusion aux *mystères* qu'on joua primitivement dans les églises, plus tard au théâtre, & qui furent les premiers essais de l'art dramatique au moyen-âge. Lancelot ou Falconet en avait fait la remarque.

IBID. — *Oste ta verge*, &c., *ilz ne te cognoistront iamais ainsi*, c'est-à-dire : « Défais-toi de tes attributs ordinaires, montre-toi tel que tu es, & ils ne te reconnaîtront jamais pour leur Dieu. »

P. 17. — *Quel Proteus ou maistre Gonin tu es.* — Le *maître Gonin*, qui vivait sous François Ier, fit, « par ordre de ce Roy paroître nuës en bonne compagnie les dames de la Cour. » (Brantôme, Disc. I, t. I des *Dames galantes*.) Ce nom était devenu proverbial pour désigner un maître en tours de passe-passe. Le rapprochement avec Mercure ou Jésus-Christ n'est rien moins qu'édifiant.

IBID. — *Ou tu estois vng beau ieune gars, tu tes faict deuenir vng viellart tout gris... par la vertu des motz que ie tay veu cependant mormonner entre tes leures.* — « Ne reconnaissez-vous pas là encore une parodie de la transfiguration de Jésus-Christ, une ironie du fils qui est égal à son père & aussi *vieux* que lui, & surtout de la transsubstantiation & des paroles de la sainte Cène & de la Messe, qui opèrent un changement pareil! » (El. Joh.)

IBID. — *Je paieray tout ce que tu vouldras.* — Allufion au caractère vénal de la plupart des chofes de la religion.— « La transformation promife par Mercure me paraît une allufion au myftère de la réfurrection. » (Clef du *Cymbalum*, déjà citée. — Techener.)

P. 18. — *Cubercus.* — « Martin Bucer, né à Strasbourg, vers la fin du XVe fiècle, mort à Cambridge, en 1551, après avoir effayé d'introduire un fchifme dans la nouvelle Églife, fe foumit à Luther & décida le grand réformateur Ulric Zwingle à en faire autant. » (Lacour.) Le même critique a raifon d'ajouter, à propos du paffage où *Cubercus* rappelle *Rhetulus* au devoir qu'ont les chrétiens de s'entr'aimer : « C'eft bien l'auteur de la réconciliation de Zwingle & de Luther qui vient de parler là. »

IBID. — *Mercure... veut que nous nous entraymions.* — « Des Periers profane ici la fraternité que l'Évangile prefcrit aux chrétiens. » (Note de 1732.) Difons plutôt que, par une ironie fort jufte, il en fait reffortir le peu de réalité par la bouche même d'un des plus illuftres parmi ceux qui prétendaient repréfenter le chriftianifme pur.

IBID. — *Drarig.* — On ne faurait voir dans ce perfonnage *Gérard Rouffel,* le prédicateur favori de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, qu'elle fit nommer évêque d'Oloron & qui était partifan des idées nouvelles, bien que cette opinion, foutenue par M. P. Lacroix, vaille infiniment mieux que celle de La Monnoye ou de Charles Nodier. Gérard Rouffel n'était pas un perfonnage affez important pour figurer entre deux hommes tels que Luther & Martin Bucer. Auffi avais-je déjà l'idée que le nom de *Drarig* défignait probablement *Érafme,* fils naturel d'un nommé *Gérard* Praët, &, comme tel, nommé d'abord *Gerardus Gerardi* (1), lorsque la lecture d'une note de Michault (2) eft venue confirmer ce foupçon & le changer en certitude. En voici les principaux paffages : « Un véritable fçavant, qui ne paffe point fa vie à des vetilles & à des rapfodies littéraires, m'a fait part de fon fentiment (fur *Dra-*

(1) V. BAYLE, au mot *Érasme*, et la *Biog. Didot* (art. de Hœfer).

(2) *Mélanges histor. et philolog.*, par M. MICHAULT, avocat au Parlement de Dijon. — Tilliard, Paris, 1754, t. I, p. 145.

rig)... La remarque de ce fçavant me femble très-jufte; on peut affurer, du moins, qu'elle n'a pas le ridicule d'une conjecture en l'air. — *Drarig*, dans le Dial. II du *Cymbalum mundi*, eft évidemment l'anagramme de *Girard*. Mais quel eft ce Girard, qui figure avec Luther & Bucer, déguifés en *Rhetulus* & *Cubercus!* Je penfe que c'eft le fameux Érafme... Girard eft le même nom que *Gérard* ou *Gérart*... Érafme s'appela d'abord *Gerard de Gerard*, &c. — Érafme écrivit contre Luther, en 1522, fur l'article du libre arbitre, & Luther lui répondit avec fa vivacité & fa hauteur ordinaires... Auffi l'auteur du *Cymbalum* met-il *Drarig* aux mains avec *Rhetulus*, & la querelle eft affez animée. *En voyla*, dit Drarig, *vne piece qui eft de la vraye*... Cette pièce eft l'article contefté. Plus bas, *Drarig* fe plaint que *Rhetulus* lui *a fait perdre en vng moment tous fes labeurs depuis* 30 *ans*. Au temps de la conteftation, Érafme avoit 55 ans : il pouvoit donc y avoir 30 ans qu'il étudioit la religion... Je remarque, de plus, que *Drarig* & *Cubercus* ne fe parlent point, parce que Bucer & Érafme n'ont eu aucun démêlé. Il paroit par plufieurs endroits des ouvrages d'Erafme qu'il eftimoit Bucer, qui étoit beaucoup plus modéré & plus traitable que Luther. » M. Lacour, qui avait lu cette note excellente, ne laiffe pas d'écrire, au fujet du nom de Drarig ou Girard : « Nous penfons que Des Periers l'a pris *au hafard parmi les plus communs*, ne voulant pas mettre en jeu perfonne. » C'eft vraiment fermer les yeux de parti pris. — Érafme était mort depuis peu (1536), lorsque parut le *Cymbalum*.

P. 19. — *Ien ay quinze ou feze pieces entre lefquelles ie fuis bien affeure quil en y a quatre*. — « Cubercus ou Bucer défigne clairement, par les quinze ou feize pièces de la pierre philofophale, les livres de la Bible (1), & par les *quatre pieces pour le moins qui font de la plus vraye*, les quatre grands Prophètes, ou plutôt les quatre Evangiles, dont il avait publié les *Explications*. » (El. Joh.) C'eft des quatre Evangiles qu'il s'agit effectivement & du livre de Bucer, qui profeffa la théologie avec éclat à Strasbourg, pendant

(1) Ou « les Evangiles apocryphes » (P. Lacroix).

vingt ans, & qui, ainſi que le rappelle Johanneau, était regardé par le cardinal Contarini « comme le théologien le plus redoutable qu'eurent les hétérodoxes. » Plus loin, repondant à Cubercus, « Mercure ſe moque de ſes quinze pièces de la pierre philoſophale & le met au défi, en le priant de lui convertir en écus quinze livres de monnaie qu'il a en ſa bourſe. » (El. Joh.) Continuation de la même alluſion, ſous une forme dériſoire. On voit que, pour Mercure, toute cette *pierraille* ne vaut pas un rouge liard.

P. 20. — *Il ne le fault pas prendre ainſi*, &c. — Critique acerbe des ſubtilités théologiques & métaphyſiques.

P. 21. — *Car non ſeulement ie tranſmue les metaulx, comme l'or en plomb* (*ie vous dy le plomb en l'or*). — Le *lapſus linguæ* de Rhetulus eſt d'un effet comique irréſiſtible : Des Periers raille ces abſtracteurs de quinteſſence, ces docteurs en ſcience abſconſe, alchimie morale ou religieuſe, qui, croyant faire merveille, tranſforment en plomb l'or de la franche nature.

IBID. — *Mais auſſi ien fais transformation ſur les hommes*, &c. — Comme l'ont remarqué Eloi Johanneau, MM. P. Lacroix & Lacour, tout ce paſſage eſt une alluſion aux conſéquences de la *réforme* de Luther, aux changements & même aux bouleverſements extraordinaires qu'elle amena. La défrocation générale qui s'enſuivit dans les États proteſtants, les mariages entre prêtres ou moines & religieuſes, dont Luther & Martin Bucer donnèrent l'exemple ; les renverſements de fortunes & de ſituations, tout cela juſtifie amplement les paroles orgueilleuſes de Rhetulus. Quant au paſſage : *Ceux qui ſe ſoloient habiller a la Bouhemienne, ie les fais accouſtrer a la Turque*, M. Lacour ne veut le prendre que dans ce ſens de bouleverſement radical de toutes choſes. Dans les notes de 1732, on y voit une alluſion aux Huſſites, ſortis de Bohême : « Les Lutheriens & Calviniſtes ont eu dans ces derniers tems beaucoup de conformité de ſentiment avec ces Huſſites. Des Periers dit ici qu'ils ſe ſont accouſtrés à la Turque, c'eſt-à-dire que, dans les guerres qu'ils ont excitées, ils ont commis pluſieurs inhumanités. » Il n'eſt guère raiſonnable de prêter ce langage à Luther lui-même. Il ſerait plus ingénieux de croire que celui-ci ſe vante de traiter mal (*à la turque*) ceux qui étaient attachés aux doctrines de Jean

Huss (*habillés à la bohémienne*), comme le suppose M. P. Lacroix. J'estime, avec Johanneau, dans une de ses interprétations (car il les multiplie sans toujours les accorder), qu'il est fait allusion plutôt à l'alliance que François Ier, allié des princes protestants d'Allemagne, venait de conclure avec le Sultan ou *Grand-Turc*, contre l'ennemi commun, Charles-Quint. Les sectateurs de Luther, dit Johanneau, tenaient pour assuré « qu'il y avoit alors deux Ante-Christs, le Pape & le Turc;... mais, des deux, c'était au Pape qu'ils portaient le plus de haine. De là leur devise : *Plutôt Turcs que Papistes.* » — Mais il n'a pas bien saisi le sens de ces mots : *à la bohémienne,* faute de s'être souvenu que la Bohême avait, avec la Hongrie & la Pologne, servi de boulevard au monde chrétien contre les Ottomans, du XVe au XVIe siècle. Ainsi, dans la coalition soulevée par le cardinal Julien Cesarini & le pape Eugène IV contre les musulmans & qui échoua au sanglant combat de Varna, en Bulgarie, figurait (avec Jean Hunyade) le roi de *Bohême*, de Hongrie & de Pologne, Wladislas, qui resta sur le champ de bataille. Même rôle est joué par Louis II, roi de *Bohême* & de Hongrie, tué à la bataille de Mohacz (1526). Alors, pour lutter contre Ferdinand d'Autriche, proclamé roi des deux pays, Jean Zapoly, qui lui dispute la Hongrie, s'allie avec les Turcs, la France & les confédérés de la Ligue de Smalkalde. Une partie de ces princes allemands, qui jadis couraient sus aux Turcs, *à la bohémienne,* en viennent donc à s'accommoder *à la turque,* dans l'intérêt de la cause luthérienne.

IBID. — *Par toute la Grece,* c'est-à-dire par toute l'Europe, où la France est prise pour l'Attique, & *Lyon* pour *Athènes*. (V. *Comm.*, p. 67.)

IBID. — *Ce que a laduenture il nest pas possible de trouuer & qui (peult estre) ny est pas.* — Mercure ou Jésus-Christ se renie lui-même ici sans vergogne, en parlant ainsi de la pierre philosophale qu'il avait affecté de montrer & d'apporter en don au monde, comme le lui rappelle Trigabus, au début du Dialogue, lorsqu'il le traite d'*abuseur*, de *caut varlet.* (V. plus bas ces mots : *En cuydant trouuer la chose laquelle nest point,* plus péremptoires encore.)

P. 21-22. — *O poures gens,* &c. — « Voilà où, de par le pamphlétaire, Jésus-Chrift tombe au rang des fourbes. » (Lacour.) Trigabus l'a bien nommé crûment, en face, un *maître Gonin.* « C'eft ici le difcours d'un impie » dit l'édit. de 1732. — « Le proteftant a difparu, le *libertin* fe montre feul » ajoute M. P. Lacroix.

P. 22. — *De veffies que font lanternes, & de nuees que font poilles darain.* — Vieux proverbe cité par Rabelais, liv. V, ch. XXII.

IBID. — *Les beliftres font de befoing au monde.* — On fait que Luther n'entendait point laiffer dégénérer la *Réformation* en émancipation univerfelle des claffes afiervies. — *Beliftres* doit fe traduire ici par *gueux.* Beliftre (gueux ou mendiant) « vient de *baleftrius,* goujat qui fervait les machines de guerre au moyen-âge. » (P. Lacroix.) — Dans la guerre des Payfans, qui eut lieu de fon temps (1522-1526), en Allemagne, Luther excita les princes contre Thomas Münzer & fes partifans avec une furie aveugle & féroce, qui ne s'arrêta pas même devant la défaite, les fupplices & la mort de ces malheureux.

P. 23. — *Egineta.* — Paul d'Egine, célèbre médecin grec du VII[e] fiècle.

IBID. — *Ce qui neft trouue fe trouuera.* — « C'eft le mot de l'Évangile : *Quærite & invenietis.* » (P. Lacroix.)

P. 24. — *Ce fot ieu de barbue & perpetuelle enfance.* — La Monnoye prend *barbue* pour un fubftantif & veut y voir le jeu de la *baboue,* mentionné par Rabelais & dans lequel les enfants fe touchaient au vifage « pour voir à qui riroit le premier ». Lancelot ou Falconet, relevant cette plaifante méprife, dit très-fenfément : « *Barbue,* de même que *perpétuelle,* eft l'épithète d'enfance, pour donner à entendre que ces vieillards qui s'amufent à chercher la pierre philofophale font des *enfans barbus,* des *vieillards en enfance, bis pueri fenes.* »

IBID. — *Des naueaulx, ilz en ont belles lettres.* — C'eft ainfi qu'on a dit plus tard : « Ah ! le bon billet ! » — L'emploi de cette locution : *Des naueaulx,* qui fe retrouve prefque identiquement dans la langue de nos jours & qu'on ferait tenté de prendre pour une gaminerie moderne, eft curieux à noter.

P. 25. — *Le Senateur Venulus.* — M. Lacour a raifon de dire

qu'on s'égare en voulant chercher ici le masque d'un personnage réel; mais pourquoi veut-il, avec M. Lacroix, qu'il soit fait allusion, dans le *souper* dont parle Rhetulus & auquel l'a convié le sénateur « au hault bout de la table », à la belle figure que Luther y faisait! Ce moyen de lever la séance ne signifie rien de plus que l'apparition du petit laquais Galopin, venant dire : « Madame, on a servi sur table », à la fin de la *Critique de l'Ecole des Femmes* de Molière.

Eloi Johanneau a été jusqu'à reconnaître ici Calvin, qu'il avait déjà reconnu dans *Ardelio*, & cela parce que *sénateur* vient de *senex*, vieillard, & *Calvin* de *calvus*, chauve : point d'autre raison! S'il existe une allusion, elle est toute dans la formation du mot *venulus*, & impersonnelle, s'appliquant à la *vénalité* des offices introduite en France par Louis XII, prédécesseur de François Ier. Cette observation est de La Monnoye, qui, après avoir noté ce nom propre au XIe liv. de l'*Enéide* de Virgile & au XIVe liv. des *Métamorphoses* d'Ovide, ajoute : « La première syllabe du Venulus de Virgile & d'Ovide est brève... Je crois longue, au contraire, celle du sénateur Venulus, ainsi nommé apparemment *a veneundo*, par un trait piquant, pour marquer que ce n'étoit point par son mérite qu'il avoit acquis charge, mais par argent. » On ne voit pas pourquoi M. Lacroix trouve si mauvaise cette explication, à l'appui de laquelle on peut rappeler le nom propre de *Cerdonius*, employé à la fin du Dial. suivant & forgé par l'auteur dans un esprit analogue.

IBID. — *Et tout par le moyen de ma pierre philosophale.* — On trouve dans le liv. V de Rabelais comme un écho de ces paroles (chap. XXXI), dans la description de ce beau pays de *Satin*, où tout n'est que mensonge, où l'on voit tant d'artisans de fables « en tapinoys escripuans de belles besongnes, *& tout par ouy dire* »; où l'on voit « derriere une piece de velours figuré à fueille de *menthe* » nombre de gens apprenant le métier de « tesmoingnerye », pour en vivre « honnestement... rendans leur tesmoingnage de toutes chouses a ceulx qui plus donneroyent par iournee, *& tout par ouy dire* ». Rabelais ne s'est-il pas souvenu du *Cymbalum!* Le sens lucianesque du persifflage de Bonaventure n'avait pas

échappé aux critiques du XVIII[e] fiècle, bien qu'ils aient dû atténuer l'expreffion de leurs *foupçons*.

Dans les notes de La Monnoye, réimprimées en 1732, on lit, au fujet de ces paroles : *Quand tu leur diz que tu auois la Pierre philofophale*, que l'auteur « prétend ici ridiculifer celui qui nous apporta, defcendant des cieux, la vérité éternelle, vérité qui, par les divifions qu'elle a caufées, a (s'il eft permis de le dire) bouleverfé tout l'Univers; permettant qu'à caufe d'elle il fe remplît de fchifmes, d'herefies, d'opinions extravagantes, &c. Je dirois encore que la fuite du difcours que Trigabus tient ici eft une raillerie impie & outrée de ce que cette vérité a opéré, quand elle a commencé de s'établir ici-bas & qu'on a affecté d'y mêler des contradictions & des opérations ridicules pour la mieux détruire. »

Quant aux *repues franches* dont parle Trigabus, c'eft une allufion, non-feulement aux revenus de l'Eglife romaine, comme le dit M. Lacroix, mais au revenant-bon de tous les cultes : c'eft ainfi que le proteftantifme fit fon butin aux dépens du catholicifme.

IBID. — *Vne dame laquelle demeure*, &c. — « Probablement Diane de Poitiers », dit Voltaire (notes fur le *Cymbalum*). Pourquoi! Cette défignation eft bien vague, & je crois qu'elle ne cache rien. C'eft un fimple tour de langage pour arrêter le Dialogue.

P. 25-26. — *Ie ne lay point entendu & croy quil ne ma rien dict.* — Encore une raillerie de la parole du Chrift.

P. 26. — *Or ie reuiens a moy mefmes*, &c. — Ainfi, fuivant Trigabus, ce que cherchent tous les autres, Luther, Bucer, Erafme, &c., *n'eft point*, & c'eft folie d'en attendre *quelque cas;* les promeffes du Chrift, la parole de Dieu, voire ce qui eft au bout de ces paroles, fans doute la vie éternelle, « cieulx, champs Elifiens, &c. » ne font point chofes qu'il faille efpérer, mais « belle pure parolle », & malheureux « qui efpère chofe impoffible! »

Ce Dialogue, comme on le voit & comme l'avait preffenti La Monnoye ou un de fes collaborateurs, renchérit fur le premier. & Mercure (Jéfus-Chrift) y joue le perfonnage de quelqu'un qui fe laifferait nafarder & fe nafarderait lui-même en fe tenant les

cotes. La tradition qui fait de Bonaventure un contempteur du chriftianifme & de la divinité eft-elle affez juftifiée!

DIALOGUE III.

P. 27. — *Cupido.* — Cupido ou le dieu d'Amour repréfente ici les inftincts les plus doux &, en même temps, les plus irréfiftibles de la nature humaine. On verra plus loin que Des Periers lui met dans la bouche des couplets imités de certaines chanfons de fon ami Marot, qui avait publié, en 1532, un poème intitulé *Le Temple de Cupido* & peint avec fa grâce ordinaire,

« Ce ieune enfant, Cupido Dieu d'aymer. »

IBID. — *Celia.* — Johanneau, après La Monnoye, croit que ce nom vient de la maîtreffe d'Angerianus ou Girolamo Angeriano, ainfi nommée, & dont ce poète accufe les rigueurs dans fon Ερωτοπαίγνιον, publié à Naples, en 1520. M. Lacroix obferve que ces poéfies amoureufes « étaient à peine connues en France, à cette époque, avant qu'on les eût réimprimées à Paris », & il propofe de reconnaître ici l'héroïne romaine *Clelia*, que l'auteur aurait prife « comme type de la virginité », ou la *Délie* de Maurice Scève, de Lyon. Enfin, avec Johanneau, il y voit le mafque de la reine de Navarre ; comme fi *Cupido*, plus loin, eût ofé parler de Marguerite fur un ton auffi lefte : « Or elle eft bien, la bonne dame, elle en a ce quil luy en fault! » — « Sous le nom de Célie, dit M. Lacour, Des Periers ne cache qu'une femme amante, prife en général; fon but, dans une partie de ce Dial., a été de prouver que l'amour avait plus d'influence fur l'humanité que n'importe quelle religion. Par une bonne raifon, l'auteur n'a pu faire allufion à Marguerite de Navarre : il la met en fcène fous le nom de Minerve dans ce Dial. même. » Le nom de *Celia*, felon Johanneau, doit avoir été formé du grec κηλέω, charmer par la douceur du chant ou de la voix, attirer, féduire. — Comment tous ces commentateurs n'ont-ils pas fongé que *Celia*, pour *Cælia* (*dedita cælo*), défigne très-naturellement ce perfonnage, dans

lequel tout indique une nonne (vouée au ciel), déplorant les renoncements du cloître pour revenir à la douce loi de nature & d'amour! Notez encore que *Celia* ou *Cœlia* peut venir de *Cælius*, nom d'une des fept collines de *Rome*, ce qui convient également pour une nonne, ferve de l'*Eglife romaine*.

IBID. — *Phlegon*. — « *Phlegon* eft un cheval qui parle & fe plaint de celui qui eft monté deffus. Son nom grec, qui eft celui d'un des quatre chevaux du Soleil, eft le participe préfent de φλέγω, brûler, enflammer, embrafer, mettre en feu, être ardent. Il fignifie donc un alezan brûlé (1), ardent, & doit défigner le peuple, qui, comme ce cheval qui rue & parle, fe révolta en Saxe d'abord, puis dans prefque toute l'Allemagne feptentrionale, contre Charles-Quint, pour foutenir la doctrine de Luther, & fit entendre fes doléances, ou plutôt fes remontrances, à la diète de Spire, en 1529, où les Luthériens acquirent le nom de *Proteftants*, pour avoir protefté contre les actes de cette affemblée & de celle de Ratisbonne, & à celle d'Augsbourg, en 1530, où ils préfentèrent leur confeffion de foi, & dans laquelle il fut ordonné encore, par un édit de l'Empereur, de fuivre la religion de l'Eglife romaine, lequel fut fuivi de la ligue offenfive & défenfive de Smalkalde, entre les princes proteftants, à laquelle s'affocia François Ier. » (El. Joh.) — Si Phlégon fait, en effet, allufion, comme je le crois, non uniquement au bas clergé ou aux moines, efclaves de la papauté & des abbés commendataires (opinion de M. Lacour), mais au peuple opprimé par l'Empire, foutien de l'Eglife, & furtout aux proteftants allemands en voie d'émancipation, on conçoit que l'auteur nous le donne pour un cheval du *Soleil*, c.-à-d. de l'*Empereur*, qui jouait le rôle du foleil en Europe & principalement en Allemagne (2). A ce propos, Johanneau rappelle auffi le mot célèbre de Charles-Quint, difant qu'il parlait efpagnol à Dieu, français aux hommes, allemand aux chevaux ou à fon cheval.

[1] Cette remarque vient de La Monnoye.

[2] Comme le soleil, qui ne se couche jamais, son pouvoir embrassait l'ancien monde et le nouveau, dû aux Christophe Colomb, Fernand Cortez, etc.

IBID. — *Statius*. — « Parmi les anciens Latins, dit La Monnoye, c'était un nom de valet, comme l'a remarqué Aulu-Gelle, liv. IV des *Nuits attiques*, ch. XX (1), où, de plus, il rapporte ce fait, que notre auteur a eu en vue, ſavoir que les Cenſeurs, dans une revue qu'ils faiſoient des chevaliers romains, ayant demandé à l'un d'eux pourquoi, frais & dodu comme il étoit, ſon cheval étoit ſi maigre : « C'eſt, leur répondit-il, que je prends moi-même ſoin « de ma nourriture, & que je me repoſe de celle de mon cheval « ſur mon valet Statius. » Le juriſconſulte Maſurius Sabinus, dont Aulu-Gelle cite tout au long le paſſage, ajoute que la réponſe du chevalier ayant paru peu reſpectueuſe, il avoit été dégradé & mis au rang des taillables. » Johanneau ajoute, à propos de ce *Statius* : « Son nom, qui ſignifie *qui ſe tient debout, deſſus* ou *auprès, ſans bouger*, qui veut le *ſtatu quo*, doit, par conſéquent, déſigner Charles-Quint ou François Ier. » Ce complément d'explication eſt ingénieux. Mais, au ſujet de François Ier, diſons une fois pour toutes, en réponſe aux fantaiſies de Johanneau, qui le voit un peu partout, que Des Periers ne ſe fût pas plus riſqué à le brocarder que ſa noble protectrice, Marguerite d'Angoulême, & que, dans ſon enthouſiaſme pour un prince brillant, dont les proteſtants mêmes & les libres penſeurs, ſes victimes, s'obſtinèrent longtemps à ne voir que les beaux côtés, eſpérant toujours le ramener, il n'eût pas conçu l'idée d'une telle agreſſion, lui qui, dans ſon plaidoyer *Pour Marot abſent contre Sagon*, publié en 1537, comme le *Cymbalum*, s'écrie par quatre fois : « O roy Françoys ! » avec un élan d'une ſincérité évidente, à propos des injures vomies, dit-il, contre Marot :

« Par ce Sagon expreſſement vomyes,
« Pour offenſer les Muſes tes amyes ! »

Statius, ſelon moi, déſigne plutôt l'agent de la tyrannie que le tyran lui-même : car c'eſt un nom de valet. Ce ſerait donc la perſonnification des ſuppôts du maître, & non le maître en perſonne.

[1] Précisément, il est question des *Nuits attiques* au Dial. IV. Des Periers en avait donc le souvenir présent.

IBID. — *Ardelio.* — Jóhanneau obferve que ce nom latin, dérivé d'*ardeo*, eft analogue à celui de *Phlegon* & oppofé à celui de *Statius*. Comme je l'ai dit (p. 75, *Comment.* du Dial. I), je vois fous ce mafque le bouillant & entreprenant Luther, prenant le parti du peuple-cheval, *Phlegon*, contre l'indigne palefrenier *Statius*.

IBID. — *Comment il peult auoir fi belle patience.* — C'eft de Jupiter que parle Mercure, jouant l'étonnement de ce que ce Dieu ne s'eft pas déjà vengé, lui qu'on prétend avoir été jadis fi « tempeftatif », de l'efcamotage de fon livre, « où eft toute fa prefcience. »

IBID. — *Mais encores... ilz luy en ont enuoye vng au lieu dicelluy, contenant tous fes petis paffetemps damours & de ieuneffe.* — D'après l'énumération qui fuit des aventures galantes de Jupiter, on voit que ce livre eft celui de la Fable, de la Mythologie païenne. Tel eft le fens apparent; mais le fens réel, réfultant de l'enfemble de l'ouvrage & des détails de ce Dial., au fujet des pratiques chrétiennes & catholiques, eft celui-ci : Ils ont fubftitué aux doctrines du chriftianifme leur tradition païenne, le paganifme de leur Églife romaine, où fe retrouvent, avec des mœurs à l'avenant, les mille & une fantaifies du Dieu de l'Olympe mythologique. En un mot : ils ont ramené Dieu au paganifme par leurs fables & leurs déportements, dont ils lui ont fait cadeau en s'emparant de fon nom & de fon livre pour s'en targuer & en trafiquer.

P. 28. — *En Diane, en Pafteur,* &c. — En Diane pour Calypfo, en pafteur pour Mnémofyne, en feu pour Egine, mère d'Eaque, en aigle pour Ganymède & pour Aftérie, fille de Céus, métamorphofée en caille, en ferpent pour Proferpine.

IBID. — *Penfez fi Iuno trouue vne foys ce liure & quelle vienne a lire tous ces beaulx faictz, quelle fefte elle luy menera.* — Quelques lignes plus haut, on voit que Jupiter penfait avoir fait fes fredaines *a cachette de Iuno, des dieux & des hommes,* c'eft-à-dire que le Dieu chrétien penfait avoir caché à la Chrétienté, aux fidèles, grands ou petits, fes rapports avec le Paganifme : que fera-ce fi l'on s'en aperçoit, & quelle fête va-t-on lui mener! Le *Chriftianifme* fera compromis auprès de la *Chrétienté*. Ce fens

me parait le feul plaufible. Si l'on prend Iunon pour le mafque de l'Eglife dirigeante ou Clergé, comme on pourrait y être porté par ce paffage : « Memoire à Mercure... de par Iuno » &c., un peu plus loin, l'efprit du Dial. devient inintelligible, & les paffages : *Penfez fi Iuno*, &c., & : *a cachette de Iuno*, font en contradiction complète avec la fuite, puifque Dieu peut bien croire que fes attaches païennes font ignorées de la *Chrétienté*, mais non de l'*Eglife* même, qui apparaît précifément ici comme l'auteur de toute corruption & du paganifme reftitué fous couleur de catholicifme.

IBID. — *Ie me fuffe rompu le col, car ie nauois pas mes talaires aux pieds pour voler*, c'eft-à-dire : Je n'étais pas coftumé & accoutré en Dieu. Mercure parle toujours comme un Dieu de comédie.

IBID. — *Ceftoit la veille des Bacchanales, il eftoit prefque nuyt.* — Comparez (fin du Dialogue IV) : *Ou demain, qui eft le iour des Saturnalles.* — N'y a-t-il pas, dans ces deux paffages, une allufion bien claire à la prochaine émancipation des efprits & des actes, qu'efpérait, à laquelle afpirait & travaillait le groupe des Rabelais, des Bonaventure, &c.!

IBID. — *Car il me fembloit bien bon homme.* — Ce n'eft pas le *relieur* qu'il faut accufer, c'eft-à-dire : Ce ne font pas les Proteftants qui ont efcamoté le chriftianifme : ils ont rapporté au Chrift ce qu'ils avaient reçu de lui.

IBID. — *Ces mefchans auec lefquelz ie beu en lhoftellerie du Charbon blanc.* — L'hôtellerie dont il s'agit eft l'Eglife catholique (v. *Comment.* du Dial. I) & le *charbon blanc* défigne l'*hoftie*. M. Lacour remarque, dans fes notes fur le Dial. IV, que « *Jean-le-Blanc* était le nom dérifoire que certains huguenots donnaient, au XVIe fiècle, à l'hoftie confacrée. Voy. la *Légende véritable de Jean-le-Blanc*, 1677. » Mais il ne s'eft pas avifé d'en profiter ici. La reffemblance entre ces deux appellations & la concordance qui fe dégage de plus en plus entre le fens de ces détails & le rôle joué par Byrphanes & Curtalius, au Dial. I, confirme l'interprétation que j'en ai donnée.

P. 29. — *Ce vieulx raffote... Ne pouuoit il pas auoir veu autres-*

foys, &c. — Il raille la prefcience de Dieu, comme il avait raillé fa foudre & fa fageffe.

IBID. — *Ou que le liure fuft faulx.* — La pointe eft droite & d'une audace inouïe.

IBID. — *Or fil sen courrouffe, quil sen defchauffe.* — « On dirait aujourd'hui, d'une façon plus vulgaire : Qu'il aille fe coucher ! » (Lacour.) La forme de ce dicton, quoi qu'en dife M. Lacour, dénote une forte d'affonance entre *courrouffe* & *defchauffe*, dans la prononciation de l'époque.

IBID. — *De par Iupiter laltitonant foit faict vng cry publique.* — Johanneau prétend que « ce troifième Dial., étant une fuite de l'aventure du Livre du Deftin, devrait être placé immédiatement après le premier, d'autant plus que la deuxième defcente de Mercure du ciel en terre, pour faire à Athènes un *cri public* du Livre du Deftin, qui lui a été changé, doit être une allégorie de la feconde proclamation ou publication de l'Evangile par Luther & Calvin », & encore : « N'eft-il pas évident que l'auteur, tout en fe moquant de la prefcience que Jupiter ou Dieu le père devrait avoir & de la vaine fcience des aftrologues, à laquelle il la compare, fait allufion à l'édit de Charles-Quint contre les proteftants ou de François Ier contre les calviniftes ! » — La feule chofe admiffible ici eft l'allufion aux efforts & aux manifeftes de la *Réforme*, en quête du vrai Chriftianifme, « dérobé par l'Eglife romaine », criait-elle partout. Le furplus eft contradictoire & mal fondé. Johanneau ne comprend pas que les quatre Dialogues fe fuivent très-bien & indiquent : le premier, les débuts de la *Réforme*, fe heurtant aux réfiftances du catholicifme ; le fecond, les divagations & les luttes inteftines des *Réformateurs* mêmes ; le troifième, les doctrines, les traditions, les pratiques religieufes & la tyrannie morale, aux prifes avec la loi de *nature* ; & le Dial. IV, la révolte, ou plutôt la révolution générale des efprits, figurée par les *Lettres venues des Antipodes inferieurs*, & fe couvrant, en préfence des dangers qu'offre la témérité d'Hylactor, du mafque prudent de *Pamphagus*, fobriquet de Rabelais.

IBID. — *Pour fon vin*, c'eft-à-dire en guife de *pourboire*.

IBID. — *Ou il pourra auffi bien deuiner... que les aftrologues.* —

Ce que Des Periers raille hautement, c'eſt le miroir tenu par les nonnes, confites en mépris de nature. Auſſi l'Amour prend-il ſa revanche, dans le même Dialogue, ſur l'inſenſible *Celia.*

P. 30. — *Vng miroir dacier de Veniſe.* — Les miroirs des anciens étaient en métal poli, or, argent, acier, &c. De là, puiſque nous ſommes fictivement dans le monde ancien, la première partie de l'expreſſion ; la ſeconde montre que l'auteur badine, car *l'acier de Veniſe*, c'eſt du pur & beau criſtal. Ce miroir de *criſtal* peut fort bien déſigner ici l'*oſtenſoir*, ſoleil rayonnant en argent ou en vermeil, miroir doublement ſacré, au centre duquel eſt l'amande en *criſtal* qui renferme l'hoſtie.

IBID. — *De la Ciuette... des Gandz perfumez.* — Les lunettes ſont pour lire les pſautiers, rituels, &c.; les gants, le fard & les parfums figurent les mille recherches du culte. Comparez ce paſſage curieux d'Eraſme : « Je voudrais, pour plaiſir, qu'un évêque étudiât un peu ſon équipage, ſon harnois pontifical : ce rochet, qui, par ſa blancheur, déſigne l'innocence ; cette coiffure... ces *mains gantées*, qui ſignifient un cœur épuré de toute contagion mondaine ;... cette croſſe, &c. » (*Eloge de la Folie.*)

IBID. — *Le Carequant de pierrerie qui faict faire les cent nouuelles nouuelles.* — « Apparemment, il faut lire : Le carcan de pierreries qu'*elle* fait faire..... enſuite de quoi commence un nouvel article, ſavoir les *Cent nouvelles nouvelles.* » (La Monnoye.) Cette altération du texte, acceptée & maintenue par M. P. Lacroix, n'était pas néceſſaire : mais les commentateurs n'ont rien compris au texte, bien que, en 1841, M. Lacroix, en tournant autour, y ait touché par un point. M. Lacour, qui rétablit la vraie leçon, traduit *carequant* par *taliſman*, ſans autre explication. « C'eſt, ſans doute, diſait M. Lacroix, un chapelet compoſé de cent grains, qui repréſentent des *Ave*, de même que les Cent nouvelles nouvelles pourraient être galamment repréſentées dans un collier par cent pierreries de diverſes ſortes. Ce *carcan* joyeux ferait moins monotone que le chapelet catholique. » Il s'agit bien, en effet, d'un chapelet, mais non du livre des *Cent Nouvelles nouvelles* : Des Periers, en empruntant ces trois mots, qui forment le titre d'un livre très-répandu, veut dire tout autre choſe au fond. Le

chapelet des Turcs se compose de cent grains, le *rosaire* des catholiques de cent cinquante; le chiffre *cent* pouvait donc être pris ici pour celui des grains du *carcan* « qui faict faire les Cent nouuelles nouuelles », c'est-à-dire sur lequel se *renouvelle* la récitation des cent *Ave Maria* (ou *salutation angélique*, bonne *nouvelle*). Le mot *pierrerie* se justifie, parce que les chapelets autrefois étaient formés de perles ou de pierres précieuses. Le mot *nouvelle*, sur lequel joue triplement l'auteur, se trouve ainsi très-simplement expliqué pour la première fois. Johanneau avait fini par voir dans le *carcan* de pierreries les *Marguerites de la Marguerite des princesses*, poésies de la reine de Navarre, & je ne sais quoi encore.

P. 30. — *Ouide, de lart daymer.* — On avait publié récemment, sous ce titre, la traduction en français du poème d'Ovide : *De Arte amandi*. Des Periers veut dire que l'*art de prier* n'était pas si loin qu'on le prétendait de l'*art d'aimer*. Bien d'autres passages du *Cymbalum*, du *Pantagruel*, &c., & ce titre de livre, encore forgé par Rabelais : *Les Ayses de vie monachale*, abondent dans ce sens.

IBID. — *Six paires de potences Dhebene.* — Ces *potences d'ébène* sont des *crucifix noirs*. On sait que le *bâton potencé* ou TAV, dont la forme s'est conservée dans la béquille des infirmes & qui, avant le *bâton à volute* ou *crosse*, était l'attribut des évêques jusqu'au XII[e] siècle, était une des formes de la *croix*. (V., dans les *Mélanges d'Archéologie*, &c., *rédigés ou recueillis par Ch. Cahier & Arthur Martin*, vol. IV, 1856, in-4° ; Paris, Pouffielgue-Rusand, — deux études sur les *Crosses pastorales* & le *Bâton pastoral*, par l'abbé Barraud & M. A. Martin.)

IBID. — *Et voyla son memoire & sa recepte en pieces*, &c. — Le Christ *proteste :* « Serviteur ! » Il ne veut plus être le *vallet* de ces sottes fantaisies.

IBID. — *Ha, est ce vous Venus !* — « Allusion à la jolie épigramme 152 de Marot : *De Cupido & de sa dame.* » (El. Joh.) Dans toute cette partie du Dialogue, & tant que *Cupido* est en scène, le souvenir de Marot est, en effet, partout vivant. Des Periers, qui l'appelle son *Pere* & le *Pere des Poetes francoys*, dans une de ses poésies, & qui s'était fait son zélé défenseur contre

Sagon, n'avait garde de l'oublier quand il s'agiſſait de l'œuvre d'amour, qu'il chantait ſi bien. Les conſeils qui ſuivent ſont juſte la contre-partie des préceptes de la vie religieuſe des *Veſtales* ou *nonnes*.

P. 30. — *Somnus, qui luy preſtera voluntiers de ſes garſons.* — Les *garſons* de *Somnus* ſont les *rêves*, qui « vont tromper & abuſer ces Veſtales ».

P. 31. — *Leurs touretz de nez.* — « Maſque, ſorte de loup, à l'aide duquel les dames de condition préſervaient jadis le haut de leur viſage des injures de l'air ou du ſoleil ; il remplaçait le voile. Les miniatures des muſées en offrent un grand nombre d'exemples. » (Lacour.) V. auſſi Le Roux de Lincy (édit. de l'*Heptaméron*, à la Table, au mot *touret*).

IBID. — *Pluſieurs Ouyz aux yeulx, & force Nennyz en la bouche.* — V. l'épigr. 147 de Marot.

IBID. — *Ha, ceſt ma dame Minerue, ie cognois bien ſon eſcripture.* — Comme plus haut, ce nom déſigne Marguerite, reine de Navarre. Johanneau, qui le conſtate, s'eſt égaré en digreſſions extravagantes. On ſerait tenté de croire que c'eſt Bonaventure qui parle ici pour ſon propre compte ; car, en ſa qualité de ſecrétaire & copiſte des œuvres de la reine, il connaiſſait bien, en effet, ſon *écriture*. Mais je penſe que Mercure (Jéſus-Chriſt) prend *eſcripture* dans un autre ſens & fait alluſion au *Miroir de l'ame pechereſſe*.

Entre autres exemples de l'appellation de *Minerve* appliquée à Marguerite, je citerai ce titre d'une des pièces du *Second Enfer* d'Eſtienne Dolet : « A LA ROYNE DE NAVARRE, la ſeule Minerue de France. »

IBID. — *Memoire a Mercure de dire aux Poetes de par Minerue quilz ſe deportent de plus eſcrire lung contre lautre, ou elle les deſaduouera.* — Alluſion à la querelle entre Sagon, avec ſes adhérents, La Hueterie & autres, & Clément Marot, ſoutenu de ſes amis, parmi leſquels figurait au premier rang Bonaventure. Cette querelle donna naiſſance à des libelles verſifiés de part et d'autre, ceux du parti de Marot portant preſque tous l'indication de la boutique de Jehan Morin, éditeur du *Cymbalum mundi*. (Une

partie de ces pièces curieuſes forme le recueil Y-4503 de la Biblioth. Nation.) Les inveſtives n'étaient pas ménagées ; la caricature s'en mêlait dans certaines vignettes. C. de la Fontaine, partiſan de Marot, diſait de Charles Huet « diſt la Hueterie » :

Lucien fut (comme on voit par ſa veine)
L'aſne dore, l'autre eſt l'aſne crotte.

Le valet de Marot ſe vantait de l'appui de *Bonaventure ;* le page de Sagon en parlait avec mépris. La reine de Navarre était priſe à témoin par ce dernier :

..... La Royne aſſiſe lors en table
Y ſeruira de teſmoing veritable.

Tout cela dut lui déplaire.

P. 30. — *Et quilz ne ſamuſent point tant a la vaine parolle de menſonge, quilz ne prennent garde a lutile ſilence de verite.* — C'eſt-à-dire : Et qu'ils ne ſe laiſſent pas aller au déſir de ripoſter aux attaques de leurs ennemis & dénonciateurs, appartenant au parti du *menſonge,* tels que l'enragé Sorbonnaſtre Sagon, au point d'oublier que ſouvent la *vérité* (la croyance ou la penſée nouvelle) doit garder un utile ſilence. En effet, les répliques attiraient les répliques & pouvaient ſuſciter des périls. Ainſi, Sagon met en marge : *Marot ſent encor ſon Fagot.* Or, au moment où Marot revenait de Ferrare, il était bon pour lui de laiſſer tomber, en ſe tenant coi, les vieilles accuſations.

P. 32. — *Et que ſilz veulent eſcrire damour, que ce ſoit le plus honeſtement, chaſtement & diuinement quil leur ſera poſſible, & a lexemple delle.* — Ceci achève de déſigner celle dont j'ai mis ailleurs (1) pleinement en relief l'âme auſſi noble que tendre & la vie honorée entre toutes, malgré la licence du temps ; celle dont les paroles délicates & charmantes ſur la tombe de Mlle de la Roche ont eu le don de toucher le léger Brantôme, qui les

(1) *Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, reine de Navarre, et l'esprit nouveau en France au XVIe siècle.* (Revue moderne. — Août-septembre 1866.)

rapporte en ses *Dames galantes*, & de laquelle Marot, son admirateur passionné, disait :

> Ma maistresse est de si haulte valeur
> Quelle a le corps droit, beau, chaste & pudique;

La *Fleur divine* enfin que Des Periers invoque au début de sa *Queste d'amytié*.

P. 30. — *Si le poete Pindarus... et apporter tout ce quil pourra trouuer de la facon des painctres Apelles, Zeuxis, Parrasius & aultres de ce tems.* — Marguerite, patronne des poètes & des peintres, est encore marquée ici. Si *Pindarus* n'est pas Marot, auquel on donnait en badinant & qui acceptait le surnom de *Maro* ou second Virgile, Marot, père & prince des poètes de son temps, on pourrait croire que c'est Estienne Dolet, dont les premiers vers latins : *Carminum libri duo*, avaient paru en 1533, à Lyon, & dont la muse devait reparaitre en 1538 (*Carminum libri quatuor. — Lugduni*). On sait qu'il invoqua plusieurs fois poétiquement Marguerite, *seule vraie Minerve*, & que ses vers étaient fort estimés. Le surplus indique l'appui donné aux artistes de la Renaissance par la reine de Navarre. (V., sur le peintre Clouet, sur l'architecte Sébastien Serlio, sur Benvenuto Cellini, sur le fameux Léonard Limosin, qui fut, sous Henri II, « esmailleur & painctre ordinaire de la Chambre du Roy », sur Guillaume Erondelle, orfèvre, & Jehan Vinderne, tailleur de camaïeux, le liv. de M. de la Ferrière-Percy, pp. 47, 57, 89-92, 198, &c.)

IBID. — *Mesmement touchant le faict de broderie, tapisserie, & patrons douurages a lesguille.* — Encore les goûts & les talents bien connus de Marguerite. « Souvent Marguerite quittait la plume pour des *travaux d'aiguille*; elle y excellait. » (La Ferrière-Percy, p. 61.) Il est question, dans le même livre, de tableaux à l'aiguille commandés par elle à Renée Serpe & à Jehanne Chaudière, *broderesses* de Paris. On lui attribue une belle pièce de *tapisserie*, si remarquable que les plus habiles peintres « n'eussent sceu rien faire de si delicat avec le pinceau. » (*Ibid.*)

P. 33. — *Il me semble que iay ouy parler dung liure... Et dauantage ces gallantz promettent aux gens de les enroler au liure dim-*

mortalite pour certaine somme dargent. — Ce passage, capital pour l'explication du caractère de Byrphanes & de Curtalius, au Dial. I, achève de donner la clef du *Cymbalum Mundi*, en montrant, comme je l'ai avancé le premier, que ces deux *maraudz* sont deux Catholiques trafiquant de l'autel & des Écritures, vendant les indulgences & le royaume des cieux, à prix d'or, aux *usuriers, rongeurs de poures gens, bougres, larrons*, &c., au détriment des gens de bien, « pource qu'ilz nont que leur donner ».

Cupido déclare se désintéresser entièrement de la recherche du fameux Livre d'immortalité, ce qui, en passant, & les allusions à Marot étant flagrantes, ne laisse pas de jeter un jour nouveau sur l'état d'esprit du poète, en intime communion d'idées alors avec Bonaventure & Rabelais. On sait qu'il dut plus tard fuir la ville de Calvin, & Th. de Bèze le représente comme « aiant esté toujours à mauvaise eschole. » (*Hist. ecclés.*, t. I, p. 33).

P. 34. — *Pourtant que ie suis ieunette*, &c. — Ce sont des vers déguisés sous l'apparence de la prose; il faut évidemment lire :

« Pourtant que ie suis ieunette,
« Amy nen prenez esmoy :
« Ie feroys myeux la chosette
« Quune plus vieille que moy. »

C'est une imitation de la 36e chanson de Marot :

« Pourtant si je suis brunette,
« Amy, n'en prenez esmoy :
« Autant suis ferme & ieunette
« Quune plus blanche que moy. »

Allusion encore, selon Johanneau, à ces quatre vers de l'épigramme 166, adressée, en 1527, à la duchesse d'Alençon :

« La Chanson est (sans en dire le son) :
« Allegez moy, douce plaisant' Brunette.
« Elle se chante à la vieille façon ;
« Mais c'est tout un, la brunette est ieunette. »

Ci-dessous, il faut lire aussi :

« Toufiours
« Les amoureux auront bons iours,
« Toufiours, & en tout temps
« Les amoureux auront bon temps. »

Et :

« Il y a ma damoyselle,
« Il y a ie ne fcay quoy. »

Et encore :

« Va va,
« De par Dieu va, dict la fillette,
« Puisque remede ny puis mettre... »

M. Lacour & les autres écrivent :

« Va va de par Dieu va, dict la fillette... »

Ce qui me paraît moins plausible, *mettre* rimant par assonance avec *fillette* & les deux vers étant vraisemblablement égaux.

Les précédents éditeurs ont eu tort de rétablir dans le texte même ce que Des Periers s'était amusé à mettre sous forme de prose, comme il l'a fait à plusieurs reprises dans le Recueil de ses œuvres. (V. la pièce *Des mal contens*, paraphrase en vers blancs de la première satire d'Horace ; *Bonaventure à Marot* & *A Elle encores* (à Marguerite), pièces en vers rimés, — pp. 97, 110, 141, t. I de l'édit. de M. Lacour.) M. Lacour, qui blâme les précédents éditeurs d'avoir rétabli à tort les vers, lorsque l'intention de les écrire en forme de prose est évidente chez l'auteur, ne s'est pas souvenu de cette judicieuse observation pour les couplets du *Cymbalum*.

P. 35. — *Celia*. — Tout ce que dit *Celia* confirme ce qui a été dit plus haut sur son caractère de nonne se lamentant de vivre *seullette* & se sentant envahir par l'amour. Le passage : « Que nature est bonne mere de menseigner... que les creatures ne se peuuent passer de leurs semblables... » est un admirable résumé de la philosophie naturelle. Après la satire négative des Dialogues I & II & des premiers passages de celui-ci, la pensée de Des Periers

ſe fait jour dans ce qu'elle a de poſitif & de fécond : la proclamation de l'amour comme loi du monde, dans l'épiſode de *Celia*, & la revendication du droit de tous, de la vie libre & égale pour tous, dans l'épiſode de *Phlegon*.

Après ces mots : « Elle en a ce quil luy en fault, » Cupido diſparaît, & Mercure reſte ſeul juſqu'au moment où il aborde le cheval Phlegon & ſon cavalier.

L'attaque dirigée victorieuſement par *Cupido* contre le cœur de *Celia*, qui abandonne le ciel pour la terre & Dieu pour l'amour, nous fait ſonger au titre d'un opuſcule du poète Hugues Salel, qui parut l'an ſuivant (1538), avec une épître dédicatoire datée de Lyon, & qui ne figure pas dans le Recueil de ſes *OEvvres*, dont le privilége eſt du 23 juin 1539. Voici ce titre : « Dialogue non moins vtile que delectable : auquel ſont introduits les dieux Iupiter & Cupido diſputans de leur puiſſance... »

L'apoſtrophe de *Cupido* : « Ha! vous aymerez, belle dame ſans mercy... » rappèlle le début du *Temple de Cupido*, de Marot, où l'on voit que l'amour ſubjugue tout :

> Haultz empereurs & princes magnifiques,
> Dames pórtans uiſages deifiques,
> *Mainte pucelle en ſa fleur de ieuneſſe.* »

P. 36.— *Neſt ce pas pitie*, &c.— Mercure, ennuyé de voir qu'on lui demande toujours du nouveau, va en faire au-delà de ce qu'on attendait ; il va faire parler les bêtes : ici, le cheval de *Statius*, en l'appelant, au grand contentement d'*Ardelio*, ce boute-feu de la Réforme (Luther) qui ne ſe doute pas de tout ce qui en réſultera ; &, au Dial. IV, en laiſſant ſa langue déchirée aux dents des *chiens* ou mécréants Hylactor & Pamphagus : car l'*Acteon* dont ils diſent avoir fait curée eſt une autre figure du Chriſt, repréſenté juſque-là par Mercure. Par le corbieu, voilà des nouvelles qui ſeront « freſches » pour le coup !

IBID. — *Que ce cheval la parlera a ſon paleſernier qui eſt deſſus.* — Comme on l'a dit plus haut, *qui eſt deſſus* explique le nom de *Statius*.

IBID.— *Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos.* — « Mots qui ne

fignifient rien, felon Falconet ou Lancelot, & que Mercure prononce pour faire parler le cheval. C'eft une raillerie contre ceux qui, avec des paroles magiques (ou plutôt des paroles qui ne font que de vains fons), prétendent qu'on exécute des chofes merveilleufes & incroyables. » M. P. Lacroix adopte cette opinion & repouffe celle de Johanneau, qui voit là une allufion aux paroles facramentelles de la meffe. M. Lacour n'émet aucun avis, comme dans la plupart des paffages décififs & difficiles à pénétrer de prime abord. « Si cependant ces trois mots fignifient quelque chofe, dit Johanneau, après les avoir déclarés corrompus & inintelligibles ou dénués de fens, le premier me paraît le mot efpagnol *cargaganado*, charge-troupeau, charge-bétail, ou plutôt troupeau de charge, bétail de fomme. — Ce mot, dit-il, eft en rapport avec le rôle du cheval *Phlegon*, bête de fomme, c'eft-à-dire du peuple. » Johanneau était prefque fur la voie, mais il s'eft fourvoyé auffitôt. Il reconnaît dans les deux autres mots des formes grecques, mais il ne s'en eft pas rendu compte. Il rappelle, au fujet de *Phorbantas*, le nom d'un fils de Priam & d'un berger, *Phorbas, antis* (nourri dans les pâturages), qui ne faurait jamais donner *Phorbantas*. Son explication de *Sarmotoragos* eft incroyable. « Il doit être corrompu, dit-il, de Σαρματοραγὸς, qui eft à la queue des Sarmates, le ferre-file des Tartares, des Cofaques, comme le curé à la queue de la proceffion. » Pour qu'on ne le croie pas pris d'un accès de pure folie, difons tout de fuite que cette idée trouve fon origine dans le titre de *la Prognoftication des prognoftications* de Des Periers, inférée, après fa mort, dans le Recueil de fes œuvres, & qui avait paru ifolément (1537), en petit livret, fous cette rubrique : LA PROGNOSTICATION DES PROGNOSTICATIONS... *Compofee par Maiftre* SARCOMOROS, *natif de Tartarie, & Secretaire du trefilluftre & trefpuiffant* ROY DE CATHAI, *ferf des vertus*.

Toutefois, il eft clair qu'en fe torturant l'efprit Johanneau n'avait rien trouvé, puifqu'il ne voyait aucun lien entre ces trois mots, fi bizarrement commentés par lui. Notez que, dans le texte du *Cymbalum* de 1537, les trois mots ne font pas féparés par des virgules, comme dans les éditions poftérieures : cela me frappa.

Je ſongeai au goût des ſubtilités alors régnant, à l'emploi des anagrammes par Rabelais & par Des Periers lui-même, à la forme aſſurément grecque des deux derniers mots, dont l'un au moins n'était pas dénaturé, car *Phorbantas* eſt l'accuſatif pluriel maſculin du participe φορϐας, αντος, au pluriel, φόρϐαντες, φόρϐαντας, de φερϐω, *alo, nutrio* (je nourris, j'alimente) (1). Reſtaient *Gargabanado* & *Sarmoteragos*, qui, à l'aide d'une ſimple tranſpoſition de lettres, donnent *Gartabanado* & *Sargomoragos*. Or, le γ & le χ étant deux lettres ſimilaires & correſpondantes en grec, j'avais enfin le mot *Sarcomoragos*, formé de *Sarcomoros* : quoi de plus ſimple que l'emploi de ce nom, tiré d'un autre nom déjà forgé par Bonaventure pour un opuſcule publié dans la même année ! Sur trois mots, j'en avais deux bien conſtitués ; mais *Gartabanado* avait un aſpect barbare, qui diſparut vite par la ſubſtitution du π au ϐ, lettres également correſpondantes, changeant le mot en *Gartapanado* ou *Pantagarado*. Sauf les tranſpoſitions, qui ſont la loi même de l'anagramme, ces ſubſtitutions de deux lettres correſpondantes ont ſuffi pour rendre à la phraſe (car c'eſt une phraſe) ſa phyſionomie & ſa ſignification. Qu'on en juge : Πάντα γὰρ ἄδω φόρϐαντας Σαρκομοραγὸς, c'eſt-à-dire : *Omnia nempe ſatio alentes humani fati Dux.* (Σαρκομόρος ſignifie *humana sors, humanum fatum*, ce qui figurait très-bien en tête de la *Prognoſtication des Prognoſtications*. Le mot grec Μόρος ſignifie *ſors, fatum*, & Σάρξ, Σαρκὸς, eſt pris, chez les Pères de l'Égliſe, non-ſeulement pour la *chair, caro*, ou le *corps* humain, mais pour l'homme lui-même, *totus homo.*) On peut modifier légèrement notre phraſe & la lire ainſi : Πάντα (ἔ)ργα ἄδω φόρϐαντας Σαρκομοραγὸς (*omnia negotia ſatio alentes*, &c.). Mais le ſens reſte le même en bon français : *Or ça, je raſſaſie, je viens pour raſſaſier les nourriciers de toutes choſes* (*les nourriciers du monde*), *moi qui conduis l'humaine deſtinée !*

On conçoit que voilà de quoi faire parler & ſe dreſſer toutes

(1) Il existe, en grec, des exemples de *phorbas, antos*, dans les deux sens actif et neutre.

les créatures humaines réduites à l'état de bêtes de somme, & que Mercure dise : « lay *presque* profere tout hault les parolles quil fault dire pour faire parler les bestes. » *Presque*, en effet, puisqu'il les altère à dessein, non pas assez cependant pour que *Phlegon* n'y réponde. Bien que tout soit grec ici, & point espagnol, on voit que, à propos du premier mot, Johanneau avait en quelque sorte flairé la vérité ; mais elle lui a cette fois échappé. Notre explication est d'une importance considérable pour l'intelligence du rôle de Mercure dans ce Dialogue & dans tout l'ouvrage. Elle est tellement vraie, qu'elle se trouve en parfait accord avec les paroles de Phlegon, disant au palefrenier Statius : « Oui dà, je parle ! » & lui reprochant ses méchancetés : « Il fault que nous vous pourtions, que nous vous vestions, *que nous vous nourrissions ;* & vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez. » Ne vous souvient-il pas ici des paroles mises par Rabelais dans la bouche de Grandgousier (liv. I, *Gargantua*, ch. XXVIII), parlant de ses *pauvres sujets*, que, au rebours des autres princes, il prétend protéger de sa personne : « La raison le veult ainsi : car *de leur labeur je suis entretenu*, & *de leur sueur je suis nourry, moy, mes enfans & ma famille.* »

Donc la bête de somme, révoltée, *parle* & va ruer, elle rue ! Car le mot parler résume ici toutes les manifestations de la révolte.

P. 36. — PHLEGON IE CHEVAL. — Le texte de 1537 porte IE CHEVAL & non LE (1). Ayant remarqué cela & me souvenant de *Du Clevier* pour *Du Clenier*, comme, au Dial. IV, on lit *Melancheres* pour *Melanchetes*, &c., je soupçonnai encore quelque anagramme. En effet, la bête révoltée s'écrie : *Paine* ou *Haine leue col !* Du moins, il est assez curieux que cette réplique se trouve dans les lettres des trois mots, coïncidant précisément avec l'emploi de I pour L & disparaissant avec la restitution de L pour I. On reconnaîtra d'ailleurs que, à la différence de nos devanciers, nous donnons toujours des explications qui concordent, &

(1) Celui de 1538, en caractères gothiques, ne corrige pas cette faute apparente.

que les folutions rencontrées par nous doivent pour la plupart être juftes, puifque, une fois trouvées, elles éclairent le refte & ne fe heurtent pas à l'abfurde,

P. 37. — ARDELIO. *Il me fault voir que ceft*, &c. — L'intervention d'Ardelio eft fignificative. On voit venir Luther, écoutant le débat & prenant le parti du cheval contre le palefrenier, qui veut lui couper la gorge, c'eft-à-dire contre les menaces de l'Empire & les anathèmes de la Papauté, en réponfe aux proclamations & aux actes de révolte des Proteftants (Diètes de Worms, de Ratisbonne, de Spire & d'Augsbourg).

IBID. — *Metz pied a terre*, c'eft-à-dire : Defcends du haut de ta grandeur.

IBID. — *Retirez vous, meffieurs*... — C'eft Ardelio qui parle aux gens que les exclamations de furprife de Statius ont fait accourir & s'affembler « en vng troupeau ». Mais il eft certain que, fans parler, Mercure refte en fcène, & Phlegon lui rend grâces de lui avoir reftitué le parler. Ardelio ne veut pas que les confidences du cheval qui parle deviennent la chofe de tout le monde. Luther prétendait faire fon affaire de ces doléances, &, quand il s'oppofe aux menaces de Statius, il ne lui dit pas : « Laiffe agir à fa guife ce cheval qui parle, car il s'appartient; » il lui dit : Refpecte-le, car « il eft pour faire vng prefent au roy Ptolomee, le plus exquis qu'on vift iamais », c'eft-à-dire : Il doit fortir du joug fous lequel vous le tenez, pour être mis fous la main d'une royauté de mon choix, foit qu'Ardelio penfe au roi de France, ami des proteftants allemands; au célèbre Électeur de Saxe, fon protecteur & le chef de la Ligue proteftante; au roi de Suède Guftave Wafa, qui foutenait auffi la *Réforme*, ou que ces allufions fe confondent fous le nom fymbolique du roi Ptolomée. On remarquera qu'en partant Ardelio laiffe le cheval au pouvoir de Statius, après l'avoir réconforté & lui avoir promis un meilleur fort, & qu'il dit : *Or iamais ie neuffe creu qung cheual euft parle, fi ie ne leuffe veu & ouy*, ce qui eft conforme aux données de l'hiftoire & au caractère de Luther, tout entier dans l'œuvre de la *Réformation* religieufe, mais beaucoup plus réfervé en ce qui regarde l'émancipation du peuple & n'y accédant qu'avec mefure.

Gens de bien, dit Phlegon. — Comparez les apoſtrophes de Rabelais aux illuſtres *beuveurs*.

P. 38. — *Pour la deſpence de quatre cheuaulx que nous ſommes.* — Les quatre chevaux du *quadrige* du Soleil, dont fait partie Phlegon : peut-être l'Eſpagne, l'Autriche, l'Allemagne & les Flandres ou Pays-Bas, relevant de l'autorité de Charles-Quint. Les détails ſuivants ſur les *garſes* de Statius, amenées « en leſtable » & ſur les « iumens » que Phlegon n'y peut amener pour en faire à ſon plaiſir ; la réplique d'*Ardelio :* « Iay vne iument qui eſt a ton commandement... ie ferois treſaiſe... ſi ie pouuois auoir de ta ſemence, quant ce ne ſeroit ia que pour dire : Voyla de la rache du cheual qui parle, » tout cela rappelle nettement & les *ayſes de vie monachale* ou *abbatiale,* au profit des dignitaires de l'Égliſe, & les privations que leurs ſubordonnés ſubiſſaient, & le mariage des prêtres & des moines ſuccédant au célibat eccléſiaſtique, grâce à Luther. *Phlegon* repréſente ſurtout, dans cet endroit, la partie du *peuple* aſſervie directement à l'Égliſe. D'une façon générale, cela a trait encore aux maximes de renoncement appliquées de force aux pauvres hères & foulées aux pieds par leurs maîtres, *clercs* ou *laïcs*. M. P. Lacroix dit avec raiſon que Rabelais s'eſt ſouvenu des plaintes du cheval dans l'Apologie de l'âne & du rouſſin (l. V, ch. VII) : « Nous ne auſons céans ſeullement roidir le bout, voyre fuſt ce pour uriner, de paour d'auoir des coups : du reſte ayſes comme roys. »

P. 39. — *Il y a ſix ans quil ne cheuauche.* — Avant 1530, époque de ſon couronnement par le Pape Clement VII à Bologne, Charles-Quint n'était pas déſigné ſous le nom d'Empereur, mais ſous celui de « l'Esleu Empereur. » C'eſt en janvier 1531 qu'il fit déſigner pour ſon *lieutenant,* par la Diète de Cologne, l'archiduc Ferdinand, ſon frère, roi de Bohême & de Hongrie. — Cela s'accorde avec le calcul de *Phlegon* ſur la tyrannie de *Statius*.

IBID. — *Le... faire.* — *Faire cela.* — C'eſt-à-dire *faire l'amour.* « *Faire,* comme les Latins, *facere in re venerea ;* l'Eſpagnol dit *hacerlo.* Des Periers, dans ſes Contes, dit *faiſeur* au même ſens que *faire* eſt ici ; *le* pour *la choſe*... Les Latins ſe ſervaient à peu près de même du pronom *ille*. V. Scaliger, ſur *Catulle, carm.* 8, & D. Herald, ſur *res illas* d'Arnobe, l. III. » (Notes de 1732.)

P. 40. — *Cerdonius*. — On penfera fans doute que ce nom, forgé de κέρδος, lucre, ne défigne pas un perfonnage particulier, mais toute la claffe, alors pullulante, des annaliftes *à gages*.

Je remarque que l'un des furnoms de Mercure, comme préfidant aux trafics, était *Cerdous* (même racine), ce qui fuggère l'idée d'un double fens. Mercure étant ici Jéfus-Chrift & l'un de fes noms étant *Cerdous*, l'annalifte qui s'appelle *Cerdonius* pourrait bien être un des annaliftes de la fuite de Mercure, un des hiftoriens de l'Églife réformée. Luther alors voudrait dire : « Je vais conter le cas à l'un de *nos* annaliftes, qui ne l'oubliera certes pas ! »

IBID. — *Voyla defia quelque chofe de nouueau, pour le moins*, &c. — Mercure eft encore plus content qu'Ardelio : il prévoit bien d'autres conféquences. Voilà quelque chofe de neuf *déjà, pour le moins*. Et, fous prétexte d'aller chercher la trompette de la ville, « pour faire crier fil y a perfonne qui ayt point trouue *ce diable de liure* », dont il ne fe foucie guère, il s'évanouit de la fcène, en belle humeur, laiffant la place nette au *Cymbalum Mundi*.

DIALOGUE IV.

P. 41. — *Hylactor*. — Nom pris au Livre III des *Métamorphofes* d'Ovide & qui fignifie l'*Aboyeur*. Ce poème était fort lu alors ; Marot avait déjà publié fa traduction du premier Livre de « la *Métamorphofe d'Ovide*. » Ovide dit : *Acutæ vocis Hylactor*. Johanneau veut qu'Hylactor & Pamphagus repréfentent Clément Marot & Des Periers, liés d'amitié & tous deux « chiens de cour ». M. Lacour ne voit là que deux moines défroqués. Mélanchthon, cité plus loin (fous le nom de *Melancheres*) comme un des compagnons de nos deux chiens, n'était pas un défroqué ; rien n'indique ce fens : il s'agit, d'une façon plus générale, de ceux qui avaient abandonné la pratique commode & la protection de la fo catholique & chrétienne. Ce ne font pas davantage Luther & Calvin, comme le fuppofe encore M. Lacour : l'ardent Luther ne reffemble point au prudent *Pamphagus*, ni Calvin, fi concentré dans fon énergie, au difcoureur & turbulent *Hylactor*, *à la voix*

aiguë. Les divers traits de ce Dialogue m'avaient fait penser qu'il s'agissait du fougueux Dolet, alors à Lyon (depuis 1533), après avoir été chassé de Toulouse, & dont Bonaventure fut le collaborateur pour le tome I de ses *Commentarii linguæ latinæ* (1536), & de Rabelais, grand ami de Dolet. La forme nouvelle de ce Dialogue semble annoncer d'ailleurs de nouveaux personnages, & l'auteur paraît avoir épuisé son propre caractère sous le nom de *Trigabus* (Dial. II) & les allusions à Cl. Marot, lorsqu'il introduit *Cupido* (Dial. III). Mais, en maintenant mon avis sur Pamphagus, je crois, pour *Hylactor*, qu'il désigne tantôt Cl. Marot & tantôt Dolet, comme il arrive dans les personnages de fantaisie.

P. 41. — *Pamphagus* me semble être le masque de Rabelais, que Ronsard, Joachim du Bellay & Béroalde de Verville ont poursuivi de leurs invectives sous ce nom, par suite de dissentiments littéraires, & qui l'avait sans doute reçu d'abord pour son savoir *encyclopédique* & l'activité *dévorante* de son esprit. Comme on a joué sur le nom de *Rabelæsus* (*rabiè læsus*) par dénigrement, on a bien pu jouer aussi sur le nom de *Pamphagus*, primitivement donné au savant docteur dans un sens favorable. (V. les poésies latines de J. du Bellay & les *Muses incognues*, ou la *Seille aux Bourriers*, de Béroalde de Verville, réimpression de Jules Gay, 1862, in-18, qui contient trois pièces sur *Pamphage-Rabelais*.)

IBID. — *Anubis*, « dont le culte, à ce que prétendent quelques-uns, se rapportoit au Soleil; on le représentoit avec une tête de chien : d'autres croient que le culte d'Anubis se rapportoit à Mercure. » (Note de 1732.)

IBID. — *Que ce ne soit a mon semblable*, c'est-à-dire à quelqu'un de mon bord, à un libre penseur de mon espèce.

IBID. — *Il y a en tel lieu vng chien qui parle*. — Ce passage rappelle celui du *cheual qui parle*, au Dial. précédent.

P. 42. — *Or encores nay ie rien dict & ne diray entre les hommes... Toutesfoys que cest vne grand peine de se taire*. — Ceci est bien dans le caractère de Dolet, qui, en effet, n'avait encore rien écrit sur des matières touchant à la religion. Il n'avait encore publié que le tome I des *Commentarii linguæ latinæ* : son *Cato christianus*, & autres œuvres plus ou moins chrétiennes, sont de 1538 & années suivantes.

P. 43. — *Ie leur dy tousiours quelque chose en loreille... sils parlent point*, c'est-à-dire : S'ils nesont pas initiés aux idées nouvelles.

IBID. — *Si ie suis homme desguise en chien ou chien qui parle*, c'est-à-dire : Si je suis un frère en doctrine ou un faux-frère, espion de Sorbonne.

IBID. — *Toutes les folies de mes nuictz attiques*, &c. — «Vraye plaisanterie d'Arlequin, dit Lancelot ou Falconet, supportable cependant, à cause du rapport de la *bavarderie* d'Hylactor avec le titre du chap. allégué, qui est le XVe du Liv. I d'Aulu-Gelle.» On peut voir là, & dans ce qui précède, une allusion aux démêlés du turbulent Dolet avec les Toulousains, dont il s'attira l'animadversion, non-seulement par ses hardiesses de pensée & de langage, mais par son attitude acerbe & provocante & par ses équipées d'étudiant.

IBID. — *Au parc de nos ouailles :* Au prêche. — Clément Marot qui sentait le *fagot*, selon son ennemi Sagon, & qui, comme tel, fut proscrit après l'affaire des *Placards*, avec nombre de protestants de Paris, vers la fin de 1534 & les premiers jours de 1535, tiendrait fort bien ce langage.

P. 44. — *Les filetz de ces pescheurs.* — Allusion aux filets de saint Pierre, le pêcheur d'hommes, dont les Papes furent les successeurs.

IBID. — *Ou mettre des os & des pierres au lieu du tresor que Pygargus lusurier a cache en son champ.* — « Nom grec qui ne peut convenir à un usurier que dans la signification d'oiseau de proye en général; selon Belon, c'est une espèce d'Aigle, connue des Païsans sous le nom de Jean le Blanc...» M. Lacour a remarqué heureusement que ce nom de *Jean-le-Blanc* était celui de l'hostie consacrée, dans le langage des huguenots. — Cela fait allusion aussi au peu de valeur du trésor en question, à la place duquel les réfutations protestantes ou les railleries libertines ne laissaient qu'os & pierres, ou *charbons*, comme dit un vieil adage grec recueilli par Erasme : *Thesaurus carbones erant.*

P. 44. — *Pisser aux potz du potier ou chier en ses beaulx vases.* — Il veut parler des vases sacrés.

IBID. — *Et si d'aduenture ie rencontre le guet*, &c. — Ce paf-

fage rappelle l'aventure de Marot, qui avait arraché au guet un de fes prifonniers & fut mis en prifon pour cela. Le guet fignifie ici les eftafiers de Sorbonne.

IBID.— *Gargilius.* — Nom d'un chaffeur dans Horace (Ép. I); ne paraît ici repréfenter rien de particulier.

IBID. — *Et ne trouuer oreilles commodes... telles que ie les defire.* — La fin de ce paffage manque chez MM. Lacour & Lacroix, & a de l'importance pour le fens, qu'elle affirme davantage.

P. 45. — *Mon coufin, mon amy! Tu cognois donc bien Hylactor.* — Dolet & Marot étaient également liés avec Rabelais & Des Periers.

IBID. — *Ie ne te pouuoye recognoiftre, car tu as une oreille couppee,* &c. — Allufion aux peines qui frappaient les proteftants: *efforillement, fleur-de-lys* au front. Cela eft dit ici par extenfion métaphorique, car Marot ni Dolet n'avaient fubi ce fupplice. Mais Cl. Marot revenait d'exil après avoir efquivé pis (1535-1536), & Dolet, ayant tué, à Lyon, pour fa défenfe, le peintre Compaing, qui l'affaillait, n'avait dû fon falut qu'à la fuite d'abord, puis à une grâce fpéciale du roi. Ce fut cette grâce que Dolet, dans un repas auquel prirent part fes amis Rabelais, Marot & force d'autres illuftres, célébra à Paris, en mars 1537, avant de regagner Lyon.

P. 45. — *Depuis que nous perdifmes noftre bon maiftre Acteon.* — Actéon eft ici le Chrift, comme Diane, plus loin, eft l'Eglife catholique. Rabelais, Dolet & Marot avaient, en effet, plus ou moins déferté le chriftianifme, &, malgré les précautions ou les échappatoires, la Sorbonne & Calvin ne s'y méprirent pas.

IBID. — *Par mon ferment, nous auions bon temps quand ie y penfe..... car il l'auoit ainfi ordonne pour nous nourrir plus liberalement.* — Regret moitié fincère, moitié ironique: c'était le bon temps, *matériellement* parlant, que ce temps de fervage dans les rangs des fuperftitieux; on était bien traité fous le manteau du Chrift, &c.

P. 46. — *Le maiftre que ie fers maintenant,* &c. — La *libre penfée* n'eft pas telle: que d'épreuves elle inflige à fes fidèles!

P. 46. — *On nous hue, on nous hare,* &c. — *Harer,* de *haro.* On nous maltraite comme bêtes puantes.

IBID. — *En ce petit boscage*, &c. — Allusion au petit groupe de nos *libertins*, Rabelais, Dolet, Marot, Des Periers.

IBID. — *Et puis leur gibbier ne sadresse pas par deca.* — C'est-à-dire le gibier de Sorbonne.

P. 47. — *Toy & moy parlons & les autres chiens sont muetz.* — Nommant plus bas les trois chiens, qui sont Melanchthon, Zwingle & Osiander ou Luther, il paraît dire qu'ils sont *muets*; or, au sens protestant, ils ne l'étaient guère : il les trouve donc muets au sens *libertin*. Il fait ainsi mépris de leur doctrine, comme Calvin s'en est plaint amèrement au sujet de Rabelais, Dolet, Des Periers & *tutti quanti* (*De Scandalis*, cit. par Bayle, art. *Govea*).

IBID. — *Melancheres* & non *Melanchetes.* — Des Periers, qui a emprunté ce nom & les noms suivants, comme celui d'*Hylactor*, au livre III des *Métamorphoses d'Ovide*, l'a légèrement altéré. — Il s'agit ici de *Melanchthon*; comme *Melanchetes* signifie *au poil noir* & que *Melanchthon* veut dire *terre noire*, Des Periers a mis *Melancheres* (pour *Melancheras*; — χεράς, mélange de vase & de gravier, *gravier noir*), qui se rapproche bien plus de l'idée du mot *Melanchthon*. Johanneau a donc relevé à tort la faute apparente.

IBID. — *Zwingle* est désigné par *Theridamas* (dompteur de bêtes fauves); mais on n'a pas vu pourquoi : c'est que *Zwingle* vient de *Zwingen*, dompter, ou de *Zwinger*, dompteur, en allemand.

IBID. — *Orestitrophus* (né, nourri dans les montagnes) désigne, selon moi, Luther, l'apôtre de la *Wartbourg*, originaire, en outre, d'un pays de mines & de montagnes. Johanneau voit sous ce masque *Osiander*, l'un des principaux disciples de Luther.

IBID. — *Saillirent sus Acteon, leur bon maistre & le nostre, lequel Diane auoit nouuellement transforme en serf.* — Jusqu'ici, toutes les rééditions portaient *cerf*; il faut *serf*, comme dans l'original. On voit l'importance de cette faute intentionnelle, le jeu de mots qui en résulte & le sens vrai : « Christ... lequel Rome avait transformé en *serf*, avait *asservi*. » Remarquez que *Rome*, chez les anciens, portait trois noms, comme *Diane* : *Diane*, *Hécate*, *Luna* ou *Lucina*. Et *Roma*, *Valentia*, et un nom mystérieux qu'il était interdit de divulguer. De là l'emploi de ce masque.

P. 47. — *Et que nous autres accourrusmes & luy baillasmes tant*

de coups de dentz quil mourut en la place. — En effet, ce ſont les réformateurs proteſtants qui ont commencé ; puis, ſont venus les libres-penſeurs, qui ont donné les coups mortels.

IBID. — *Comme iay veu en ie ne ſcay quel liure qui eſt en noſtre maiſon.* — C'eſt-à-dire en notre cénacle & en notre lieu de rendez-vous. (La boutique de J. Morin, l'éditeur de Marot, de Bonaventure & autres mécréants paraît auſſi indiquée ici.)

IBID. — *Tu ſcais donc bien lire ! Ou as tu apprins cela !... Ie le te diray apres.* — Ceci conviendrait bien à maître Clément, charmant poète, avide d'idées neuves, familier avec les doctes, mais peu docte lui-même.

IBID. — *Dadueuture ie le mordy en la langue... ſi bien que ien emportay une bonne piece que iauallay.* — Il juſtifie ſon nom de *Pamphagus*, & cela convient au génie hardi de Rabelais.

IBID. — *Cela fut cauſe de me faire parler... Mais pour ce que ie nay point encores parle deuant les hommes, on cuyde que ce ne ſoit quune fable.* — Alluſion au *Gargantua* & au *Pantagruel*, pris pour ſimple *fable* & gaudiſſerie. Rabelais (& ceci était dans ſon ſyſtème) ne ſe ſouciait guère d'aller au-delà *oſtenſiblement* ; ce fut ce qui le ſauva, malgré ſes coups terribles au cœur même de la Sorbonne. Marot, au contraire, méditait la traduction des *Pſaumes* en français, mal vue de la Sorbonne, & Dolet des ouvrages d'exégèſe religieuſe, comme on dirait maintenant.

IBID. — *Les chiens qui mangerent de la langue Dacteon ſerf.* — Même jeu de mots & même ſens que ci-deſſus. La langue du Chriſt (Actéon) indique les Ecritures ou, plus largement, le Chriſtianiſme (accaparé par l'Egliſe romaine). Les *réformateurs* l'ont mordue ; mais les *libertins* l'ont miſe en pièces.

P. 48. — *Comment, tu nas donc point encore donne a entendre aux gens que tu ſcais parler !* — On voit ici l'impatience du caractère léger de Marot ou du caractère de Dolet, ſi amoureux de la gloire & qu'attirait, comme il le dit, *poſteritatis amor*.

IBID. — *Iayme mieulx me taire.* — Encore le caractère de Rabelais, c'eſt-à-dire : J'aime mieux m'abſtenir du grave langage des diſcours publics, des critiques directes & ouvertes : il fait trop chaud par là.

P. 49. — *A la facon des hommes!* c'eft-à-dire : A la façon du commun des hommes ! Non, certes !

IBID. — *Ie ne fuis pas de ton opinion. Vray eft que ie nay point encores parle deuant eulx*, &c. — Je n'ai encore rien rifqué apertement.

P. 50. — *Et font fi fottement curieux quil ne fauldroit quune petite plume qui fefleuaft de terre le moins du monde...* — La petite *plume* défigne ici les écrits qui s'élevaient, en effet, dans le fens nouveau. Quant aux hommes qui aiment mieux toujours les chofes nouvelles & étrangères que les chofes « préfentes, familières », &c., cela s'entend de l'empreffement avec lequel on courut pour entendre « ces nouveaux *Evangelizans* », comme dit un des annotateurs de 1732.

IBID. — *Lycifca.* — *Lice*, chienne de chaffe ; mot grec fignifiant petite louve, emprunté auffi des *Métamorphofes* d'Ovide.

IBID. — *Auroit on prou ouy parler les chiens, on vouldroit ouyr parler les chatz*, &c. — Allufion aux mille variétés des doctrines de la *Réforme* & au caractère inftable de la foule.

IBID. — *Tu feras bien feruy de tout, excepte que lon ne te dira pas : Duquel voulez vous! Car tu ne boys point de vin...* — C'eft-à-dire excepté qu'on ne te dira pas : « Êtes-vous pour la préfence réelle ou pour la *cène* fymbolique ! Croyez-vous que le calice renferme du vin feulement ou le *fang* du Chrift ! » Car tu ne te foucies guères de boire au *calice* &, fans reffembler aux papiftes, tu n'es cependant pas non plus du camp des proteftants (réclamant le *calice*, la *cène* fous les deux efpèces).

P. 51. — Lettres venues des *antipodes inférieurs*, &c. — Allufion aux plaintes des *petits*, du *peuple*, que les *antipodes fuperieurs* écrafent. La menace qui termine reffemble à celle de Calvin dans l'épître dédicatoire de l'*Inftitution chrétienne* au roi François I[er] (1535). Pamphagus-Rabelais l'applique à toutes les revendications de la confcience & du droit des opprimés. Hylactor & lui fe propofent de lire la fuite « demain... iour des Saturnalles », c'eft-à-dire de l'*émancipation*.

P. 52. — *Auffi bien te veulx apprendre plufieurs belles fables*, &c. — Hylactor, plus retenu que Pamphagus par le fouvenir des traditions religieufes, veut (comme Dolet) y revenir pour en dégager

le fens & jauger ce qu'elles valent. *Pamphagus*, qui ne s'en foucie en aucune façon & qui depuis longtemps s'en moque abfolument, trouve que c'eft befogne faite ou fuperflue & ne le lui cache pas.

IBID. — *La fable de Prometheus* « doit être celle de la création du premier homme. » (Joh.) La légende grecque de Prométhée juftifie, en effet, cette allufion.

IBID. — *La fable du grand Hercules de Libye.* — J'y vois, avec Johanneau, les douze travaux d'Hercule, appliqués par dérifion aux miracles du Chrift.

IBID. — *La fable du Jugement de Pâris* fignifie le *Jugement dernier.*

IBID. — *Saphon.* — « Je crois qu'il faut lire *Pfaphon*; ce Pfaphon apprit à plufieurs oifeaux à répéter : *Pfaphon eft Dieu*, fur quoi les Libyens l'adorèrent comme un Dieu. Cette fable convient mieux ici que le récit des aventures de Sapho. Des Periers l'a prife dans Erafme, au prov. *Pfaphonis aves.* » (Not. de 1732, de Lancelot ou de Falconet). Johanneau adopte cet avis, qui me paraît excellent.

IBID. — *Erus.* — « Cette fable eft rapportée par Platon (liv. dernier de fa *République*), Plutarque, Macrobe & Cicéron. Cet *Er* était un Pamphylien... qui reffufcita douze jours après fa mort. Des Periers pourroit bien avoir en vue quelque chofe de plus réel & de plus folide que la *fable d'Erus*, mais qu'il n'ofe pas dire ouvertement, non plus que tout ce qu'il fe contente d'infinuer dans ces Dialogues. » Avec Johanneau, je crois cette explication très-jufte; elle vient d'un des collaborateurs de La Monnoye.

IBID. — *La Chanfon de Ricochet.* — « Rabelais (liv. III, ch. X) dit la *chanfon du Ricochet*, & non pas *de Ricochet*, nom d'un jeu... qui confifte à jetter fur l'eau une pierre platte, en forte qu'elle revienne cinq ou fix fois deffus... de là eft auffi venu qu'une chanfon où les mêmes mots reviennent fouvent eft appelée la *chanfon du Ricochet.* » (La Monnoye.) Je vois là, avec M. Lacour, une allufion aux litanies & au chapelet catholiques.

P. 52-53. — *Ce follaftre Hylactor ne fe pourra tenir de parler.* — Prédiction de Rabelais, que Marot, avec fes *Pfaumes* à la huguenote, & Dolet, avec fes opufcules pfeudo-religieux, n'ont que trop vite juftifiée, pour leur *dam*!

INDEX

6

*

FIN.


S IOANNES
IN PRIN CIPIO
ERAT VER BVM



